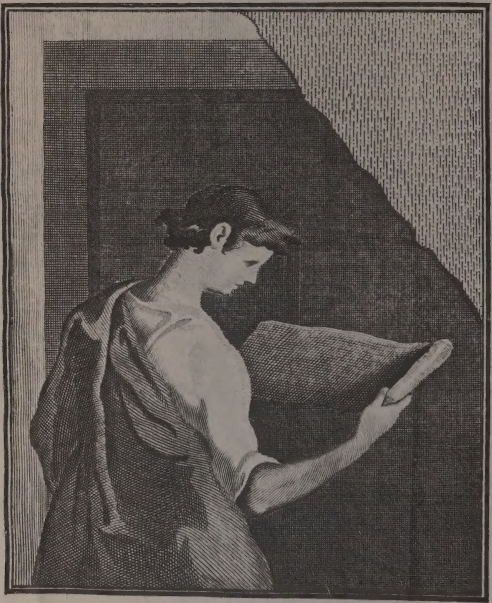

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Janvier 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1748.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	1.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1748.

ARTICLE I.

***REFLEXIONS SUR** la Poësie, par M. Racine de l'Académie des Belles-Lettres Tome 4e. à Paris chez Desaint & Saillant, Libraires ruë saint Jean de Beauvais 1747.*

LE quatriéme Tome des œuvres de Monsieur Racine, contient des réfléxions sur divers sujets. Nous allons en faire un extrait

le plus court qu'il nous ſera poſſible ; quelque long qu'il pût être, peu de Lecteurs s'en contenteroient ; ils gagneront toujours à chercher dans les Ouvrages de l'Auteur, les penſées & les réfléxions de l'Auteur même.

Le premier Chapitre eſt une diſſertation ſolide ſur la *Poëſie Didactique.* M. Racine s'y plaint d'abord du mépris que certaines gens font de la Poëſie Didactique, qu'ils ne veulent pas même appeller une Poëſie ; il dit modeſtement qu'il eſt intéreſſé à prendre ſa défenſe, contre une erreur qui n'eſt que trop commune ; mais il nous permettra de lui reprocher que ſa modeſtie lui fait croire le préjugé plus répandu qu'il n'eſt en effet. Les éditions multipliées de ſon Poëme *ſur la Religion* ont dû lui perſuader qu'un bel Ouvrage dans ce genre méritera toujours à ſon Auteur le titre de Poëte, & de grand Poëte.

Il faut avouer que cette eſpéce de Poëſie a eu des Cenſeurs bien rigoureux ; elle a dans l'antiquité des Juges plus ſévéres peut-être que chez les Modernes. L'Auteur ne l'ignore pas. Il ſçait qu'Ariſtode, Plutarque, Quintilien, & d'autres fameux Critiques n'ont placé qu'au nombre des Verſificateurs Heſiode, Theognis, Empedocle, Nicandre, Parmenide, Aratus, & Lucrece même, malgré les éloges que Ciceron & Ovide ont donnés a ces deux derniers ; mais ces grands noms ne lui impoſent point, & ne ſçauroient dégrader dans ſon eſprit le Poëte Didactique, qui ſçaura donner à ſon ſujet le degré d'aſſaiſonnement qui lui convient.

Ce décri du Poëme Didactique ne peut venir que de la ſécheresſe du génie de l'Auteur, ou du peu de ſoin qu'il prend de faire entrer dans ſon Poëme les graces & les ornements dont il eſt ſuſceptible.

La Grece, cette mere des arts n'a rien qui puisse nous servir de modéle en ce genre : les Georgiques sont malheureusement le seul Poëme Didactique que l'Italie puisse vanter. *Lucrece* avec un génie admirable pour les beaux vers, ne fait qu'un maigre Philosophe, & à quelques endroits près, où son génie l'a maîtrisé, chez lui le Physicien fait à tout moment disparoître le Poëte. *Manilius* n'a ni varieté ni ornement. La bassesse de son style froid & rampant répond si peu à la grandeur de son sujet, que plusieurs critiques jaloux de l'honneur du beau siécle d'Auguste, releguent ce Poëte dans les siécles de la basse latinité.

M. Racine paroît un peu trop dédaigner nos Poëtes Didactiques Modernes. Quelques éloges que méritent les Poëmes du *P. Rapin* & du *P. Vaniére*, il attend * avec impatience le Poëme de feu M. le

* Ce Volume de M. Racine a paru avant l'Edition de l'Antilucrece.

Cardinal de *Polignac* comme le seul dont la matiére soit intéressante. Il est vrai que ce Poëme traite un sujet plus grand & plus rélevé, que les jardins du Pere Rapin, mais la sublimité des matiéres n'est pas un attrait pour le grand nombre des Lecteurs, & s'il en est quelques-uns à qui les fleurs du Pere Rapin n'ont pû inspirer le courage de percer l'enveloppe Latine qui les déroboit à leurs yeux, il est fort à craindre que les beautés Philosophiques de M. le Cardinal de Polignac, ne soient pour bien des gens des trésors cachés.

Les Poëtes Anglois n'ont rien non plus en leur langue qui mérite le nom d'excellent Poëme Didactique, quoiqu'ils ayent un grand nombre de Poëmes de cette espéce; ces Messieurs uniquement occupés de principes & de raisonnements ont négligé les grands ornements de la Poësie. Aussi, sui-

vant la remarque de l'Auteur, au lieu de donner à ces Ouvrages le nom de Poëmes, ils se contentent d'un titre plus modeste. *Essai sur la Critique*, *essai sur l'homme*, par M. Pope. *Essai sur la maniere de traduire en vers par le Comte de Roscomon. Essai sur la Poësie par le Comte de Bukingan.* Les Partisans de M^rs. Pope, Roscomon, & Bukingan ne sçauront pas gré à M. Racine de prendre à la lettre la modestie de ces Auteurs.

Les François n'ont en ce genre l'avantage sur leurs voisins, que par le seul art Poëtique de *Boileau*. M. *l'Abbé Genest* qui a voulu dans notre langue traiter en vers des matiéres Philosophiques, est, dit M. R. du côté des agréments au-dessous de *Lucrece*, quoiqu'il lui soit supérieur par la solidité de *ses principes Philosophiques*.

M. R. ne borne pas l'Apologie de la Poësie Didactique à des rai-

ſons générales : il deſcend à une juſtification en forme. Les objections les plus fortes contre cette ſorte de Poëſie, ſe réduiſent à deux : *l'uniformité*, qu'elle ne peut éviter, *le peu de fiction*, dont elle eſt ſuſceptible.

Notre Auteur diſtingue deux ſortes d'*uniformité* : l'uniformité dans les choſes, l'uniformité dans le ſtyle. Quelques ſujets trop bornés rendent le premier de ces deux défauts inévitable. *Sainte-Marthe* & *Fracaſtor* n'ont pû couvrir cette tache par la beauté de leurs vers ; mais à parler en général, ce défaut vient bien moins de la ſéchereſſe du ſujet que de la ſtérilité de l'Auteur. Virgile dans ſon quatriéme Livre ne nous entretient que des abeilles ; mais le ſujet, tout petit qu'il eſt, devient pour ce génie fécond la ſource d'une gloire immenſe. Quelle varieté d'images ! que d'agréments, que de graces répandues ſur les travaux,

ſur les mœurs, ſur les guerres des abeilles! Tous ces objets ſont autant de Tableaux différents, & ſont un fond de richeſſes pour lui.

L'uniformité du ſtyle eſt plus difficile à éviter dans les Poëmes Didactiques. Comme cette eſpéce de Poëſie ne met point en œuvre les paſſions, elle ne peut emprunter le langage du cœur ſi varié dans ſes tours : elle ne peut ſurtout animer ſes détails par ces expreſſions vives, par ces Peintures pathétiques, par ces paroles de feu qui naiſſent des agitations violentes. C'eſt auſſi cette eſpéce d'*uniformité* qui fait échouer les Poëtes médiocres : il n'appartient qu'aux Poëtes du premier ordre, de trouver des reſſources dans la fécondité de leur génie, & d'employer les figures, & les variations de leur art, ſans changer le ton général de leur ſtyle.

Virgile eſt admirable par la variété de ſes tours & de ſes ex-

preſſions, tantôt douces, tendres, inſinuantes, tantôt vives & animées, quelquefois pathétiques & ſublimes. Le même génie qui ſçut diverſifier le deſſein & l'ordonnance de ſes Tableaux, poſſeda mieux qu'aucun autre l'art d'en varier les couleurs.

Le Maître de la Poëſie Françoiſe, l'incomparable Boileau, l'emporte peut-être ſur Virgile en ce point. Malgré les difficultés attachées à la langue Françoiſe, bien moins harmonieuſe que la langue Latine, malgré la monotonie naturelle à nos vers Alexandrins, il a ſçu répandre dans ſon ſujet une varieté qui en fait le charme & la plus grande beauté.

Le ſtyle dont il décrit les différents genres de Poëſie, eſt auſſi varié que ces genres le ſont entr'eux. C'eſt ce qui fait conclure à M. Racine que le dégoût que l'on a pour les longs ouvrages en vers Alexandrins ne vient point

d'une monotonie inévitable. Nous lisons sans ennui une Tragédie ; pourquoi un Poëme Didactique de même longueur n'a-t-il pas ce même avantage ? C'est, dit notre Auteur, qu'un Poëme Tragique émeut nos passions, nous met dans une agitation qui nous plaît, pique notre curiosité par une intrigue bien conduite, & ne nous laisse entiérement satisfaits qu'après le dénoûment. Le Poëme Didactique n'a pas le même attrait : il va moins au cœur qu'à l'esprit. Il n'a pour nous plaire que la beauté des vers, la finesse, ou la solidité des réfléxions : & cette solidité qui fait une partie de son mérite est la principale cause du peu de plaisir que nous trouvons à le lire par l'attention qu'elle exige.

M. R. détruit avec le même succès les objections tirées du peu de fiction dont la Poësie Didactique est capable ; il y a, selon lui,

deux ſortes de fictions, comme deux ſortes d'uniformité, fiction de récit, fiction de ſtyle.

La fiction de récit n'eſt autre choſe que les merveilles opérées par des Perſonnages qui n'ont de réalité que dans l'imagination du Poëte. M. Racine avoue que cette eſpéce de fiction n'eſt point du reſſort de la Poëſie Didactique; il aſſure même qu'elle la déshonoreroit. En un mot, Virgile & Boileau n'en ont fait aucun uſage.

Il n'en eſt pas de même de la fiction de ſtyle, qui conſiſte dans ces figures hardies par leſquelles le Poëte anime tout ce qu'il décrit : par ces images & ces fictions de détail le Poëte devient Imitateur autant qu'il le peut être, en donnant des préceptes. Cette eſpéce d'imitation n'a pas à la vérité tant d'attraits que celle de nos paſſions, mais elle en a qui lui ſont propres. Virgile a dans ſes Georgiques des Tableaux qui nous

enchantent, quoique les ſujets ſoient peu intéreſſants, & ce n'eſt qu'à la vérité de l'imitation qu'ils doivent leur ſuccès. L'Auteur en cite divers endroits. Il nous fait appercevoir les graces de l'imitation dans les plus petits détails. Cette chaleur Poëtique qui vivifie juſqu'aux êtres les plus inſenſibles, met une ſi grande différence entre le ſtyle de Lucréce & celui de Virgile, qn'on croiroit qu'il y a eû entre ces deux Poëtes l'intervalle de pluſieurs ſiécles, quoiqu'il n'y ait eû qu'un petit nombre d'années.

M. Racine finit cet article en concluant, premierement, que les fictions de recit ne doivent point trouver place dans la Poëſie Didactique.

Secondement, que dans les Poëmes Didactiques, la matiére ne doit point être approfondie, qu'il ne faut prendre dans ſon ſujet, que ce qu'il y a de plus riant.

3°. Qu'un Poëme Didactique qui joindra l'utilité des préceptes aux graces du style plaira toujours à ceux à qui le sujet seroit par lui-même indifférent.

Dans les réfléxions *sur l'Imitation*, l'Auteur n'oublie rien de ce qui peut servir à accréditer une pratique si recommandée par tous les grands Maîtres. Pour en mieux faire sentir l'utilité, M. Racine présente aux yeux du Lecteur de grands hommes dans tous les genres, dont le génie s'est perfectionné par l'imitation. L'Auteur ne craint point d'altérer la gloire de son illustre Pere en découvrant les sources où il a puisé une partie des beautés, dont il a enrichi la scène Françoise. Il sçait que dans les grands Auteurs l'imitation a tout le mérite de l'invention, & que c'est créer que d'imiter comme eux.

M. Racine expose les plus beaux traits dont *Euripide* a peint *An-*

dromaque, *Iphigénie*, & *Phedre*. Il fait remarquer comment le Poëte François a profité de ſon modéle & l'a ſouvent ſurpaſſé. Si dans le parallele, le Poëte François paroît quelquefois ſupérieur au Poëte Grec, on ne peut attribuer cet avantage à l'affection d'un fils trop reconnoiſſant pour être impartial. Tout cet article eſt écrit avec un déſintéreſſement parfait. Le Fils y reconnoît les fautes de ſon Pere, & le louë avec une ſobrieté qui fait ſentir que ſes louanges ſont bien plus un tribut de juſtice que de tendreſſe.

Je ne dirai rien de l'examen du *Paradis perdu de Milton*. Nous avons ſur ce Poëme d'excellentes critiques capables de balancer les éloges outrés de M. *Adiſſon*. L'ingénieux Auteur des ſix lettres ſur les deux Poëmes de Milton n'a rien laiſſé à ajouter à ſa judicieuſe critique : auſſi M. Racine n'a point prétendu faire un traité en

forme. Après quelques réfléxions ſur les beautés ſublimes, & ſur les hautes extravagances dont ce Poëme eſt rempli, l'Auteur nous donne la traduction de quelques morceaux qu'on ne ſçauroit lire ſans déſirer une traduction entiere de la même force.

Pour donner une idée ſuffiſante des réfléxions ſur *la décadence des eſprits*, il faudroit tranſcrire le morceau tout entier. Il nous ſuffira de dire que M. R. attribuë moins la décadence des eſprits au défaut des *Mécénes*, à la diverſe température de l'air, & aux cauſes Phyſiques qui peuvent influer dans une ſi triſte révolution, qu'à deux cauſes contre leſquelles on ne penſe pas à ſe précautionner, quoiqu'on le pût avec un peu de ce courage que le génie ſçait inſpirer. L'amour & la recherche des vains ornements, le luxe & la moleſſe, voilà ce qui cauſe le dépériſſement du bon goût, & par une

ſuite néceſſaire, la décadence des eſprits.

Ceux qui naiſſent avec du génie jettent les yeux ſur une foule de grands Auteurs, qui par une imitation heureuſe de la nature ont trouvé le ſecret de faire le charme des gens de goût. Ces nouveaux Athlétes brûlent d'entrer dans la carriére d'honneur, & pour parvenir plus vîte à leur terme, ils dédaignent les traces de leurs Prédéceſſeurs, ils ſe frayent une route nouvelle, ils ne ſe bornent pas à charmer comme les premiers; ils veulent éblouir. De là vient l'amour des ornements frivoles qui fait négliger les beautés naturelles, & les graces naïves. On ſubſtitue ainſi ſans pudeur, la pointe au ſentiment, le brillant au majeſtueux, le clinquant à l'or, & pour tout dire en un mot, le faux eſprit au vrai génie.

Pour ce qui eſt du luxe, il traîne infailliblement après ſoi la mo-

leſſe, poiſon ſubtil & funeſte qui énerve les eſprits en même temps qu'il corrompt les cœurs. Les enfants ne ſont plus élevés dans l'amour du travail. On ne lit plus les Anciens, dit M. R. & on les décrie, parce qu'il eſt plus aiſé de les décrier, que de les étudier, & ſurtout que de les imiter. Tout ce morceau eſt traité avec beaucoup d'eſprit & de force, auſſi bien que le Chapitre ſuivant, où l'Auteur toujours partiſan du bon goût tâche d'expliquer d'une maniere claire & préciſe la nature *de l'eſprit* & *du génie*, & le caractere qui les diſtingue l'un de l'autre.

Deux Chapitres ſur les Poëtes finiſſent le quatriéme Tome. Le premier traite de *leur fortune*, le ſecond des *louanges qu'ils donnent*.

En liſant le premier, on eſt tenté de croire que M. R. a voulu s'égayer en finiſſant ſon ouvrage, mais on eſt bientôt détrompé;

la dissertation est sérieuse, & probablement sera fort peu du goût des Poëtes malheureux, s'il en est quelqu'un de cette espéce dans le siécle où nous vivons.

La misére des Poëtes est un sujet sur lequel les Anciens, & les Modernes sont d'accord. L'antiquité nous a donné pour modéle des Poëtes malheureux le plus ancien & le plus grand des Poëtes. Il paroît que la vie d'Homere fut toujours errante & pauvre. Il alloit, dit-on, de ville en ville réciter des vers pour être reçu à la table de ceux, à qui ils avoient le bonheur de plaire. On prétend qu'ayant promis à la Ville de *Cumes* de la rendre à jamais célébre, pourvû qu'elle se chargeât de le nourrir le reste de ses jours, sa Requête fut rejettée, parce qu'un Magistrat remontra que si la Ville faisoit un pareil marché, elle seroit bientôt accablée d'aveugles.

Mais du malheur de ce Pere des

Poëtes, il ne faut pas conclure que tous les Poëtes ſont malheureux, puiſque la traduction d'un de ſes Poëmes a fait la fortune d'un Poëte de nos jours; l'Iliade en vers Anglois a valu 200. mille livres à *M. Pope.*

Plaute, ajoute-t-on, dont les muſes auroient emprunté le langage, ſi elles avoient voulu parler Latin, Plaute étoit réduit pour vivre à tourner la meule chez un Boulanger. *Tibulle & Ovide* qui vécurent dans un ſiécle ſi favorable aux gens de lettres, n'eurent aucune part aux libéralités d'Auguſte; *Stace*, au rapport de *Juvenal*, après avoir enchanté le Public par la lecture de ſa Thébaïde, mouroit de faim.

. . . . . lætam fecit cum Statius urbem
Eſurit.

Martial étoit logé très-mal à ſon aiſe à un troiſiéme étage fort élevé.

Scalis habito tribus, sed altis.

L'*Arioste* & le *Tasse* furent mal payés des louanges qu'ils prodiguerent à la maison d'*Est*. Le Tasse étoit si pauvre que, dans un de ses sonnets, il prie sa chatte de lui prêter la lumiére de ses yeux pour écrire pendant la nuit, n'ayant pas dequoi acheter une chandelle. *Le Camoüens*, le Virgile du Portugal, fut encore plus malheureux que celui de la moderne Italie: *le Camoüens* mourut dans un Hôpital.

Et sans chercher des exemples hors de la France, le Pere de la Poësie Françoise, *Malherbe*, est mort pauvre. *Regnier*, *Tristan*, *S. Amand* vécurent dans l'indigence. L'inimitable *la Fontaine* & l'immortel *Rousseau* eurent plus de part aux faveurs des nœuf Sœurs qu'aux largesses de Plutus.

Au grand nombre des Poëtes indigents, capables de * réfroidir les Muses pour peu qu'elles fussent intéressées,

intéressées, M. Racine oppose un *Ronsard*, un *Desportes*, un *Benserade*, un *Colletet*, dont les Vers furent payés bien au-delà de leur valeur. *Chapelain* peut aussi encourager les Poëtes médiocres, lui qui, selon l'expression de Boileau, étoit le mieux renté de tous les beaux Esprits de son Siécle.

Mais pour mieux réfuter l'opinion commune, qui veut que la pauvreté soit toujours la sœur du mérite, M. R. avance une proposition, qui paroîtra à quelques-uns difficile à prouver; c'est qu'à l'exception *d'Homere*, qui dut son malheur à la grossiereté de son tems, & de *Michel Cervantes*, qui vêcut sous un ministere ennemi des Lettres, jamais génie éminent ne fut entiérement oublié.

M. R. va plus loin. Selon lui le malheur des Poëtes est souvent le fruit de leur négligence, de leurs débauches, ou du penchant à médire, si ordinaire à cette espéce de

beaux Eſprits. Le *Dante* mérita l'exil & la perte de ſes biens pour n'avoir pas ménagé la faction contraire à la ſienne ; *Anacréon* aimoit mieux boire, que d'amaſſer des Tréſors ; *Plaute* avoit perdu ſon bien par ſa faute ; *Tibulle* avoit dès ſa jeuneſſe diſſipé des richeſſes immenſes ; *Ovide*, *le Camoüens*, & peut-être auſſi *Le Taſſe*, ne dûrent leurs diſgraces qu'à leur indiſcrétion. L'honneur d'approcher des Grands a cauſé le malheur de quelques-uns. *Terence*, ſelon le témoignage d'un Ancien, ſe crut aimé du grand *Scipion* & de *Lelius*, parce qu'il fut admis à leur table, & qu'il entra dans leurs parties de plaiſirs, mais il ſe ruina en leur faiſant ſa cour.

M. R. ne nous inſtruit pas en détail ſur ce qui cauſa l'indigence de nos Poëtes François : mais perſonne n'ignore que la plûpart d'entr'eux ne furent malheureux que par leur faute : l'Economie

n'est point comptée parmi les vertus des Poëtes.

ARTICLE II.

EL ORINOCO ILLUSTRADO, &c.

L'ORINOQUE ILLUSTRE', &c. suite de l'Article CXXX. *au II. vol. de Décembre 1747.*

NOus avons dit que le poiſon contribuoit encore plus que le fer & le feu à dépeupler les Pays de l'Orinoque, rien n'eſt plus vrai. Les Sauvages ont pluſieurs eſpéces de poiſons. Le plus violent de tous eſt celui que font les *Caverres*, & dont ſeuls ils ont la recette; il n'eſt dangereux que quand il ſe mêle au ſang, une ſeule goutte de ce poiſon appliquée ſur une playe ſuffit pour donner la mort en moins d'une minute. Les *Caverres* recueillent avec ſoin l'herbe fatale dont ils compoſent leur poiſon;

cette herbe nommée *Curare*, comme le poiſon même, ne croît que dans les Lacs dont les eaux croupiſſent. Les *Caverres* la pilent & la broyent ; ils la font cuire à petit feu ; ils choiſiſſent chaque année la plus vieille femme de la Peuplade pour préſider à la cuiſſon. Quoiqu'elle ſoit aſſûrée qu'elle y trouvera la mort, la ſauvageſſe accepte ce funeſte emploi, ſans ſe faire prier, & bientôt elle expire étouffée par la vapeur mortelle de ce venin. Pour connoître s'il eſt à ſon point de perfection, le Cacique & les principaux de la Nation viennent en faire l'épreuve. L'un d'eux ſe fait une petite inciſion à la jambe ou au bras. On approche de la playe une goute de ce poiſon, ſi le ſang continue de couler, le poiſon n'a pas encore atteint le degré de cuiſſon néceſſaire ; ſi au lieu de couler, le ſang reflue, pour ainſi dire, avec horreur dans le corps, le poiſon eſt

parfait, on s'en tient là. C'eſt dans la vente de ce poiſon que conſiſte tout le commerce des *Caverres.* Il eſt pour eux d'un aſſez grand revenu. Tous les autres Peuples accourent en foule tous les ans pour en acheter; ils l'emportent dans de petits vaſes, & le conſervent plus précieuſement que les plus délicieuſes Liqueurs. Le P. G. dit qu'il a vû ſouvent les effets redoutables de ce poiſon prompt & rapide. Avec des fléches qui y avoient été trempées, il a fait bleſſer des Singes dans certaines parties où la bleſſure par elle-même ne devoit pas être mortelle, à peine l'Animal en étoit-il atteint qu'il mouroit. On l'ouvroit ſur le champ, il n'y reſtoit plus la moindre chaleur; tout le ſang en étoit figé. C'eſt avec de pareilles armes que les Sauvages affrontent les Tigres, les Buffles & les Lions: quelquefois même ils attendent de pied ferme ces animaux furieux,

ils leur présentent leurs lances empoisonnées, & se contentent de les en piquer aux lévres : dès que le poison a touché le sang, le Lion fait deux ou trois sauts, & tombe mort. Ce venin, comme nous l'avons dit, n'a d'activité que contre le sang. On mange impunément les Animaux qui ont été tués de ces fléches empoisonnées. On prétend que le sel est un contrepoison infaillible qui rend inutile la vertu du *Curare*.

La chaleur du climat fait naître une infinité d'animaux venimeux qui infectent ces riches contrées ; on y peut à peine faire un pas sans trouver quelques Serpens. Il en est de plusieurs espéces, nous ne parlerons que de ceux qui, par la cruauté de leurs morsures, ou par quelques propriétés singulieres méritent l'attention du Lecteur.

Il y en a un qui acquiert en vieillissant un petit duvet sur la tête. Ce duvet est un poison très-vio-

ſent : n'en eût-on avalé qu'un ſeul poil, ſoit en entier, ſoit haché en petits morceaux, on meurt après avoir vomi le ſang à pleine bouche.

L'Auteur dit que, dans les pays les plus chauds de l'Orinoque, il á vû des Serpens à deux têtes. Le P. Manuel Rodriguez en parle auſſi dans ſon Hiſtoire du Fleuve *Maragnon*. Le P. G. a fait pluſieurs expériences ſur ce Serpent à deux têtes. Il en a coupé en pluſieurs morceaux, & ces parties ſéparées cherchoient à ſe réunir, & ſe réuniſſoient en effet au bout de quelque tems. Ce qui paroîtra plus incroyable encore, c'eſt qu'un de ces Serpents tué & expoſé pendant longtems à ſécher au ſoleil, ſi on le remet dans l'eau, renaît au bout de 24. heures. Cette obſervation a été faite à *Santa-Fé* par un Sçavant Apoticaire & Chimiſte, qui a dit avoir éprouvé que ces Serpens réduits en poudre, ſont un ſpécifi-

que admirable pour rejoindre les os rompus. Le Tabac eſt très-efficace contre la morſure de ces Serpens.

Tels ſont encore les ménagemens d'une Providence attentive au bonheur des hommes. Dieu proportionne toujours les remedes aux maux dont il afflige un pays. Si les bords de l'Orinoque ſont déſolés par cette multitude de Serpens, il y croît auſſi une plante qui en eſt le contre-poiſon. Elle s'appelle *Bejuco*, les Sauvages en retirent un ſuc dont ils ſe frottent les jambes & le corps : avec cette précaution, ils marchent au milieu des Serpens les plus dangereux, ſans en redouter la fureur. Souvent même ils prennent plaiſir à manier ces Serpens, ils s'en font des ceintures & des bracelets. L'odeur du *Bejuco* endort & aſſoupit ces Animaux. Les Indiens font plus ; ils ſe mettent pour toujours à l'abri des atteintes de ces reptiles venimeux ;

& voici comment. Pendant longtems, ils obſervent un jeûne très-rigoureux ; pour toute nourriture, ils avalent beaucoup d'eau, dans laquelle ils ont infuſé la plante *Bejuco* ; après environ deux mois de régime, ils ſe cicatriſent tout le corps, & diſtilent dans ces playes du ſuc de la même Plante pour étancher le ſang ; ce préſervatif rend les Indiens invulnérables & inſenſibles aux morſures des Serpens. C'eſt bien ici qu'on peut dire, *Il ver del falſo hà la faccia.* (*Le Taſſe Jeruſ. déliv.*) *La vérité paroît ſous les traits du menſonge.*

Mais il n'eſt point de préſervatif ou de remede qui puiſſe garantir & défendre les Indiens contre un monſtre affreux, appellé *Bûio*, c'eſt un Serpent de la groſſeur d'un Pin qui n'eſt pas dépouillé de ſon écorce. Sa longueur eſt de trente ou quarante pieds, il répand un ſouffle empoiſonné qui engourdit tout ce qu'il atteint. Les Lions,

les Tigres, les Caymans & les hommes se trouvent comme enchainés dans cette Athmosphere fatale. On ne peut s'en dégager; les efforts quefait un homme pour s'en retirer n'aboutissent qu'à le précipiter plus sûrement dans la gueule du monstre. La frayeur l'interdit & l'empêche de distinguer la route qu'il faudroit prendre pour échapper au danger. L'Autheur attribue cet effet à une force attractive dont ce souffle est muni. Quoiqu'il en soit, on connoît l'Antipathie qui regne entre la Belette & le Crapeau; les convulsions qu'éprouve la Belette à la vuë de son ennemi, & qu'après bien des tours & des détours elle vient enfin se faire sucer par le Crapeau. L'Autheur dit qu'il a vû un Indien enveloppé dans ce tourbillon empesté, on courut à son secours, on rompit la chaîne formée par l'air qui communiquoit du Serpent à l'Indien, & le malheureux

fut dégagé ; c'eſt pour s'aider mutuellement en pareilles occaſions que les Indiens vont preſque toujours trois ou quatre enſemble. Heureuſement ce Monſtre ſe traîne ſi difficilement qu'à peine fait-il une demie lieue dans un jour ; il eſt ſans ceſſe aux aguets, & dès qu'il entend du bruit, il lance ſon ſouffle ou cet écoulement empoiſonné vers l'endroit d'où part le bruit. Salmon en parlant des Iſles Philippines, raconte à peu-près la même choſe. Nous citerons les termes de cet Auteur pour juſtifier le P. G. *In queſte Iſole ſi trova un Serpente eh' inghiotiſce un Cervo, un Orſo, un Cinghiale, un Uomo; credono popoli che per liberarſi da tal pericolo, non vi ſia miglior remedio quanto rompere l'aria che ſi framezza trà l'Uomo e'l Serpente: Dans ces Iſles on trouve un Serpent ſi monſtrueux qu'il engloutit un Cerf, un Ours, un Sanglier, un Homme, & l'on croit qu'il n'y*

a point de meilleur remede pour s'arracher à ce danger, que de couper l'air intermediaire qui ſépare l'Homme du Serpent.

L'Air eſt rempli de *Moſquittes* qui fondent ſur vous par eſſains. Le plus dangereux de ces Inſectes, eſt celui qu'on nomme *Moſquita de Guſano*. Sa couleur eſt verte, il ne ſe contente pas de ſucer le ſang; quand il eſt raſſaſié, il laiſſe dans la chaîr un petit œuf ou ſon germe, qui en trois jours eſt éclos & cauſe de grandes douleurs: ſi l'on n'y remedie promprement, ce nouveau Ver en produit une infinité d'autres qui vous dévorent de toutes parts, & bientôt l'on en meurt; pour s'en guérir, il faut dès qu'on ſe ſent piqué appliquer ſur la morſure une feuille de Tabac maché, & preſſer les chairs au deſſus de la playe; le Tabac enyvre ce petit ver & le fait ſortir; ſuppoſé qu'on l'écrasât en preſſant les chairs, la guériſon deviendroit & plus lon-

gue & plus douloureuſe, il faudroit en venir à l'inciſion, parce qu'il s'y formeroit un abcès. La nuit ne met pas les Habitans de l'Orinoque à couvert de la perſécution des Inſectes. Les uns vous réveillent par leurs bourdonnemens, les autres par leurs piquures vous empêchent de prendre aucun repos.

Il eſt dans ces Pays une eſpéce de Chauve-ſouris bien redoutable. Elles ne s'attachent qu'aux veines, qu'elles piquent ſi legerement qu'on n'en ſent pas la morſure; elles accompagnent cette opération d'un battement d'ailes qui endort plus profondément. Souvent on trouve des Indiens qui, après avoir perdu tout leur ſang, des bras du ſommeil paſſoient en ceux de la mort. Pour ſe ſouſtraire à la cruelle perſécution de tous ces Inſectes, les Eſpagnols dorment dans de petits Pavillons.

L'Eau n'eſt pas moins féconde

en venins que l'Air & la Terre. Nous pafferions de beaucoup les bornes d'un extrait fi nous voulions parler de tous les Poiffons venimeux. Nous nous contenterons de faire mention du *Quacarito* & du *Cayman ;* Le *Quacarito* que les Efpagnols, pour mieux caracterifer fa cruauté, nomment *Caribe*, eft attiré par l'od ur du fang; fi l'on a la moindre playe il ne faut pas s'expofer à tr verfer les petites Rivieres qui fe déchargent dans l'Orinoque, on feroit dévoré en peu de tems, mais l'on peut fans rien craindre paffer au milieu de ces Poiffons carnaciers quand on n'eft point bleffé.

Dans l'Orinoque ainfi que dans le Maragnon, il y a beaucoup de *Caymans.* La chair en eft ferme & bonne; lorfque le Cayman parvient à une certaine grandeur, afin qu'il puiffe s'enfoncer plus aifément dans l'eau, il avale de petits cailloux comme pour fe lefter.

Cet animal n'eſt terrible que quand il a des petits, alors il attaque les hommes. Voici comment les Indiens prennent les *Caymans*; ils s'arment la main d'un morceau de fer de figure triangulaire; ils vont irriter le *Cayman* dont ils évitent l'aſſaut impétueux en ſe jettant de côté; enfin au bout de quelque tems ils enfoncent leur bras armé dans la gueule du Cayman; l'Animal en voulant refermer la gueule ſe trouve pris. Autrefois les Indiens mépriſoient la tête du Cayman, & aujourd'hui ils ne tuent le Cayman que pour en avoir la tête, parceque les dents de cet animal ſont le meilleur contrepoiſon que l'on connoiſſe ſur les bords de l'Orinoque. On a attaché une dent de Cayman au col d'un chien auquel on avoit donné du poiſon, le chien vomiſſoit ſans preſque aucun effort le poiſon tel qu'il l'avoit avalé. C'eſt à la perfidie d'un Indien qu'on doit cette heureuſe dé-

couverte. Ce Barbare avoit plusieurs fois tenté, & toujours sans succès, d'empoisonner un de ses ennemis; ne sçachant à quoi attribuer cet effet qui pour lui tenoit du prodige, il feignit de se réconcilier avec son Ennemi; il l'invita à venir manger chez lui. Après bien des témoignages d'amitié, il lui dit, *si quelqu'un de ces malheureux Chrétiens, nos communs ennemis vouloient t'empoisonner, que ferois-tu pour rendre sa cruauté inutile?* L'Autre Indien lui répondit: *je ne crains pas le poison parceque j'ai une dent de Cayman.* On fut bientôt instruit de la proprieté admirable de ces dents, & les Espagnols en portent toujours une à leur bras, enchâssée dans de l'or ou dans de l'argent.

Jusques-ici nous n'avons envisagé les Pays qu'arrose l'Orinoque que par leur mauvais côté: les differens Tableaux que nous avons présentés aux Lecteurs sont plus propres à en inspirer de l'horreur

qu'à engager les Européans à s'y tranſplanter; on ſe reconciliera peu à peu avec ces contrées, quand on connoîtra les richeſſes qu'elles renferment. Si ce fertile pays étoit peuplé, il ne ſeroit pas déſolé par cette multitude de monſtres & d'animaux venimeux.

Si les Indiens ne font pas toujours une chaſſe heureuſe & abondante, du moins ils n'entrent jamais chez eux les mains vuides. Ils recueillent dans les bois beaucoup d'Aromates; que de richeſſes encore ignorées, & quels avantages n'en retireroit pas l'humanité, ſi un habile Botaniſte parcouroit ces vaſtes Forêts, à l'entrée deſquelles on peut mettre l'Inſcription qui ſe lit communément ſur la porte des Apoticaires.

Hic jacet antidotum contra genus omne malorum.

L'odeur délicieuſe que répandent ces arbres aromatiques, fait de ces bois un ſéjour enchanté. On y voit

des Cédres de plusieurs espéces. Le Cédre blanc est le plus estimé, il n'en découle rien, mais quand on l'ouvre pour le travailler, on trouve dans le tronc des concavités remplies d'une Gomme plus douce que l'Encens.

L'Animé y est si commun qu'il borde presque toutes les Riviéres qui se jettent dans l'Orinoque. Il en découle une Gomme extrêmement blanche : c'est un remede souverain contre les Migraines. Le fruit de cet arbre est très caustique ; l'Auteur dit qu'il ne vouloit pas croire ce qu'on lui en racontoit, il en goûta & son incrédulité lui coûta cher. Ses lévres s'enflérent, & pendant une heure il souffrit beaucoup.

Le fruit de *l'Otova* ou *Otiva* est très-bon contre les douleurs d'Estomach. Celui du *Carracay* est excellent contre les Rhumatismes & les humeurs froides qui se fixent à la jointure des os.

L'écorce du *Caracoli* infusée dans un verre d'eau étanche le sang. Le *Zarza* guérit du mal de Naples. La racine du *Polipodio* est très-efficace contre la jaunisse. Les Sauvages en composent une espéce de sel ; ils brûlent cette racine, & le charbon qu'ils en retirent, ils le broyent & en assaisonnent leurs aliments.

Le *Canna Fistula* est pour le coup d'œil le plus bel arbre qu'il y ait dans ces forêts. Toutes les saisons pour lui sont égales. Il est en tout tems chargé de fleurs & de fruits. Le *Cabima* l'emporte sur tous les autres par son utilité. Il fournit une très-grande quantité de baume. Il ne donne pas tous les ans, il lui faut quelques années pour se refaire. Cette espéce de récolte commence dans le mois d'Août. On fait une ouverture au-dessous d'une tumeur, qui se forme dans le tronc de l'arbre. Si l'arbre est gros, on recueille d'a-

bord dix ou douze livres de baume. Cette premiere liqueur est épaisse & ressemble à du miel rafiné. On met ensuite un second vase pour recevoir le baume qui distile goute à goute. Cette seconde liqueur est un peu plus claire que la premiere. Enfin on remet dans l'ouverture un troisiéme vase, & ce baume est clair & transparent. C'est un excellent purgatif. La premiere récolte est très-bonne pour guérir toutes sortes de blessures. Les Hollandois, par le moyen des *Caribes*, font un grand commerce de ce baume.

On ne peut impunément porter la main sur le Palmier appellé *Corozo*. Il est tout couvert d'épines, son écorce elle-même en est revêtuë; il en découle une liqueur qui est febrifuge. Nous sommes fâchés que les bornes de l'Extrait ne nous permettent pas de parler de tous les arbres dont le P. Gumilla fait mention dans son Ou-

vrage. Cet Auteur déclare qu'il est une infinité d'autres arbres dont il ne parle pas, parce qu'il n'en connoît pas les propriétés.

Comme, à raison de la chaleur du climat, on y est fort sujet à avoir des Cancers, Dieu y a placé un remede qui se trouve à chaque pas, c'est l'herbe de Ste Marie. On en forme des emplâtres qu'on applique sur la playe, & en peu de jours on est guéri. La Racine *Guajiva* est très-purgative, ainsi que les feuilles du *Fraylecillo*; des feuilles de cette derniere plante, on fait une salade fort bonne au goût: & ce qui paroîtra bizarre, le nombre des évacuations égale le nombre de feuilles qu'on a mangées: de plus, si on les avale de haut en bas, ou par la pointe; chaque feuille produit une selle copieuse. Si on les avale de bas en haut, c'est-à-dire par la tige, elles font vomir. Si l'on confond cet arran-

gement, & qu'on les avale indifféremment & comme elles se présentent, les deux effets s'ensuivent & toujours proportionnellement.

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'entrevoir les richesses & la beauté du Royaume de Grenade. Le Ris y croît de soi-même, & le terrain est si gras & si fertile qu'il est des Indiens qui font jusqu'à six récoltes par an. C'est un *Maiz* que les Ottomacos apellent *Maiz* de deux mois, parce qu'il ne lui faut que cet espace de tems pour sortir de la terre, pour croître & pour mûrir.

La Canelle & l'Anis y viennent aisément & sans culture : l'Auteur a voulu éprouver si le Tabac, le Sucre & le Caffé pouvoient y venir ; & la récolte a passé de beaucoup ses espérances.

Le P. G. a parcouru tous ces Pays en Citoyen zélé pour la gloire & pour l'intérêt de sa Na-

tion. Il gémit ſur ce que l'Eſpagne ne met pas plus à profit ces bienfaits de la Nature. Il prétend que ce nouveau Royaume eſt auſſi fécond en mines d'or & d'argent que le Pérou & que le Potoſi. C'eſt la multitude des hommes qui fait la richeſſe d'un Etat. Les Empires ne ſont floriſſans qu'autant qu'ils ſont peuplés, & les Pays qu'arroſe l'Orinoque ſont vuides d'habitans. Que de thréſors enſevelis dans les entrailles de la Terre, & qui n'attendent que la main de l'Ouvrier qu'ils ſemblent inviter inutilement ! Les Rivieres y roulent des pailletes de l'or le plus fin. Il eſt de 24 carats, & ce qui paroîtra un paradoxe, ces pays ne ſont pauvres que parce qu'ils ſont trop riches, *inopem me copia fecit*. Si les rivieres n'y rouloient pas un ſable d'or, les habitans n'auroient pas dequoi nourrir leur indolente oiſiveté. En effet le peuple, au lieu de travail-

ler aux mines, ſe proméne ſur le bord de ces rivieres, & dans deux heures il y trouve plus de profit par l'or qu'il y recueille, qu'il n'en pourroit gagner par quatre ou cinq jours d'un travail pénible dans les mines.

Dans la vallée de *Comondoco*, l'eau entraîne & dépoſe ſur le rivage de très-belles Emeraudes, & d'autres Pierres précieuſes; & ſouvent pour quatre ou cinq ſols, en achetant une poule ſauvage, on a trois ou quatre Emeraudes, qui, en demeurant dans le corps de ces oiſeaux ſe ſont pour ainſi dire rafinées. On connoîtra mieux les richeſſes du nouveau Royaume de Grenade, quand on ſçaura que les Anglois, par le moyen de la contrebande, en retirent tous les ans au moins ſept millions en poudre d'or & en lingots; auſſi un Seigneur Anglois aſſuroit-il en plein Parlement qu'il falloit entretenir tous les Contrebandiers dans

dans les mers du Sud, parce que ce Commerce eſt pour l'Angleterre ce que le Pérou eſt pour l'Eſpagne. Les Hollandois ne font point un moindre profit; l'Iſle de *Curazao* leur ſert d'Entrepôt, & la Jamaïque en ſert aux Anglois.

Pour rendre cet Etat floriſſant, ajoute le P. G. il faut commencer par exclure ces Etrangers avides, qui abuſant de la bonne foi viennent enlever notre or, qu'ils employent à faire la guerre au Prince aux dépens duquel ils ſe ſont enrichis; il faut en ſecond lieu mettre les mines & les terres en valeur; il en propoſe un moyen. Combien de familles languiſſent dans la miſere en Galice, en Catalogne & aux Iſles Canaries? Ne conviendroit-il pas de les tranſporter dans le nouveau Royaume de Grenade, & de leur abandonner autant de terrain qu'elles en pourroient cultiver? Avant 50 ans ces pays produiroient autant que

le Méxique. Le projet eſt fort beau, mais l'Eſpagne eſt-elle aujourd'hui en état de ſe priver de ſes habitans ? N'y a-t-il pas à craindre que ces nouvelles ſaignées ne l'épuiſent peu à peu ? & la ſaine politique permet-elle d'affoiblir les anciennes poſſeſſions pour en établir de nouvelles ? Les mines du Pérou ont déja dévoré & englouti des millions d'Eſpagnols, & ce ſeul exemple pourroit prouver que les nouvelles conquêtes, ſurtout quand elles ſont ſi éloignées, deviennent la ruine des Conquérants.

Nous terminerons cet Extrait par quelques réfléxions ſur le *Dorado* & ſur le *Manoa*. La recherche du *Dorado* a été fatale à bien des hommes. Les Anglois & les Eſpagnols en ont tenté pluſieurs fois la découverte. L'imagination étoit trop flattée par la promeſſe d'un pays, qui réaliſoit les peintures les plus hardies &

les plus outrées des Romans, pour ne pas faire tous ses efforts afin d'y parvenir. L'Espagne a perdu beaucoup de monde dans ces expéditions, & si l'on avoit employé ce monde à la culture du nouveau Royaume de Grenade, on eût trouvé le veritable *Dorado*. En parlant de ce Fleuve & de la Ville de *Manoa*, l'Auteur écarte tout ce qui ne doit sa naissance qu'à l'imagination toujours féconde, quand c'est l'appas de l'or qui la conduit. On vouloit que dans ce pays enchanté les maisons fussent couvertes de lames d'or. Les Indiens auxquels les Européans s'adresserent pour sçavoir la route qui aboutissoit au *Dorado*, enflammerent encore leurs désirs par les descriptions qu'ils leur en faisoient. Ces Indiens voyoient qu'ils ne pourroient éloigner ces hôtes incommodes qu'en se prêtant à leur folie : aussi enchérissoient-ils sur les souhaits mêmes

des Européans ; Philippe de *Utre*, dit le P. G. paroît être celui qui a le plus approché du *Dorado*, & peut-être eût-il réussi dans son entreprise, s'il n'eût point péri dans les embuches que lui tendit la jalousie perfide de Carvajal. L'Auteur assure qu'il a vû un vieil Indien estimé pour son bon sens & sa vertu, qui lui a dit qu'il avoit été enlevé à l'âge de 16 ans & conduit en esclavage à *Manoa* où il en demeura 15. Il s'enfuit avec un autre Esclave. Ils marcherent 23 jours avant que de se rendre du *Manoa* aux bords de l'Orinoque. Il donnoit aux endroits dans lesquels il avoit été obligé de s'arrêter, pour prendre un peu de repos, les mêmes noms qu'*Utre* leur donne dans sa relation. Après un témoignage aussi formel, je ne crois pas, dit le P. G. qu'on doive mettre le *Dorado* & le *Manoa* au rang des pays fabuleux,

Quoiqu'il en ſoit, cette recherche n'a pas été infructueuſe. On lui doit la découverte de pluſieurs pays charmants. Ce n'eſt pas la premiere fois que la recherche d'un objet même chimérique a fait naître des découvertes utiles dans tous les genres. Nous ſouhaiterions que l'Ouvrage du P. G. d'ailleurs plein d'excellentes choſes, eût été diſtribué avec plus d'ordre & d'économie, le travail des Journaliſtes eût été moins long & moins ennuyeux.

ARTICLE III.

SUITE DES ELEMENTS de la Médecine-Pratique, avec des Diſſertations & des remarques de Théorie & de Pratique; pour ſervir de prodrome à une hiſtoire générale des Maladies. Par M. Bouillet, de la Societé Royale des Sciences, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Profeſſeur Royal des Mathématiques, Membre de l'Académie Royale de Bordeaux, Sécrétaire de celle de Béſiers, & Médecin des Hôpitaux de la même Ville. Tom. II. A Béſiers, chez François Barbut, Imprimeur du Roi & de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres. an. 1746. in 4°. p. 166.

ON n'eſt pas étonné que la Province de Languedoc ſoit

pourvûë d'excellents Médecins. La fameuse école de Montpellier ne permettra jamais qu'on manque dans son voisinage, des secours qu'elle est en état de procurer. Loin de les refuser à la Patrie, elle voit souvent avec plaisir & sans jalousie la Capitale du Royaume en profiter.

L'Ouvrage que nous annonçons est de M. Bouillet, Docteur en Médecine de la faculté de Montpellier & décoré de plusieurs autres titres, qui font bien connoître son mérite & ses talents. Comme parmi ces titres on lit celui de Professeur Royal de Mathématique, il se rencontrera peut-être quelque Censeur chagrin, qui n'approuvera pas que le même homme entreprenne d'exceller dans la Médecine & dans la Mathématique, puisqu'une seule de ces deux Sciences suffit pour occuper toute entiere la vie la plus longue & la plus laborieuse. Il est

aiſé de répondre qu'on a tort de regarder comme impoſſible, ce qu'on a vû arriver pluſieurs fois : ſoit que ce fût le fruit d'une ſage œconomie à ménager le temps, ou d'une facilité extraordinaire. De plus, quoique toutes les parties de la Mathématique ne ſoient pas liées étroitement avec la Médecine, il y en a quelques-unes qui ne doivent pas y paroître étrangéres. On conviendra ſans peine qu'il eſt très-à-propos qu'un Médecin ſoit très habile Phyſicien, & peut-il l'être, s'il n'eſt habile Mathématicien ?

Venons à l'ouvrage dédié à Monſeigneur le Comte de S. Florentin, Miniſtre & Secretaire d'Etat, & qui a bien voulu agréer le titre de Protecteur de l'Académie de Béſiers. Les intérêts de cette nouvelle Compagnie de Sçavants, ne pouvoient être mis en de meilleures mains. Que ne doit-on pas attendre d'elle & quels pro-

grès ne fera-elle pas ſous une protection ſi puiſſante ! Ce ſecond Tome des élements de la Médecine pratique apprendra à tous ceux qui le liront, ce qu'on a ſujet d'eſpérer d'un ſi bel établiſſement. On trouve d'abord une Préface, qui n'eſt pas de celles qui ne ſervent qu'à augmenter le nombre des pages & le prix du volume, ſans aucune utilité pour le Public. Celle-ci eſt très-ſçavante & très-inſtructive. L'Auteur y parle en homme parfaitement inſtruit de tout ce qui appartient à ſon art. On a vû dans la Préface du premier, ce que M. Bouillet a dit de la *Diététique ou de l'art du Régime.* C'étoit l'ancienne Médecine & la méthode qu'on ſuivoit alors dans le traitement des maladies aiguës : mais on comprit dans la ſuite que le régime ne ſuffiſoit pas, puiſque bien des gens mouroient de maladies aiguës, après l'avoir gardé exactement. C'étoit donc une né-

ceſſité d'y aſſocier d'autres ſecours, la difficulté étoit de les diſcerner, & de les appliquer.

Pour ſe précautionner contre les mépriſes dans une recherche ſi intéreſſante, *on épia ſoigneuſement les démarches de la nature; & après avoir* remarqué que ceux qui guériſſoient des maladies aiguës, étoient redevables de leur guériſon à des hemorragies, des vomiſſements, des dévoyements, des ſueurs, des flux d'urine, pendant que ceux à qui ces évacuations avoient manqué, ſuccomboient à la violence du mal, on jugea qu'il falloit ſuppléer par les ſaignées, les vomitifs, les purgatifs, c'eſt-à-dire par la Chirurgie & par la Pharmacie, ce que la nature aidée du ſeul régime avoit refuſé. C'eſt à cet art, qui renferme la diététique ou le régime, la Chirurgie & la Pharmacie, qu'on donna le nom de Thérapeutique.

Hippocrate raiſonna beaucoup

ſur la nature des humeurs & ſur les cauſes de la ſanté & des maladies, mais dans la pratique il ſe fondoit plus ſur l'expérience & ſur l'obſervation que ſur les raiſonnements Philoſophiques. Comme on ne laiſſoit pas de s'appuyer ſur les raiſons que fourniſſoit l'expérience, on appella cette maniere de pratiquer, la méthode des dogmatiques.

Il étoit difficile qu'on ne ſe fît pas une obligation & un mérite de raiſonner ſur l'expérience & ſur l'obſervation. C'étoit le moyen le plus ſimple & le plus naturel de perfectionner la Médecine: mais il eſt rarement donné aux hommes de ſe renfermer dans les juſtes bornes: on rafina ſur la Théorie & ſur la pratique, & ſelon la prédiction d'Hippocrate on s'égara. On s'appliqua davantage à l'Anatomie, *& cette Science la clef & le fondement de la vraie Médecine, au lieu d'une nouvelle lumie-*

re qu'on avoit droit d'en attendre, ne ſervit alors qu'à répandre de nouveaux nuages ſur la pratique. Chryſippe, Eraſiſtrate, Herophile & leurs Diſciples ſe déclarerent contre la ſaignée & les purgatifs. Ils jugerent que *le jeûne, l'abſtinence & l'exercice*, à quoi *ils joignirent les lavements & les vomitifs*, ſuffiſoient pour évacuer les humeurs. On ſe laſſa peu après des raiſonnements & des recherches des Anatomiſtes, on ſe borna dans la pratique à la ſeule expérience, & cette ſecte, dont on fait les chefs Sérapion & Philinus, fut la ſecte des Empiriques.

Aſclepiade qui étoit venu de la Grece à Rome pour enſeigner la Rhétorique, ayant laiſſé ſa Profeſſion pour s'appliquer à la Médecine, rejetta tous les remedes déſagréables, & ne retint que le régime avec *quelques autres petits ſecours, plus propres à amuſer les malades qu'à les guérir.*

Celſe qui le premier a écrit en Latin ſur la Médecine, vivoit ſous Auguſte & ſous Tibere : ſa pratique paroît un mélange de celles d'Hippocrate & d'Aſclépiade. De ſon tems on ſaignoit juſqu'aux petits enfans, aux vieillards & aux femmes enceintes. On avoit plus d'égard aux forces qu'à l'âge ou aux autres circonſtances, & pour ſaigner dans les maladies aiguës, on ſe fondoit à peu près ſur les mêmes indications qui ſervent aujourd'hui de regle. Celſe s'eſt trompé ſur quelques points : mais ce ſont des erreurs qu'on lui pardonnera aiſément, puiſqu'elles ſont une ſuite naturelle de l'ignorance où l'on étoit alors de la circulation du ſang.

Galien, appellé par les Empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus, ſe rendit à Rome. Il y trouva, pour ainſi dire, différentes Sectes de Médecins, qui avoient chacune une méthode particuliére,

il réfuta toutes les autres & ſe déclara pour celle d'Hippocrate. Galien s'attacha à l'Anatomie & à toutes les Sciences, qui pouvoient perfectionner la Théorie, & il y joignit la pratique, qu'il porta à certains égards plus loin que ſon maître : car le diſciple ſaigna & purgea plus ſouvent, ſoutenant ſa méthode par une Théorie fondée ſur les idées philoſophiques de ſon tems ; la plûpart de ceux qui lui ſuccederent ne firent preſque que le copier dans leurs écrits. Les Arabes oſérent ſaigner les enfans audeſſous de quatre ans, & introduiſirent des purgatifs plus doux que ceux dont les Grecs s'étoient ſervis.

On ſe dégouta en France des raiſonnemens de Galien & des Arabes, & remontant à la ſource on rétablit la doctrine & la pratique d'Hippocrate. On publia en Angleterre la circulation du ſang, & on s'appliqua plus que jamais à l'Anatomie : cependant on chan-

gea peu de choſe dans la maniére d'appliquer la Méthode générale, qu'on avoit reçûe d'Hippocrate, de Galien & des Arabes. *Partout où il y avoit des Medecins, on ſaignoit, on faiſoit vomir, on purgeoit.*

L'Auteur n'a point oublié les Chymiſtes, *qui par le moien d'un ſeul remede univerſel*, prétendoient *guérir toutes les maladies... & prolonger la vie pendant un grand nombre d'années.* Raymond Lulle fut le chef de cette nouvelle Secte: mais ces magnifiques promeſſes ne ſeduiſirent que les eſprits crédules, & il y eut toujours dans toutes les parties de l'Europe des Medecins attachés à la pratique d'Hippocrate & de Galien. Si l'attachement qu'ils avoient pour les Anciens les préſerva de la ſéduction des Chymiſtes, il empêcha auſſi de reconnoître la circulation du ſang. Ce n'eſt que depuis Deſcartes &

à l'exemple de cet illuſtre Philoſophe, que les Medecins ſe ſont déterminés à n'avoir plus ni d'autres guides ni d'autres maîtres que l'expérience & la raiſon.

Tous ces efforts ſeroient inutiles ſi l'on venoit à ſe perſuader *que les maladies* AIGUES *de même nom ne ſont pas les mêmes en differentes années, ou dans les différentes conſtitutions d'une même année, & que les nouveaux ſymptomes dont elles ſont quelquefois accompagnées ſuppoſent un nouveau caractére & demandent une nouvelle méthode.* On retomberoit chaque année dans ce *tatonnement* dangereux où étoit réduit Sydenham, & qui étoit cauſe, comme il l'avoue lui-même, que les premiers malades qui tomboient entre ſes mains, périſſoient malgré toute ſon attention & toute ſa ſagacité, ou couroient un riſque évident de périr.

Pour prémunir les jeunes Medecins contre une opinion ſi généralement repanduë, il ne ſuffit pas d'avoir recours aux raiſonnemens *Theoriques*, à la nature des humeurs, à la ſtructure des organes, & à d'autres moyens qui pourroient être conteſtés ; il faut en venir aux obſervations *pratiques*, qui ſeules paſſent pour déciſives en cette matiere. C'eſt en comparant les deſcriptions qu'Hippocrate nous a laiſſées des maladies qui régnoient de ſon tems, avec les deſcriptions que les Médecins qui ſont venus après lui ont faites des maladies qu'ils ont obſervées, & de celles dont on a été attaqué dans ce climat pendant ces dernieres années, & que M. Bouillet a traitées ſans s'écarter de la méthode générale & raiſonnée ; c'eſt par ces comparaiſons & ces recherches qu'on peut eſpérer de faire voir que c'eſt la diverſité des opinions, & non la différence des

climats qui a introduit les métho-des particulieres. L'Auteur va encore plus loin, il tâche de démontrer la vérité des régles générales de la pratique & de faire voir que la différence des âges, des ſexes, des tempéramens, des conditions, du régime, des ſaiſons, des climats ne s'oppoſe point à leur univerſalité. C'eſt à quoi cet habile & expérimenté Médecin a déja travaillé dans des Diſſertations préliminaires, & à quoi il continue de s'appliquer. Le projet eſt grand, mais il ne paroît pas au-deſſus des forces de l'Auteur. Il eſt très-inſtruit de toutes les révolutions que ſon art a éprouvées. Si tant de méthodes particulieres, & ſouvent oppoſées n'intéreſſoient pas plus ni la vie ni la ſanté, que les tourbillons de Deſcartes ou l'attraction de Newton, on ne riſqueroit rien à les publier : mais ces opinions & ces méthodes particulieres qui ſe contrediſoient

ont dû cauſer la mort de bien des malades. Ne vaudroit-il pas mieux que ces ſecrets ne fuſſent connus que des maîtres de l'Art? Qu'eſt-il beſoin de les mettre ſous les yeux du Public? Un fameux Critique dit quelque part dans ſes nombreux écrits, que les Caſuiſtes n'auroient jamais dû publier leur Doctrine, mais la conſerver entre-eux par une tradition orale. L'Egliſe n'eût point autoriſé cette conduite, dont les ſuites euſſent été funeſtes, ſelon les apparences: mais il n'y avoit pas le même inconvenient à taire les diviſions domeſtiques d'une Faculté à qui il importe extrémement de conſerver ſa réputation. Quoiqu'il en ſoit, ne refuſons pas de juſtes éloges à ces hommes rares qui excellent dans leur profeſſion. Ce n'eſt point à eux d'en diſſimuler les imperfections. Cette ſincerité tourne à leur gloire & à l'utilité du genre humain.

Après cette ſçavante Préface,

l'Ouvrage commence par une nouvelle methode de guérir quelques maladies Chroniques, qui passent pour incurables. Il ne s'agit ici de rien moins que de la Pierre & de la Goute. Combien de malheureux sont interessés à s'instruire de tout ce qu'on écrit sur cette matiere ? Ils se flatent toujours qu'on trouvera peut-être un remede spécifique à leurs maux. On ne s'étoit pas imaginé jusqu'ici qu'on pût introduire dans le corps humain un dissolvant qui ne fût pas aussi corrosif que l'esprit de Nitre, l'eau Regale ou quelque autre semblable menstruë, & qui toutefois amolît & fît fondre la Pierre dans la vessie & dans les reins. Ce n'étoit pas qu'on ne sçût que la Salive, la Bile, le suc Pancréatique avoit la vertu de dissoudre les alimens & de les réduire en un suc laiteux & coulant, sans blesser les Tuniques de l'estomac ni des intestins, moins dures que la plûpart des

alimens. On ſçavoit auſſi que ces humeurs du corps humain emportoient les taches mieux que le ſavon ordinaire : mais on n'avoit pas ſçu mettre en œuvre cette connoiſſance, & on ne penſoit aucunement que le ſavon pût entrer dans la compoſition d'un remede qui ſeroit un ſpecifique contre la Pierre. Le hazard eſt venu, comme en cent autres occaſions au ſecours de la Medecine. L'Auteur préſume que ce n'eſt aucune Théorie qui ait conduit la Demoiſelle Stephens dans l'invention de ſon ſecret. Mais comme elle préparoit des remedes aux Pauvres, & qu'il y a déja du tems que le ſavon entre dans la Pharmacie chez les Etrangers, elle en a fait des eſſais ſur les Calculeux joignant au ſavon des drogues qui paſſent pour *Lithontriptiques*, mais qui ſeules n'opérent pas efficacement.

Profitons de l'exemple de cette Demoiſelle devenuë ſi célébre par

ſon nouveau remede & par la liberalité du Parlement d'Angleterre. Cherchons ſi l'on ne pourra pas trouver quelque Specifique pour la Goute & l'Aſthme, qu'on ne croit pas plus incurables que la Pierre & la Gravelle. Il n'eſt pas démontré qu'il ſoit impoſſible d'y reuſſir, ni que la Phyſique experimentale, tant eſtimée aujourd'hui, ne nous menera jamais juſques-là. M. Bouillet ſe prepare à marcher par cette route, ſans mettre en danger la vie d'aucun malade. Les maladies Chroniques ou Lymphatiques ſont cauſées par les vices de la Lymphe, & ces vices paroiſſent en ſi grand nombre qu'il n'eſt guere poſſible de les ramener à une ſeule cauſe. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de ſuppoſer qu'ils peuvent être rapportés à différens degrés de conſiſtance & de ſalure de cette liqueur. Il eſt donc queſtion de la rétablir dans ſon état naturel par des Hu-

mectants, *des Fondants*, *des Délayants*, *des Adoucissants*. Mais l'expérience a appris que les Fondants qui rétablissent la lymphe en certaines maladies chroniques, ne la rétablissent pas en d'autres. Le Kina qui emporte la fievre quarte, & le fer qui guérit les pâles couleurs, n'ont point de prise sur l'Asthme ni sur la Goute : il n'en faut pas conclure qu'il y a un vice particulier de la lymphe pour chaque maladie chronique. On comprend aisément que ces différentes maladies peuvent avoir leur origine dans les différens degrés de consistance ou de salure de la lymphe. Ainsi le Praticien zélé, en attendant que le hazard ou des essais réitérés nous offrent des Spécifiques pour l'Asthme & pour la Goute, n'a rien de mieux à faire qu'à examiner si ces maladies ont une analogie marquée avec celles dont on a découvert les *Spécifiques*, & si en ajoutant à ces Spé-

cifiques déja connus, quelques autres remedes dont on ſçait la vertu, cette compoſition ne ſera pas le Spécifique que l'on cherche.

La Goute & l'Aſthme ont une grande analogie entr'elles. Souvent elles ſe rencontrent dans le même ſujet & ſe ſuccédent l'une à l'autre ; ce qui ſemble prouver aſſez que leur origine n'eſt pas bien différente, & qui donne lieu d'eſpérer que le même Spécifique qui guériroit l'une, contribueroit beaucoup à la guériſon de l'autre. On expoſe enſuite les vertus du ſavon : après quoi raiſonnant par analogie, on montre que le ſavon, ſurtout ſi on le *marie avec d'autres drogues appropriées*, n'agira pas moins efficacement ſur les concrétions lymphatiques qui entretiennent l'Aſthme & la Goute, que ſur la Pierre & la Gravelle.

On trouve ici un Mémoire de l'Auteur, où il expoſe fort nettement

ment la maniere de traiter l'Asthme & la goute. Un extrait ne suffiroit pas pour en donner une juste idée. On ne manquera pas de le lire en entier.

Ce Memoire est suivi de deux lettres du fils ainé de l'Auteur à M. de Mairan de l'Academie des Sciences. La premiere est sur l'évaporation des liquides : la seconde renferme divers Mémoires où l'on traite de la pression de l'air, de son introduction dans nos humeurs, des effets qu'il y produit, & où l'on examine s'il y a de véritables Rhûmes de cerveau, & par quelles voyes s'écoule l'humeur de ces Rhûmes. Il seroit avantageux que nous pûssions nous étendre à notre gré sur tous ces Articles : ou plutôt il vaux mieux que nous ne puissions que les indiquer, & que tous ceux qui ont du zéle pour la perfection des Arts & des Sciences, soient obligés de s'instruire par eux-mêmes dans les sources.

Nous nous attacherons plus particulierement au Mémoire où M. Bouillet fait voir, comme il avoit promis, que les regles fondamentales de la Médecine-pratique peuvent être demontrées, & que la méthode fondée sur ces Regles a un avantage infini sur les méthodes particulieres. Ces propositions auront étrangement surpris *le monde Medecin, & vouloir assujettir ce même monde à ces mêmes regles, n'est-ce pas un projet aussi chimerique que celui d'une Monarchie universelle?*

Pour traiter méthodiquement les maladies & selon des regles fixes, invariables, & démontrées, il faudroit connoître exactement la cause de ces maladies & les remedes capables de la faire cesser: c'est-à-dire qu'il faudroit connoître dans les maladies humorales aigues, dont on parle ici, la quantité & la qualité des humeurs vicieuses, leur maniere

d'agir, & connoitre auſſi la qualité intrinſéque, la quantité déterminée, & la maniére d'agir des remedes. Or peut-on eſperer d'acquerir toutes ces connoiſſances ?

Toutes ces conſiderations n'ont pas découragé l'Auteur & il n'en perſiſte pas moins dans ſa réſolution. Il convient ſans peine que, s'il étoit neceſſaire de connoître parfaitement la cauſe des maladies & les remedes, il ne ſeroit pas poſſible d'établir des régles ſûres, comme il ne ſeroit pas poſſible de preſcrire un régime, s'il étoit néceſſaire de connoître parfaitement & intimement la nature du pain, des alimens & des agents qui doivent en faire la digeſtion. Ce ſeroit ſans doute le mieux : mais comme on ne laiſſe pas dans la Geométrie de tirer des concluſions exactes des nombres irrationnels, dont on ignore toutefois la nature ; comme on ſe fonde ſur

certains rapports connus, & que l'exactitude de la démonstration n'en souffre pas, on peut aussi, quoiqu'on ne connoisse pas intimement les causes des maladies ni la nature intrinséque des remedes, employer utilement ce qu'on en connoit, & mettant en œuvre d'autres rapports connus, établir solidement les regles qu'on doit suivre pour rendre la santé aux malades.

M. Bouillet ne sauroit pardonner à M. Pitcarne Medecin de grande réputation, & qui a le plus contribué à élever la Theorie de la Medecine *à la majesté des Sciences Mathématiques*, il ne lui sauroit pardonner d'avoir décidé si cavaliérement, qu'une chose dont on ne connoit pas tous les rapports à toute autre chose, est entiérement inconnue; & d'avoir compté parmi les Alchimistes & les Charlatans, tous ceux qui se vantent d'avoir des remedes sûrs pour

la guérison des maladies, pendant qu'on ne connoît pas la nature des humeurs qui les produisent.

L'Auteur ne disconvient pas que c'est par hazard, par des essais multipliés, par des experiences réiterées, non par le raisonnement qu'on a découvert les Alimens & les Remedes ; qu'on a sçû que telle drogue avoit la vertu de faire vomir : mais on a ensuite raisonné sur ces découvertes & sur plusieurs autres non moins certaines, & c'est à force d'observations & de réfléxions qu'on a dressé des Régles *dont quelques unes peuvent fort bien passer pour démontrées.* Nous passons beaucoup d'excellentes choses, pour venir à la méthode de l'Auteur dans la Démonstration des Regles fondamentales de la Pratique. Il a insinué dans la Préface du Volume précédent, qu'il y avoit deux manieres de démontrer ces regles, ou par des réfléxions simples sur les mouvemens

de la nature ou par des raiſonnemens fondés ſur la connoiſſance des loix de l'œconomie animale & des cauſes des maladies.

M. Bouillet demande d'abord qu'on lui accorde trois propoſitions. Elles ſont telles que perſonne ne penſera à les contredire.

Premiére Propoſition, qui eſt le premier fondement de la Médecine-pratique. *La nature* ou *guérit elle-même les maladies aigues*, ou elle indique aux Maîtres de l'Art, les voyes qu'il faut ſuivre pour les guerir.

Seconde Propoſition, c'eſt une obſervation nón conteſtée. *Toutes les maladies* aigues abandonnées à la nature, *ne guériſſent que par des Hémorragies, ou par des Flux d'Urine, ou par pluſieurs de ces évacuations ſpontanées.*

Troiſiéme Propoſition, Principe d'experience. *La ſaignée, la diete, les vomitifs & les purgatifs dimi-*

nuent la quantité du sang.

Premiére Regle fondamentale.

Dans toutes les Maladies humorales aigues, *il faut d'abord interdire au malade toute nourriture solide, & le réduire à une diete proportionnée à ses forces & à la violence de la maladie.*

Seconde Regle fondamentale.

Dans toutes les Maladies humorales aigues, *il faut promptement avoir recours à la saignée,* si rien ne s'y oppose d'ailleurs.

Troisiéme Regle fondamentale.

Dans les Maladies humorales aigues, *il faut dès les premiers jours avoir recours aux vomitifs & aux purgatifs,* si rien ne s'y oppose d'ailleurs. Ces trois Regles sont comme autant de corollaires des trois propositions.

Quatriéme Regle fondamentale.

Dans le commencement & dans

le cours des maladies aigues, il faut faire usage des humectants, des délayants, des diapnoïques.

Régle générale & fondamentale.

Dans toutes les maladies *humorales aigues*, il faut dès le commencement avoir recours à la diete, aux saignées, aux delayants, aux purgatifs, aux vomitifs &c.

Ces regles sont très-courtes & très-intelligibles: mais comme le medecin est chargé d'ordonner à propos & de choisir parmi les remédes qui sont prescrits, ceux dont il y a plus à esperer, il arrivera toujours qu'il y aura quelque méprise, & qu'il mourra de tems en tems quelque malade dont la maladie *aigue* n'étoit pas incurable. On ne doit pas exiger de l'humanité que les hommes ne se méprennent jamais dans l'exercice de leur Art. L'auteur avoue que sans s'assujetir à ces regles, les Médecins des païs étrangers ne laissent pas de guérir par des méthodes particulieres;

la plûpart des maladies aigues : mais quoiqu'il ſemble que cet aveu détruiſe ſon ſyſtême, il perſiſte à ſoutenir que la différence des climats ne demande pas une diverſité de methodes. La nature quand elle eſt vigoureuſe trouve ſouvent dans ſes propres forces des reſſources ſuffiſantes pour recouvrer la ſanté ; elle n'en a pas l'obligation aux méthodes particulieres. M. Bouillet eſt perſuadé que, ſi les Medecins étrangers ſuivoient les regles Fondamentales qu'on vient d'expoſer, ils guériroient beaucoup plus de malades.

Tout le reſte du livre traite des maladies qui ont été les plus communes dans la ville de Beſiers pendant les années 1743, 1744, 1745.

Un Medecin ne rend pas un petit ſervice à la ville où il eſt attaché par ſes emplois, quand il obſerve avec ſoin les maladies qui y ont été plus communes chaque

année. Il en eſt d'autant plus en état de n'être pas ſurpris les années ſuivantes, & de prévenir bien des accidents. On a recherché avec la plus grande exactitude les ſimples propres de chaque païs ; n'eſt-il pas auſſi utile d'examiner les maladies propres de chaque contrée ? De plus ces obſervations ne ſont pas ſeulement avantageuſes à toute la contrée, à celui qui les fait, & à ſes ſucceſſeurs. On en tire encore, par de juſtes Analogies, des lumiéres & des regles de conduite dont on ſe ſervira utilement dans les païs les plus éloignés.

Tout Médecin qui joint à une connoiſſance profonde des principes de ſon Art une longue expérience eſt partout un homme précieux au Public : mais il ſemble qu'on doive l'eſtimer encore plus qu'ailleurs dans une Ville où l'on vit plus agréablement. On tient ordinairement à la vie à pro-

portion de ce qu'elle est plus douce & par une suite toute naturelle on estime d'autant plus ceux qui travaillent avec succès à prolonger le bonheur dont on jouit. On sçait que selon un ancien vers Latin, si les Dieux vouloient habiter sur la terre, ils établiroient leur séjour à Besiers, tant cette ville est bien pourvuë de toutes les délices de la vie ; c'est donc là plus qu'ailleurs qu'un Médecin de réputation doit être en grande estime & en grande considération.

ARTICLE IV.

HISTOIRE DES VOYAGES. Tome IV.

NOus en sommes demeurés au neuviéme & dernier Livre du troisiéme Volume, lequel commence une Déscription de la Guinée Méridionale, qui occupe encore tout le quatriéme Volume.

Cette partie de la Guinée eſt diviſée en ſix côtes, qui ſont celles de Malaguette, ou du Poivre, la côte de l'Yvoire, la côte d'Or, la côte des Eſclaves, la côte de Benin, & la côte de Biafara, qui comprend les Royaumes de Loando, de Congo & d'Angola : mais toutes ſont ſubdiviſées en tant de parties, de Nations & de Royaumes, qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre nos Hiſtoriens dans la Deſcription qu'ils nous font des Pays, des Rivieres, des Animaux, du caractere des Habitans, de leur Commerce, de leurs Uſages & de leurs Religions. Tous ces détails ſont tirés des Voyageurs les plus célébres, on y a même inſéré des Relations entiéres ; & avec tout cela on s'apperçoit aiſément qu'il y a encore bien des découvertes à faire, ſurtout dans l'interieur d'un continent, qui, à en juger par ce que l'on en a vû, renferme tant de richeſſes & tant de

choſes, qu'on ne trouve point ailleurs. N'eſt-il pas étonnant que l'on connoiſſe aujourd'hui beaucoup mieux l'intérieur même du nouveau monde, que cette partie de l'ancien ?

Nos Auteurs bornés aux Relations des Voyageurs, qui n'ont pas encore pénetré bien avant dans le milieu de l'Affrique, n'ont pû nous apprendre que ce qu'ils ont recueilli des meilleurs mémoires, qui ont paru de tems en tems, & il nous ſemble qu'ils n'ont rien négligé pour en faire un bon choix, & pour mettre ſous les yeux du Public avec ordre & avec diſcernement tout ce qu'on a de plus aſſûré & de plus intéreſſant ſur ce ſujet. Tout cela eſt accompagné de Notes judicieuſes, & il regne dans tout l'ouvrage un grand fond d'équité & d'impartialité.

Les deux premiers chapitres du IX^e^. livre du troiſiéme Vol. traitent de la côte de *Malaguette*, ou

du Poivre. On ne convient pas de ſon étenduë : quelques-uns ne lui donnent que cinquante - trois lieuës, depuis la riviere de *Seſtro*, juſqu'à *Growa*, & tous conviennent qu'elle ſe termine là ; mais pluſieurs la font commencer à *Sierra Leona*, & d'autres au Cap *Monte* cinquante - trois lieuës à l'Eſt de Sierra Leona. C'eſt ſur cette côte que les Dieppois avoient fait dans le XIVᵉ. Siécle un établiſſement qu'ils nommerent *Le Petit Dieppe.* Les Naturels du pays prétendent qu'il étoit placé dans une Iſle formée par la Riviére de *Tabo*. Les lieux les plus fréquentés de toute cette Côte, ſont la Riviére de *Seſtra*, dont l'entrée eſt ici gravée avec ſoin, & le Cap *Meſurado*, dont on nous donne le Plan avec ſes environs.

Les animaux les plus ſinguliers, qu'on trouve dans ce Pays, ſont l'Elephant d'eau, auſſi grand & plus gros qu'un cheval : *le Sylla-*

Vandoch, qui a la taille d'un Cerf, le poil jaune & rayé de blanc, des cornes d'environ douze pouces de long, par lesquelles il respire, & la légereté d'un Daim, *Le Quinja*, ou Porc-épi, qui est de la grandeur d'un Porc, armé de toutes parts de pointes longues & dures, de la grosseur d'une plume d'Oye, rayées de blanc & de noir à distances égales, qu'il lance, lorsqu'il est en fureur, avec tant de force, qu'il entame une planche. Il n'est point de Serpent qu'il n'attaque, sa morsure est terrible, & il n'est ni tonneau, ni caisse de bois qu'il ne brise avec ses dents. Selon Barbot, c'est le même animal que le *Zatta* de Barbarie. Il y a aussi dans ce pays des Poissons & des Oiseaux fort extraordinaires. Enfin cette partie de la Guinée a ses heros: mais les expéditions de ces Conquerans noirs, sont ici raportées si succinctement, qu'il n'est pas possible de les abréger.

On connoit pluſieurs Nations dans l'interieur du Pays, compris entre Sierra Leona & Rio Seſtos ou Seſtro, & nos Auteurs nous en apprennent tout ce qu'on en a pû ſçavoir. Ils décrivent enſuite avec beaucoup de ſoin le pays qui dépend de cette Riviere, la Riviere même, & les peuples des environs, & ils finiſſent cet Article & le Chap. II. par la Deſcription de la côte particuliere de Malaguette, ou du Poivre, proprement dite.

Ch. III. Les Geographes & les Voyageurs ne s'accordent pas mieux ſur les limites de la côte d'Yvoire, que ſur celles de la côte de Malaguette. On la ſubdiviſe en trois parties, qui ſont la côte d'Yvoire, proprement dite, ou des Dents; la côte de *Malaguette* & celle de Quaqua. Les Hollandois ne la partagent qu'en deux, la Côte du bon Peuple, & la Côte du mauvais Peuple. C'eſt la Riviére

de Botro, qui fait le partage, & il eſt certain qu'à l'Eſt du Cap de Palmas les Négres ſont méchans, perfides, voleurs & cruels. D'ailleurs toute cette côte eſt le plus beau & le meilleur pays du monde : les bœufs, les vaches, les chévres & les porcs s'y donnent pour rien, & la mer y eſt extrémement poiſſonneuſe. Les poiſſons les plus ſinguliers, ſont le Taureau, le Marteau, & le Diable de mer, que Deſmarchais a fort bien décrits, & dont on trouvera ici les figures gravées.

Parmi les Nations de la Côte d'Yvoire, nos Auteurs diſtinguent ſurtout les *Quaquas* qui en occupent une grande partie, & dont les voyageurs font des portraits ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible de les concilier. C'eſt de l'intérieur du Pays, qui eſt derriere cette Nation, que l'on tire ſurtout ces belles dents d'Eléphans, qui ont donné le nom à toute la côte.

Ces animaux ſont en ſi grand nombre, que malgré la guerre qu'on leur fait continuellement, les Négres ſont obligés, pour leur ſûreté, de bâtir leurs habitations ſous terre. Il ajoûte que les Elephans jettent leurs dents tous les trois ans, & qu'ils vivent plus d'un ſiécle. Auſſi la quantité de dents qu'on trouve dans les forêts, eſt-elle innombrable. On remarque néanmoins, que depuis quelque tems elle diminuë beaucoup, ſoit par la pareſſe des Négres, ſoit par la quantité de vaiſſeaux à qui il en a fallu fournir: peut-être auſſi les maladies ont-elles détruit quantité de ces animaux. Villault croit que les Européans n'ont jamais eu d'établiſſemens ſur cette côte, quoiqu'il y ait rencontré pluſieurs Mulâtres. Au reſte les Négres de cette côte & de celle de Malaguette, ne ſe faiſant pas ſouvent la guerre, le commerce des eſclaves y eſt moins avantageux que dans les autres.

Le chapitre IV. du neuviéme livre, commence le quatriéme volume, & traite de la découverte de *la Côte-d'Or*, & des établissemens que les Européans y ont eus. Cela est dit fort succinctement : il paroît que, selon nos Auteurs, la Côte-d'Or, ainsi nommée par les Portugais, à cause de la prodigieuse quantité d'or qu'ils en ont tirée, s'étend depuis *Rio-manco*, ou la Riviere d'Or, jusqu'à *Rio-Volta* entre les quatre degrés trente minutes & les huit degrés de latitude nord. On y connoît quinze Royaumes, dont quelques-uns s'étendent assez loin dans l'intérieur des terres.

Il est bien étonnant, que les Dieppois y ayant fait le commerce dès le milieu du XIV^e^. siécle, & ayant eu un Fort à *la Mina* dès l'an 1383. où il y a encore un bastion, qui porte le nom de France, où l'on voit ces deux chiffres 13... qui semblent être le commencement de 1383. ils ne s'y soient pas assez

enrichis pour y continuer un commerce ſi avantageux, ou ne l'aient pas du moins repris à la fin des guerres civiles, qui l'avoient interrompu. C'eſt le ſeul argument que les Portugais puiſſent employer, pour leur diſputer la gloire d'en avoir fait la premiere découverte. Qui peut comprendre en effet que des Normans aient ſi peu connu & ſuivi un ſi grand intérêt?

Il eſt cependant certain, & nos Auteurs en conviennent, que les Portugais n'ont paru ſur la Côte-d'Or, que quarante ans après que les Dieppois eurent abandonné leur établiſſement de la Mine, mais ce ne fut pas aſſurément ſous le régne d'Alfonſe I. C'eſt ſans doute une erreur de copiſte. Ce fut ſous celui d'Alfonſe III. Ils y trouverent des Négres, qui regrettoient fort les François, & dont les regrets augmenterent, par la maniere dure & tirannique dont ces nouveaux venus les traiterent.

Les Dieppois y retournerent ſous le régne d'Henry III. mais la terreur que les Portugais avoient inſpirée aux naturels du pays étoit ſi grande, que ceux-ci n'oſerent trafiquer avec eux, juſquà ce que ceux d'Akra ayant détruit le Fort de la Mine, les François & les autres nations de l'Europe entrerent avec les Portugais en partage des richeſſes de ce beau pays. Mais il en coûta la vie à pluſieurs François, qui périrent par les mains des Portugais & des Négres, à qui les Portugais donnoient cent écus, pour chaque tête de François, qu'ils leur apportoient.

Les autres Européans n'étoient gueres mieux traités, mais ils ne ſe rebuterent pas ſitôt: les Hollandois ſurtout, qui ſe ſont enfin rendus maîtres de St. Georges de la Mine, & ont fait ſur la Côte d'Or des établiſſemens ſolides, dont on trouvera ici la deſcription & l'hiſtoire. Le chap. V. contient une

description géographique de cette riche contrée, qui fait encore mieux connoître les forces des Hollandois, la décadence des Portugais, & combien les François ont eu tort de ne pas mieux profiter de l'affection des habitans naturels, qui subsiste encore. Cette description est fort détaillée, & contient plusieurs faits historiques assez intéressans.

Le chap. VI. traite des *Pays intérieurs derriere la Côte-d'Or.* Nos Auteurs conviennent qu'on en a acquis assez peu de connoissance; ainsi qu'on ne doit pas s'attendre à trouver sur cela des éclaircissemens fort exacts dans les relations. Ce ne sont donc ici que quelques notices, tirées pour la plûpart des Négres les plus sensés, & parmi lesquelles on trouvera quelques traits historiques, dont les navigateurs ont enrichi leurs journaux. Le chapitre suivant est une description

complette des Négres de la Côte-d'Or, de leur figure, de leur caractere, de leurs mœurs, de leurs usages, & de leur religion. Artus, Borman, Villault & Desmarchais ont servi de guides à Barbot, qui s'est surtout attaché à suivre Artus, & qui selon nos Auteurs, nous a donné ce que nous avons de plus complet sur ce sujet.

Le défaut dominant de ces Négres, sont la débauche & le larcin. Les maladies honteuses sont fort communes parmi eux, & ils les comptent pour rien. Cela pourroit faire croire que ce n'est pas la seule Isle Espagnole, qui a communiqué à l'Europe ce malheureux fruit de l'incontinence. L'yvrognerie, la dissimulation, l'artifice, la flaterie, la gourmandise, l'avarice, la paresse ne sont guere moins communs parmi ces Barbares : mais en récompense la plûpart ont la pénétration fort vive, & la mémoire excellente. Dans le plus

grand trouble du péril, ou des affaires, leurs idées ſont nettes & ſans confuſion : malgré leur avidité pour acquérir, la perte de leur bien les afflige peu ; & malgré leur indolence naturelle, ils ſont fort laborieux, quand leur intérêt le demande. Ils ſont auſſi très-induſtrieux & très-adroits, ſur-tout pour l'agriculture & la peſche. Ils ont, dit Artus, l'eſprit ſi facile, & la conception ſi vive, qu'ils apprennent en peu de tems tout ce qu'on leur montre, & les yeux ſi perçans, qu'ils découvrent ſur mer les objets beaucoup plus loin que les Hollandois.

Le même Auteur, en parlant du ſoin que les femmes prennent de leurs dents, dit qu'elles ſe les rendent auſſi belles que l'yvoire, en les frottant d'un bois, qui leur donne une blancheur admirable, & Villault nous apprend que ce bois eſt le Quilole, qui vient du pays d'Akkanez. Voilà un ſecret qui

devroit

devroit bien avoir fait plus de fortune en Europe, & qu'il paroît qu'on pourroit aiſément ſe procurer. Artus ajoûte que ces Femmes ſe laiſſent croître les ongles juſqu'à les avoir quelquefois auſſi longues que la partie du doigt, qui eſt entre les jointures; que c'eſt un ornement, qui les fait reſpecter; qu'elles les tiennent fort propres, & qu'elles ſont d'un grand uſage pour les Marchands, qui au défaut de cuillieres, s'en ſervent à meſurer la poudre d'or; la meſure d'une de ces ongles étant ordinairement une demi-once de ce métal.

Le même Artus nous apprend encore que les Villes, qui ſont éloignées de la côte, ſont fort ſupérieures aux autres: que celles qui ſont au bord de la mer, outre la mauvaiſe diſpoſition des ruës, ſont d'une ſaleté & d'une puanteur inſuportable; que les ordures & le poiſſon à demi-pourri, dont les Négres font des amas dans

leurs maiſons, jettent une odeur, qui ſe fait ſentir juſqu'en mer, à la diſtance de deux ou trois milles, ſurtout pendant la nuit, lorſque le vent vient de terre : qu'elles ne ſont point pavées, à la réſerve des marchés de Mine & du Cap Corſe, ce qui rend les ruës impratiquables dans les tems de pluie, Boſman ajoûte; qu'en bâtiſſant leurs villes, ils n'ont aucun égard à l'agrément de la ſituation; qu'on les voit s'établir dans un terrein rude & ſtérile, tandis qu'ils ont à fort peu de diſtance, de belles collines, des vallées charmantes, des rivieres fraîches, dont ils ne connoiſſent, ni le prix, ni l'uſage: qu'ils n'ont pas plus d'attention pour les chemins, qui ſont ordinairement rabotteux, coupés par des rochers & des ravines, & ſi tortueux, que pour un mille on eſt ſouvent obligé d'en faire deux ou trois.

Il y a des choſes fort curieuſes

dans l'article des maladies, qui régnent parmi les Négres de la Côte-d'Or ; & surtout sur celle des vers, qui est particuliere à quelques endroits, & dont les Hollandois, quelque précaution qu'ils prennent pour s'en garantir, ne sont pas toujous exemts : mais nous ne pouvons pas entrer dans ces détails. Il nous est encore moins possible de parler de leur religion, parce qu'elle n'est point partout la même, n'y ayant pas de villes, de villages, ni même de familles, qui s'accordent parfaitement sur ce chapitre. Tous néanmoins croient un seul Dieu, auquel ils attribuent la création du monde ; mais ce qu'ils disent pour expliquer leur croyance, n'est qu'un tissu d'absurdités. D'ailleurs, ils ne font jamais la moindre offrande à Dieu, & au lieu de l'invoquer dans leurs besoins, ils adressent toutes leurs prieres aux Fetiches d'où Bosman

conclut que la notion impatfaite qu'ils ont de Dieu, ils l'ont reçûë des Européans; mais elle est trop générale dans toute la Guinée, pour y être si nouvelle, & Bosman ne sçavoit aparemment pas que dans toutes les parties du nouveau monde, on a trouvé la même notion. La maniere même, dont elle étoit altérée, prouve qu'elle étoit fort ancienne.

En rendant compte des voyages du Chevalier Desmarchais, mis au jour par le Pere Labat, nous avons parlé de l'opinion,qui régne parmi ces Peuples, de la puissance du Diable, & des mauvais traitemens qu'ils en reçoivent. Nous ajoûterons seulement ici, qu'il paroît que Bosman pense sur cela comme Desmarchais & son Editeur. Il s'étend beaucoup sur les Fetiches, qui sont une espéce de charme ou d'amulette, & sont à peu près les *Okkis* des Hurons, & les *Manitous* des Algonquins du

Canada, excepté que les Okkis & les Manitous sont toujours regardés comme de bons génies, & qu'il y a de bons & de mauvais Fetiches.

Il paroît que ce qu'on dit ici des Négres, ne regarde pas seulement ceux de la Côte-d'Or. Ils sont, disent nos Auteurs, distingués en cinq classes, dont les Rois forment la premiere, dans les Etats monarchiques, s'entend, car il y en a de Républicains, dont le gouvernement consiste en deux corps, qui sont celui des chefs & celui des jeunes gens. Dans la plûpart des Etats monarchiques, la dignité de Roi est héréditaire. Au défaut d'enfans mâles, elle passe au plus proche héritier du même sang, quoique les richesses en or, ou en esclaves, fassent quelquefois préférer un étranger au successeur légitime.

Les Chefs ou *Cabaschis* composent la seconde classe, & sont

chargés du bon ordre. Leur nombre eſt ordinairement déterminé, & quand il en meurt un, tout le corps s'aſſemble, pour en élire un autre. Ce corps eſt fort puiſſant, & il eſt le premier dans les Républiques : auſſi les Hollandois, partout où ils ſont les plus forts, ſe ſont-ils attribué le droit de préſider aux élections ; il faut, pour être élu, avoir l'agrément du principal Facteur, qui fait prêter au nouveau Cabaſchi ſerment ſur la Bible, de ſervir les Hollandois de tout leur pouvoir, contre toutes ſortes d'ennemis, Européens, ou Négres, & de ſe conduire en toute occaſion comme un véritable ſujet.

Dans la troiſiéme claſſe ſont les riches. Il en coûte pour y être admis, & les épreuves, par où il faut paſſer pour monter à ce grade, prouvent que ce corps eſt militaire. Quelques Auteurs le regardent comme celui de la nobleſſe;

& Desmarchais en distingue quatre degrés. La quatriéme classe est celle du Peuple; la cinquiéme est composée des esclaves, tant de ceux, qui ont été vendus par leurs parens, que de ceux, qui ont été pris en guerre, ou condamnés pour leurs crimes, ou réduits à ce triste sort par leur pauvreté; & nos Auteurs observent » comme » une perfection du gouvernement » de Guinée, à laquelle on n'est » point encore parvenu en Euro- » pe, que malgré la pauvreté, qui » régne parmi les Négres, on n'y » voit point de Mandians. Les » vieillards & les estropiés sont » employés à quelque travail, » qui ne surpasse point leurs forces. » Les jeunes gens oisifs sont enrô- » lés pour la profession des ar- » mes. » Il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eût point de Mandians parmi nous: mais l'esclavage est-il le seul reméde, qu'on puisse apporter à ce désordre, & les

pauvres, qui n'ont point d'autre ressource que de mandier, méritent-ils d'y être condamnés? Cela est bon dans un pays, où le peuple semble né pour la servitude, & en convient.

Le chap. VIII. traite de *l'Histoire naturelle de la Côte-d'Or.* La plûpart des Européens, qui y arrivent, sont presqu'aussitôt saisis d'une maladie qui en fait périr un grand nombre. On ne peut se dispenser de reconnoître que la cause principale de ces accidens ne soit la mauvaise qualité de l'air, & celle des alimens: les remédes même qu'on y apporte de l'Europe, se trouvent corrompus, & les Médecins, disent nos Auteurs, qui ne sont que des barbiers ignorans, augmentent le mal en travaillant à le guérir. « La nature seule, » avec le secours d'une diette bien » entenduë, & de quelques cor» diaux, sauveroient probable» ment quantité de malades »

Quelques écrivains ont attribué cette maladie à la débauche, & aux autres excès, & ils peuvent bien y avoir quelque part; « cependant avec beaucoup de tempérance & de régularité, on ne se garantit pas toujours des attaques les plus malignes & les plus mortelles; & tous les Auteurs avouent que la plûpart des matelots & des soldats se rendent coupables de leur propre mort, par l'usage excessif du vin de palmier, & de l'eau-de-vie.

L'article des vents, des ouragans & des Tonnerres, qui regnent sur la côte d'Or est fort curieux. Bosman prétend que l'impetuosité des *Tonados*, c'est le nom que l'on donne aux ouragans est fort diminuée, & il parle de ce changement avec admiration. L'or est si commun dans ce pays, qu'un Roi Negre ne fait pas difficulté d'en distribuer à ses Courtisans deux cens Marcs dans une Fête. On en

diſtingue de trois ſortes ; le Fetiche, les Lingots, & la poudre. Le Fetiche eſt fondu ou travaillé en différentes formes pour ſervir de parure aux deux ſexes ; mais il s'allie communément avec quelqu'autre métal. Les lingots ſont des piéces de différents poids, tels, dit-on, qu'ils ſont ſortis de la mine, mais il eſt auſſi très-ſujet à l'alliage.

La poudre d'or eſt tirée du ſable des riviéres avec de grandes peines. C'eſt le ſentiment de Villault, qui rejette tous les autres, comme remplis de contradictions ; car, dit-il, ſi la nature avoit placé les Mines ſi près de la côte, il y a long-tems que les Anglois & les Hollandois s'en ſeroient ſaiſis, & ils ſe garderoient bien d'admettre les Négres au partage de ces Tréſors. Atkins aſſûre qu'il ſe trouve parmi la poudre d'or, une ſorte de pouſſiere ou d'écume ſeche de cuivre, qui donne lieu à

bien des fraudes dans ce commerce ; c'eſt apparemment pour s'en garantir que les Marchands d'Europe prennent ordinairement à leurs gages un Négre qui ſépare le faux or du véritable.

Après l'Or, le principal objet du commerce eſt le Sel, qui pourroit ſeul, ſi ces Négres pouvoient toujours vivre en paix avec leurs voiſins, leur produire des richeſſes immenſes, & attirer ſur leurs côtes tous les Tréſors de l'Affrique. Les pauvres qui ne ſont pas en état d'en acheter, y ſuppléent par une herbe, qui renferme imparfaitement quelques-unes des qualitez du Sel. Dans quelques-uns des Royaumes, qui fourniſſent la plus grande partie des Eſclaves, on en a deux pour une poignée de Sel. Il faut voir dans le livre même la maniere dont on le fait. Villault prétend qu'il eſt plus blanc & meilleur que le nôtre ; que la plus

grande partie se transporte dans l'interieur du pays; mais qu'il n'est point à l'épreuve des grandes chaleurs, qui le rendent trop acre, & lui donnent une espece d'amertume.

Quoique Focquenbrog ait écrit qu'on ne voit ni Arbres ni Plantes à Mina, Bosman nous assûre que toute cette côte est remplie d'arbres de diverses grandeurs, & que dans l'interieur des terres on trouve les Bosquets les plus charmants, & les plus belles Perspectives. Il parle d'un arbre nommé *Kapot*, du nom d'une sorte de coton qu'il produit, & dont on fait des matelats. Son bois poreux & leger n'est bon qu'à faire des Canots, ou pirogues, qui sont extraordinairement grandes. Il dit qu'il a vû plusieurs de ces arbres qui auroient couvert vingt mille hommes de leurs feuillages, & un en particulier dont une balle de mousquet auroit à peine atteint d'une

extremité des branches à l'autre. Il ne doute point que l'arbre célébre de l'Isle du Prince, auquel les Hollandois trouverent vingt-quatre brasses de tour, ne fût un Kapot, & on en voit un, ajoûte-t-il près d'Axim, sur la Côte d'or, que dix hommes pourroient à peine embrasser.

Les Chevaux de ce pays sont de la grandeur de nos chevaux du Nord, mais si bas, que les pieds de ceux qui les montent touchent presqu'à terre. Ils baissent tellement la tête & le col, leur marche est si chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber, & ils ne se remuëroient pas s'ils n'étoient continuellement battus : aussi leur préfere-t'on les Asnes, qui ont quelque chose de plus vif & de plus agréable, & sont même un peu plus grands. Les Chiens du pays n'aboyent ni ne mordent, & il y en a de toutes les couleurs. Les Négres en trouvent la chair

fort bonne, & on les conduit en troupe au marché comme des moutons. Ceux d'Europe ſont fort eſtimés des Négres, qui, quand ils les entendent aboyer, croyent qu'ils parlent : mais ils dégénerent bientôt, leurs oreilles deviennent roides & pointues comme celles du Renard, & au bout de trois ou quatre ans on eſt fort ſurpris de les trouver fort laids, & qu'au lieu d'aboyer, comme ils faiſoient, ils ne font que hurler triſtement comme ceux du pays.

Les Chats d'Europe ſe conſervent mieux : ils reſſemblent aſſez à ceux du pays, dont la peau eſt fort belle & fort douce. Cet animal eſt fort utile aux Négres, que les ſouris incommodent beaucoup. Mais outre ces chats domeſtiques, il y en a dans le pays trois ou quatre ſortes de ſauvages, parmi leſquels on met le chat civette, & on avertit qu'il faut préférer la civette du mâle à celle de ſa fe-

melle, laquelle eſt ſouvent mêlée avec l'urine de la bête, qui l'altere beaucoup. Tous ces chats ſauvages ſont mouchetés comme le Tygre.

On diſtingue en Guinée trois eſpéces d'Eléphans ; celui des marais, celui des montagnes, & celui des bois. Le premier a les dents bleuës & ſpongieuſes, difficiles à tirer, & plus encore à travailler, parce qu'elles ſont remplies de gros nœuds fort durs : le ſecond eſt farouche & dangereux, il a les dents plus petites, & la taille mieux formée que les autres ; le troiſiéme eſt le plus doux & le plus docile ; ſes dents ſont les plus groſſes & les plus blanches de toutes. Ce n'eſt pas ſans fondement, que Barbot met en queſtion, ſi les dents des Eléphans ne doivent point plûtôt être apellées des cornes, puiſqu'elles ſortent du crane & non de la machoire, & qu'elles ne leur ſervent proprement que d'armes

défenſives. On ne voit point d'Eléphants blancs ſur la Côte-d'Or, comme ſur les bords du Niger, dans l'Abiſſinie, & dans le Zanguebar, ſelon quelques relations.

Boſman ne fait point difficulté d'avancer qu'il y a dans la Côte-d'Or plus de cent mille Singes, dont les eſpéces ſont ſi variées, qu'il n'eſt pas poſſible de les décrire toutes. Les plus communs, que les Hollandois nomment *Smiten*, ont la couleur d'un ſouris pâle, & on en voit de cinq pieds de long. Leur laideur, leur hardieſſe & leur méchanceté ſont incroyables. Il y en a d'une beauté ſinguliere, dont le poil noir eſt de la longueur d'un doigt; ils ont la barbe blanche, & ſi longue, qu'on les apelle petits hommes barbus. On en connoît trois autres ſortes de plus petits, qui ſont de la même beauté, ont le poil court & mêlé de gris, de noir, de blanc & de

rouge ; les François les nomment *Marmots*. Tous sont naturellement hardis & subtils voleurs, & en général ce nombre prodigieux de Singes rend les voyages dangereux par terre : ils attaquent les passans, qui souvent n'ont point d'autre moyen de s'en défendre, que de se jetter dans l'eau, que ces animaux craignent beaucoup.

Les articles des oiseaux, des reptiles & des poissons contiennent des choses extrémement curieuses, mais pour indiquer seulement ce qu'on y trouve de plus singulier, il faudroit un extrait aussi long que celui-ci, & quelqu'intéressant que soit cet ouvrage, nous ne croyons pas en devoir si fort multiplier les extraits.

ARTICLE V.

LETTRE A M. DE LA T... sur le Mémoire que lut M. Clairaut à la rentrée publique de l'Académie le 15. Nov. 1747.*

JE me rends à vos désirs, Monsieur, & je vais tâcher de vous rendre compte du sçavant Mémoire, que lut M. Clairaut à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences qui se tint le 15. de ce mois. Tant de personnes en raisonnent, & si peu l'ont bien compris, que je vous suis obligé de m'avoir fourni l'occasion d'en faire ici une exposition courte & fidelle. Elle fermera la bouche à ceux qui ti-

* Cette Lettre qui nous est tombée entre les mains, nous a paru claire, courte, honnête, instructive, & nous la donnons volontiers au Public.

rent de ce Mémoire des inductions contre la Physique de M. Newton, sur laquelle il roule tout entier ; & elle ouvrira les yeux des Newtoniens qui ont paru s'en scandaliser. Newton réfuté sur un point, & sa Philosophie perfectionnée : voilà l'objet du mémoire.

Newton, comme vous sçavez, n'a point prétendu faire un sistême ; il n'a point imaginé de principes pour en déduire les Phénomenes, il a suivi une route contraire ; il est remonté des Phénomenes aux principes. Il n'établit point, par exemple, la pesanteur vers le Soleil, pour expliquer le cours des Planétes, c'est ce cours qui lui a appris qu'il y a une pesanteur vers le Soleil, & quelle est sa loi. Sur ce principe une fois trouvé, il a calculé les Phénomenes que nous découvre l'astronomie, & il est parvenu à des résultats tout-à-fait conformes aux observations : mais entre les Phénomenes il en est un

dont ce grand homme n'a point calculé la quantité dans ſes principes, & M. Clairaut prétend que ſi Neuton eut fait cette recherche, il eut apporté quelques modifications à la loi de peſanteur qui réſultoit de ſes autres calculs. Voilà tout ce dont il s'agit, Monſieur : y a-t'il donc tant à ſe récrier d'une part ſur les incertitudes de la Phyſique, même Newtonienne, & de l'autre ſur l'entrepriſe de M. Clairaut ? Si ce ſçavant Académicien a raiſon, & comment en douter ! il ne nous a mis que plus à portée de ſentir tout le prix de la Philoſophie & de la méthode de M. Newton, puiſque les Phénomenes plus approfondis, loin de la détruire, ne lui donnent que plus de correction. Mais permettez moi d'oublier que c'eſt à vous que j'écris, & ſouffrez que j'entre plus avant dans le détail.

Pour qu'un corps décrive une Ellipſe autour d'un corps placé au

foyer, il faut, comme l'a invinciblement démontré M. Newton, qu'il soit animé d'une pesanteur réciproque aux quarrés de ses distances : or, poursuit M. Newton, les Planétes décrivent des Ellipses, dont le Soleil est le foyer commun : donc elles sont poussées vers le Soleil par une force qui suit la raison renversée du quarré de leurs distances à cet Astre.

De plus, c'est un autre raisonnement de Newton, pour que les tems périodiques des corps qui décrivent des Ellipses différentes autour d'un foyer commun, soient comme les racines quarrées des cubes de leurs distances moyennes, il faut une pesanteur réciproque aux quarrés des distances : or Képler a observé cette loi dans le mouvement des Planétes ; donc il faut encore pour cette raison que la pesanteur soit réciproquement proportionnelle aux quarrés des distances.

C'eſt ainſi que raiſonne M. Newton. Cependant comme il eſt certain que ce n'eſt qu'à-peu-près que les Planétes ſuivent la régle de Képler & décrivent des Ellipſes immobiles, il paroît qu'il auroit dû modifier un peu ſa propoſition, & dire que ce n'eſt qu'à-peu-près auſſi que la peſanteur ſuit le rapport renverſé des diſtances doublées. Il y avoit néanmoins un autre parti à prendre, & Newton le fit; c'étoit de regarder la peſanteur comme ſuivant exactement la loi du quarré des diſtances, & de rejetter ſur une autre cauſe les irrégularités du mouvement des Planétes, de les attribuer, par exemple, à l'action mutuelle qu'elles exercent les unes ſur les autres, action réelle quoique petite, & qui ſuivoit du Syſtême. Or ſi en ſuppoſant cette action rigoureuſement adſtreinte à la loi du quarré, on parvenoit à l'explication préciſe du mouvement des

Aſtres & des anomalies, il devoit paroître qu'on avoit pris le bon parti. C'eſt auſſi ce qui arriva à M. Newton : il calcula ſur ce pied non-ſeulement le cours des Planétes principales, mais encore les différentes anomalies de la Lune, la quantité & les proportions de ſa variation, de ſon tems périodique, de ſes diſtances, de ſon excentricité, du mouvement de ſes nœuds & de l'inclinaiſon du plan de ſon orbite ſur celui de l'écliptique. C'étoit là un objet de recherche bien difficile, & juſqu'alors infructueuſement tenté par les Aſtronomes. Cependant Newton en vint à bout ; & le réſultat de ſes calculs s'étant trouvé le même que celui des obſervations, ce grand homme n'eut plus de doutes ſur le parti qu'il avoit pris, ni ſur des principes qui alloient ſi directement & ſi préciſément au fait. Il regarda donc la loi du quarré des diſtances comme la loi primitive de la pe-

ſanteur, & les effets de la nature comme le réſultat de la combinaiſon de pluſieurs forces agiſſant chacune exactement ſelon cette loi. Peut-être M. Newton avoit-il un peu de penchant pour cette loi des quarrés : elle s'exprimoit, pour ainſi-dire, en nombres ronds, & n'offroit rien de compliqué : mais ſil eût ſans peine ſacrifié ce penchant à la vérité, s'il l'y eût trouvé contraire ; il en a donné des preuves dans de ſemblables occaſions.

Cependant quoique cette loi donnée par M. Newton cadrât merveilleuſement avec tous ces Phénomenes, l'Aſtronomie en préſentoit un autre, qni étoit à la vérité le ſeul qu'il n'eût point calculé, mais qui peut-être eût demandé une autre proportion dans la peſanteur ; c'eſt la révolution de l'apogée de la Lune. Car enfin il pouvoit ſe faire que le mouvement de l'apogée exigeât, pour

faire

faire une révolution dans le tems marqué, une loi un peu différente de celle des quarrés, quoique dans les autres Phénomenes elle ne se manifestât qu'en raison des quarrés. Or c'est précisément ce que prétend M. Clairaut. Ayant trouvé l'équation de la courbe que décrit la Lune, (problême jusqu'alors non résolu) il a recherché en conséquence le mouvement de l'apogée de cet astre, & il a trouvé que, si la pesanteur suivoit exactement le raport inverse des distances doublées, l'apogée ne feroit une révolution qu'en 18. ans, au lieu qu'il la fait en neuf ans, selon les Astronomes: différence énorme qu'on voit bien ne pouvoir être rejettée sur les erreurs toujours inévitables, mais cependant légeres, des observations. M. Clairaut pense donc que la pesanteur ne suit pas exactement la raison des quarrés des distances inverses, mais celle de ces quarrés,

plus d'une certaine fonction de ces quarrés, ou même d'une autre puissance des distances ; & il seroit en état de démontrer que cette addition à la loi de M. Newton ne produira aucun effet sensible sur les autres phénomenes, & qu'elle ne s'y manifestera que dans la raison des quarrés, comme l'avoit trouvé ce grand Géométre.

M. Clairaut se propose de tirer de grands avantages de cette addition ; il en a articulé un entr'autres qui est fort important : c'est l'accord de la figure de la terre, avec la longueur du pendule. Il arrive en effet rarement que la découverte d'une vérité soit stérile.

Vous voyez maintenant, Monsieur, que tout ce mémoire est à l'avantage de la philosophie Newtonienne, & que s'il a pû facher quelqu'un, ce n'a pû être que des Cartésiens habiles, & qui en ont pénétré toute l'importance. Sans doute M. Clairaut ne tardera pas à

donner au Public sa dissertation ; elle est trop de conséquence, & a trop excité la curiosité des Sçavans, pour que l'impression en soit différée. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que vous me connoissez,

MONSIEUR,

Votre, &c.
DE SAINT PELARGE.

A Paris, ce 20. Nov. 1747.

ARTICLE VI.

TRAITE' DE LA VERITE' de la Religion Chrétienne.

SECTION VII. *contenant la preuve de la Divinité de l'Evangile, tirée des miracles qui en ont accompagné la publication, Suite de l'Art. CXXVIII. au premier Volume de Décemb. 1747.*

CE seroit peu d'avoir montré que les témoins des miracles de l'Evangile, n'ont pas pu se tromper, si l'on ne faisoit voir qu'ils n'ont pas voulu tromper les autres. C'est ce point qu'embrasse présentement M. Vernet, & cela l'engage dans un tissu de preuves qui égalent, pour la clarté, les plus brillantes lumieres du Soleil.

Pour juger si un témoin mérite de la confiance, on examine d'a-

bord son caractere & sa réputation. Car comme un mauvais sujet ne prévient pas en sa faveur, quand il se présente pour déposer sur des faits considérables, & où l'on a toute sorte d'interêts à ne pas se laisser tromper; aussi un homme en qui l'on n'a jamais reconnu que des traits de vertu, de religion, de sincerité, de modestie, de désinteressement, n'est pas présumé vouloir user d'artifice, de fourberie & de mensonge dans une déposition où la conscience du témoin seroit d'autant plus engagée que les suites d'un rapport plein de supercherie seroient plus dangereuses. Ce premier principe est tout à l'avantage des témoins de l'Evangile: » on peut se rappeller » dit notre Auteur, ce qui a été » dit dans la Section précédente » du caractere éminent de vertu & » de sainteté, qui paroît dans la vie » & dans les discours, soit de Je- » sus-Christ, soit de ses Apostres

» & de ſes premiers Diſciples.
» Quel amour pour la verité !
» Quel reſpect pour les choſes
» ſaintes ! Quelle ſageſſe & quelle
» pureté dans leur morale ! Quel
» éloignement de toute corrup-
» tion ! Quelle conſecration aux
» dévoirs de leur miniſtere ! Sont-
» ce de telles bouches qui auront
» proféré un menſonge ? Et quel
» menſonge ? Une fauſſeté horri-
» ble, (car il faudroit la ſuppoſer
» telle) gravement ſoutenue de-
» vant les Tribunaux, & par là
» équivalente à un faux ſerment. »

Mais ceci n'eſt encore qu'une eſpece de preuve indirecte, que comme un préliminaire favorable à la dépoſition des Témoins de l'Evangile. Il faut voir comment ils ſe comportent, comment ils parlent dans le cas particulier dont il s'agit, c'eſt-à-dire dans le récit de leurs miracles. Que peut-on imaginer de plus franc, de plus ingenu, de moins affecté ? Ils racontent des circonſtances qui ſem-

blent ne pas relever ces prodiges; ils ne cherchent ni à augmenter le nombre des apparitions de Jesus-Christ après sa résurrection, ni la multitude de ceux qui avoient été spectateurs de cet évenement. Ils préferent aux plus éclatantes merveilles, les dons intérieurs & les vertus morales. Esprits fermes d'ailleurs, quand il est question d'affirmer les faits qu'ils ont vûs. Témoins éloquents, & qui sçavent employer sans art & sans étude le langage du cœur, quand il faut persuader. Prédicateurs exacts, écrivains attentifs quand il faut mettre, pour ainsi dire, sous les yeux la vérité qui les a touchés eux mêmes. Cette remarque de M. Vernet est très judicieuse. » Quand on n'a, dit-il, que » de fausses merveilles à debiter, » on tâche au moins de s'envelopper dans des récits vagues & » peu circonstanciés : au lieu que » nous voyons les Evangelistes &

» les Apôtres particulariſer leurs » récits, & deſigner ſi exactement » le tems, le lieu, & les perſones, » qu'on voit bien qu'ils n'appré» hendoient pas de s'expoſer au » grand jour, ni de donner lieu » aux informations que chacun » pouroit prendre ſur des faits » bien détaillés. » Ajoûtons qu'ils ne parlent ni de faits eloignés, ni devant des Auditeurs étrangers, ni dans des lieux cachés, ni dans des aſſemblées d'hommes amis ou dévoués à leur parti. Chacune de ces circonſtances fournit à notre Auteur des réflexions ſenſibles.

Il inſiſte après cela ſur le déſintereſſement de ces témoins. D'abord on ne peut ſoupçonner qu'ils fuſſent subornez ou mis en œuvre par des perſonnes d'autorité. Car qui voit-on s'affectionner à leur cauſe? Quel motif pouvoit-on ſe propoſer dans le ſyſtême de leur prédication? Qu'eſperoit-on de gens ſans puiſſance, & qui ne recommandoient que la paix, la

ſoumiſſion aux Superieurs ? Enſuite on ne peut croire qu'ils fuſſent animés d'aucune paſſion ſecrette, comme de vengeance, d'avarice, de volupté, d'ambition : car quel reſſentiment dans des hommes qui n'avoient ni ennemis perſonnels, ni affaires, ni intrigues ; qui prioient pour leurs perſécuteurs, qui rendoient le bien pour le mal ; qui conſentoient à être le rebut du monde ? &c. Quelle avarice dans des hommes qui parloient avec un ſouverain mépris des richeſſes ; qui communiquoient tous leurs dons ſpirituels d'une maniére toute gratuite ; qui travailloient de leurs mains, plutôt que d'être à charge aux Egliſes ? &c. Quel attrait de volupté dans des hommes qui prêchoient une morale très-ſevere, & qui ne pouvoient la perſuader ſans en donner eux-mêmes l'exemple ; qui ſe conſacroient à des fonctions toutes ſpirituelles ; qui vivoient comme ſe préparant tous

les jours au martire? &c. Quelle ambition dans des hommes qui n'avoient aucun accès dans les Cours ni dans les Armées ; aucun commerce avec les mauvais Citoyens & les séditieux ; aucun appui auprès des Grands ; qui rejettoient *l'idée populaire d'un Messie temporel , la seule qui pût favoriser des desseins ambitieux ?*

Mais non seulement ces hommes étoient désinteressés dans leur témoignage. Ils avoient plutôt l'intérêt le plus marqué à ne point parler comme ils faisoient, puisqu'ils s'exposoienr par-là aux plus rudes persécutions, aux supplices & à la mort. Persécutions, supplices, mort violente des témoins de l'Evangile, voilà ce qui met dans le plus haut dégré d'évidence leur persuasion intime & leur bonne foi. Car il faut bien peser ce principe, qui est l'analise de toute la doctrine de M. Vernet. Des hommes de bon sens & vertueux

ne s'exposent point de gayeté de cœur à la mort la plus cruelle & la plus honteuse, pour une fausseté & une impiété qui leur est connuë. Toutes les conditions de ce principe sont remarquables. On suppose d'abord *des hommes de bon sens & vertueux*, par où l'on exclut les enthousiastes, les imbécilles, les scélérats, soit manifestes, soit simplement soupçonnés de l'être : & l'on exige même que ceux dont il est question, ayent donné constamment des marques de sagesse & de vertu. On ajoûte que de *tels hommes ne s'exposent pas de gayeté de cœur à la mort la plus cruelle & la plus honteuse* : c'est-à-dire qu'ils ne cherchent pas à subir les plus grands supplices, & à mourir par la main d'un bourreau, en présence de tout un peuple qui les regarde comme d'insignes malfaiteurs ; & cela, conclut-on, *pour une fausseté & une impiété qui leur est connuë*, c'est-à-dire, pour

ſoutenir des menſonges, qui ſont en même tems des ſacriléges & qu'ils connoiſſent pour tels. La raiſon de tout ceci eſt que dans les circonſtances qu'énoncent ces conditions, la volonté de l'homme ne peut avoir aucun motif pour affronter les ſupplices & la mort : or ſans motif la volonté ne ſe détermine jamais.

L'application de ces régles extrêmement lumineuſes ſe fait ſans peine aux témoins de l'Evangile. 1°. Ces hommes étoient graves, ſenſés, religieux, irreprochables ; il n'y a qu'à reprendre les caracteres expliqués dans la ſection VI. de cet ouvrage. 2°. Ces hommes ſe ſont livrés d'eux mêmes aux ſupplices & à la mort. Ils pouvoient les éviter en vivant comme les autres perſonnes de la même nation, en ne prêchant point une Doctrine nouvelle, en ne rendant point témoignage aux merveilles qui ſont racontées dans l'Evangile.

3°. Ces hommes ont souffert des supplices très-cruels & une mort très honteuse, ils ont été regardés & traités comme des malfaiteurs, comme des ennemis de la patrie & des Lois. 4°. Ces hommes, si on les suppose imposteurs, seroient morts pour des faussetés qui auroient été des sacriléges, c'est-à-dire, un jeu visible de la Religion, un tissu de Blasphémes, une profanation des choses les plus Saintes. Qu'on rapproche ces conséquences de leur caractere vertueux, modeste, patient, désintéressé, ou plutôt qu'on rassemble les quatre conditions que nous venons de dire, il en résultera qu'on ne peut douter de la sincerité de ces témoins. C'est ce que M. Vernet developpe avec beaucoup de soin. Il peint la maniére tranquile, noble & courageuse dont Jesus-Christ prédit le genre, le moment, & les effets de sa mort; il met sous les yeux la liberté & la

patience qui l'accompagnent au milieu des ſupplices; il fait voir qu'on ne peut ſoupçonner en lui *une ſorte d'ambition bizarre, qui l'auroit porté à vouloir faire parler de ſoi, & immortaliſer ſon nom,* quoiqu'il n'eût enſeigné & operé que des impoſtures; il montre ſurtout que le grand miracle de Jeſus-Chriſt devant être ſa reſurrection, il n'a pû compter que ſes Diſciples le rendroient glorieux après ſa mort, ſi en effet il ne pouvoit pas ſe reſſuſciter lui même. Il ajoûte à cela un détail ſur le martire des Apôtres & de leurs premiers Diſciples, pour confirmer de plus en plus cette vérité eſſentielle, ſçavoir, que ce furent là autant de témoins perſuadés de l'exiſtence des miracles de l'Evangile.

On trouve enſuite un morceau que nous voudrions pouvoir tranſcrire en entier; c'eſt la conſidération du nombre des témoins de

l'Evangile. Ils ont été au moins douze, on peut même porter leur nombre jusqu'à vingt; & l'on ne compte point ceux *dont le témoignage nous est connu indirectement & par de légitimes présomptions.* Or le concert de ces douze ou de ces vingt témoins primitifs forme un argument très-favorable aux miracles de l'Evangile. » Il y a, dit » notre Auteur, une impossibilité » morale, qu'en matiére de faits » qu'on a vûs, il se trouve entre » plusieurs personnes à la fois un » accord d'erreur ou un accord de » fraude. Si les témoins de l'E» vangile sont des imbécilles, il » n'y aura rien de suivi, rien de » lié dans leurs crédules rapports; » ils se contrédiront eux-mêmes, » & se contrediront entre-eux: » car quelle uniformité peut-on » attendre au milieu des visions? » Si au contraire on veut les pren» dre pour de rusés menteurs; » qu'on nous dise par quels char-

» mes, par quelle séduction, tant
» de gens à la fois, gens d'ailleurs
» d'un naturel assez grossier, au-
» ront été engagés dans un com-
» plot sacrilége ? comment ils au-
» ront tous eu le même degré de
» malice & d'obstination, pour
» oublier également ce qu'ils de-
» voient à Dieu, à leur Patrie &
» à eux-mêmes ; pour fouler aux
» pieds tout respect Divin & hu-
» main ; pour comparoître devant
» les Tribunaux avec une égale as-
» surance, sans se troubler, sans se
» démentir ; enfin pour braver
» l'horreur des supplices, & cela
» afin de débiter une fable dont il
» ne leur revenoit aucun profit? &c.
M. V. continue de presser ces excellentes preuves; il insiste beaucoup sur le concert & la bonne intelligence qui paroît plus que jamais dans les Apôtres, après la mort de leur Maître, c'est-à-dire dans le tems qu'ils auroient dû se disperser & se détacher de ce par-

ti, s'ils avoient été persuadés que Jesus-Christ n'étoit pas ressuscité.

Il entre après cela dans la partie de son traité qu'il appelle la preuve par présomption. On sçait que cette espece d'argument est tiré de *certaines circonstances exterieures qui rendent la chose plus ou moins croyable. Telles sont l'utilité de la chose ; sa convenance avec un Plan général ; sa liaison avec des faits d'ailleurs connus ;* tout cela s'applique aux miracles de l'Evangile. Utilité de ces miracles qui sont des actions de Charité, des Guérisons, des multiplications de Pains &c. Convenance de ces Mirales avec le plan de la Religion. Si Dieu se revele aux hommes, il est convenable qu'il appuye sa parole de quelque signe authentique ; ainsi en a-t'il usé pour l'établissement de la Loi Mosaïque. Si l'Auteur de la Loi nouvelle s'annonce pour un *Messie Céleste*, il est dans l'ordre qu'il fasse des choses *toutes*

autres que celles par où brillent les Héros du monde. S'il nous promet une Résurrection glorieuse, il ne peut mieux nous *certifier sa promesse qu'en ressuscitant lui-même*: s'il *choisit pour Apôtres des hommes sans talens, sans distinction, sans crédit, quoi de plus à propos que de suppléer à ces défauts naturels par des dons d'un ordre surnaturel?*

Liaison de ces miracles avec des faits d'ailleurs connus. Il est certain qu'au Second & au Troisiéme Siécle, le monde étoit déja rempli de Chrétiens, c'est-à-dire de gens attachés au culte du vrai Dieu; pratiquant la plus saine morale, sachant mieux raisonner sur les choses Divines que tous les Philosophes de la Gentilité; toujours prêts à donner leur vie pour la Foi qu'ils professoient. En considérant ces faits qui sont certainement admirables, on juge tout naturellement *qu'il doit y avoir eu dans*

l'origine de cette Religion quelque chose d'extraordinaire & de bien frappant, pour avoir produit de si grands effets.

Au contraire si l'on suppose que Jesus-Christ & ses Apôtres n'ont rien fait de surnaturel, voici, dit notre Auteur, une foule d'énigmes qui se présentent. » Comment se peut-il que sans un tel » secours une douzaine d'hommes » pauvres, grossiers & timides se » soient mis en tête de changer la » face de l'Univers par rapport » aux Mœurs & à la Religion? » Comment concevoir l'obstina- » tion de ces gens-là à tout souf- » frir pour une Fable qui ne leur » rapportoit ni profit, ni plaisir, » ni honneur? Comment conce- » voir qu'ils eussent choisi pour le » Héros de cette Fable, un Messie » tout autre que ne le vouloient » leurs compatriotes; un homme » qui n'avoit rien eu de brillant » dans sa vie, & qui venoit de

» finir ses jours sur une Croix com-
» me un malfaiteur? Comment une
» Fable si choquante & si mal our-
» die auroit-elle trouvé tant de par-
» tisans, dans un Siécle si éclairé;
» & tandis que les Prêtres, les
» Princes, les Magistrats, tout
» étoit ligué pour en arrêter le
» cours? Comment concevoir que
» tant de milliers de gens eussent
« voulu sacrifier leurs biens & leur
» vie, pour soûtenir une créance
» appuyée sur des faits faux; &
» cela dans un tems où il étoit si
» facile de découvrir la vérité, &
» lorsque le préjugé de naissance
» portoit plutôt à douter de ces
» faits qu'à les recevoir trop lége-
» rement? Comment enfin conce-
» voir qu'une chimere, qui trou-
» voit si peu d'appui, eût pourtant
» triomphé de tant d'obstacles, &
» que ce soit par une Fable gros-
» siere que cent Nations Idolâtres
» ont été amenées à la connoissance
» du vrai Dieu, & à une Religion
» très-pure?

Nous terminons ici cet Extrait, réservant pour un autre l'Analise curieuse que fait M. V, du célebre passage de l'historien Joséphe ; avec les objections qu'il propose & résout, sur la matiére présente des Miracles de Jesus-Christ & des Apôtres.

ARTICLE VII.

RECHERCHES HISTORIQUES sur l'Origine & les Progrès de la construction des Navires des Anciens, par M. Savérien, Ingenieur de Marine. A Paris, chez CHAUBERT, *Quay des Augustins, 1747. broch. in-quarto 35. pag.*

CE Livre porte avec lui sa recommandation, dès qu'il a sans doute le suffrage de M. le Prince Constantin de Rohan, Juge éclairé, qui a permis qu'il lui fût dédié. Quoique la Navigation des An-

ciens ſoit la partie de ce bel Art la mieux débrouillée, ſoit parceque c'eſt la moins étenduë, ſoit parce que les Anciens ſont toujours en poſſeſſion d'avoir le plus de Commentateurs, ſoit parce que ſon débrouillement intéreſſe moins le public que celui de la navigation moderne, cependant on eſt charmé de retrouver dans cette eſpece de Diſſertation de M. Saverien un précis Méthodique, & ſuivi de ce que les Hiſtoriens & les Antiquaires ont diſpersé dans leurs vaſtes Ouvrages, & qu'un petit nombre de Diſſertateurs ou de Compilateurs n'ont pas laiſſé quelque fois de recueillir.

D'après eux ſans doute, M. Saverien touche avec diſcernement & une élegante brieveté à toutes les grandes queſtions, que ces *Sçavans* ont agitées, ſans trop les décider. La premiére eſt, ſi avant le Déluge on a navigué, & s'il y a eu des Navires : ce qui a donné lieu

de le penſer, eſt qu'on a trouvé des Navires ou Barques dans des ſouterrains profonds, où l'on n'a pas douté que ce ne fut le Déluge qui les eût enſevelis. Ce ſentiment hazardé n'a jamais été commun. M. Saverien y donne peu, il paroit croire que s'il y avoit eu des Vaiſſeaux avant le Déluge, pluſieurs criminels auroient pu echaper par-là à la vengeance Celeſte. Il ne prend pas garde que l'Arche étoit non ſeulement portée ſur les eaux, mais impénétrable aux Torrens de pluyes, & que les cataractes du Ciel auroient inondé tout autre Vaiſſeau, dont d'ailleurs Dieu n'auroit pas fermé par dehors la porte, & ſans doute toutes les portes, fentes, &c. *Clauſit à foris oſtium Dominus.*

M. Saverien convient que même long-tems après le Déluge on ne ſe ſervit pour aller ſur les Eaux, que d'un tiſſu de Joncs relevés par les bords en corbeilles, comme

celle, dit-il, *ſur laquelle Moïſe fut expoſé.* A ces joncs ſuccéderent ſelon lui des branches d'arbres, des troncs mêmes, liés *par des hards & par des liens faits de l'écorce de ces mêmes arbres*, vrais Radeaux, dont on releva peu à peu les bords, & avec le tems les fonds mêmes ſur les côtés, pour en former des Gondoles, & de vrayes Barques.

Après avoir ainſi composé la forme du Vaiſſeau, de piéces & de morceaux, on imagina de faire un Vaiſſeau, une Barque, comme d'un ſeul jet, d'un ſeul tronc d'arbre creusé par dedans, & contourné en déhors dans la forme trouvée, qu'on a depuis ce tems-là ſuppoſée la meilleure en général. Cette façon de creuſer un tronc d'arbre en Vaiſſeau ou Barque, eſt reſtée aux Sauvages ; ce qui prouve au moins qu'elle eſt la plus ſimple, & peut-être la premiére qu'on prit après le Déluge.

Vraiſem-

Vraisemblablement après celle-là, l'envie de faire des Vaisseaux plus grands & plus solides, fit recourir à un assemblage de planches, sur une carcasse de poutres longues & contournées selon le besoin, & sur des gabarits appropriés. Les Anciens voulant imiter le Poisson, comme il est naturel, en donnerent la forme entiére à leurs Vaisseaux. » La tête de ce Poïsson, *dit* » *M. Saverien*, avec deux grands » yeux, & la gueule béante for» moient la prouë de ce Navire, son » ventre en composoit la capacité » & la poupe : sa queue mouvante » en étoit le Gouvernail, & les » Rames en représentoient les na» geoires.

Sur les Rames, l'Auteur touche la question des *Triremes* & *Quadriremes*, qui a été souvent agitée des Sçavans, & qui le fut en particulier beaucoup dans nos Mémoires il y a environ 25. ans. Nous ne pouvons pas bien démêler le

parti que prend ſur cela M. *Saverien*, qui paroît cependant compter les rangs dans la longueur du Navire, comme mis à la file les uns derriére les autres, ce qui expliqueroit facilement comment les anciens ont pû avoir 30, 40, & juſqu'à 100 rangs de Rameurs; au lieu que la plûpart des Commentateurs ont eu raiſon de ne pouvoir comprendre, de ne pouvoir au moins faire comprendre aux autres, comment on pouvoit placer 40 rangs de Rameurs mis les uns ſur les autres en amphitéatre, en hauteur.

M. Saverien eſt plus intelligible, & auſſi heureux dans la maniére dont il explique une médaille, où l'invention des voiles paroît repréſentée allegoriquement, par une femme qui tient ſon voile de tête enflé par le vent au milieu d'un vaiſſeau, dans lequel un Génie déploie une voile en ſe laiſſant couler le long d'un

mât ; trois autres Génies paroiſſant applaudir & célébrer cette action, que deux palmes arborées au haut de ce mât ſemblent déſigner comme une victoire remportée ſur les vents, ou ſur les eaux. La femme en queſtion, n'eſt autre, ſelon lui, qu'Iſis, qui cherchant ſon fils par terre & par mer, inventa par le hazard de ſon voile emporté par le vent, l'uſage des mâts & des voiles.

Cet Auteur a raſſemblé des choſes curieuſes ſur le progrès de la navigation des anciens, auſquels cependant nous ne croyons pas qu'il rende aſſez de juſtice, lorſqu'il reproche à leurs vaiſſeaux trop de fragilité. Ce n'eſt pas au moins l'ordinaire des inventions des hommes de briller d'abord par la legereté de leur forme, & par la fragilité de leur matiére; & nous croirions bien plutôt que la conſtruction ancienne excédoit par trop de groſſiéreté & de lour-

deur de matiére ou de matériaux, qu'il étoit fort naturel de rendre forts & épais contre la violence des vents & des flots.

Ce qui empêchoit les Anciens de s'exposer en mer, & de tenter des navigations un peu étenduës, n'étoit pas tant la fragilité que la petitesse absoluë de leurs Vaisseaux, qui n'étoient que des Barques, ou des Galéres tout-au-plus, incapables par-là de soutenir les tourmentes de l'Océan & de la haute Mer, sans parler du manque de boussole, comme M. Saverien ne laisse pas de le remarquer.

Cet Auteur cite cependant deux Vaisseaux des Anciens plus grands que tous ceux des Modernes. Celui de Philopator avoit 600 pieds de longueur sur 85 de largeur. Celui de Hieron étoit immense. Ce n'étoient pourtant que des Galéres plates par leur forme & de bas bord. Mais plutôt c'étoient des Palais élevés sur les eaux, où

ſes régles de l'Architecture Civile étoient mieux obſervées que celles de l'Architecture Navale. Auſſi ſans le ſecours d'Archimede, celui de Hieron n'auroit jamais marché vers le lieu de ſa deſtination, qui étoit Alexandrie, où le Roy de Syracuſe envoyoit à ſon Allié le Roy Ptolomée, une quantité immenſe de bleds, dont la récolte, choſe rare, avoit manqué en Egypte. Nous doutons de ce que dit le ſçavant Auteur, qu'Archimede eût donné le plan de ce Vaiſſeau. De ſon vivant, Archimede, tout Archimede qu'il étoit, n'étoit jamais conſulté que dans les cas déſeſperés, & lorſqu'il n'y avoit plus perſonne qui osât croire en ſçavoir plus que lui.

Dès qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire à faire, il ſe trouvoit aſſez de ſoi-diſant habiles-gens pour l'exécuter. Archias avoit fait, & ſans doute deſſiné, ce

Vaiſſeau immenſe de Hieron. N'ayant pû le faire bon, il l'avoit fait beau, grand, riche, ſuperbe, chargé d'édifices, d'appartemens, ſolide du reſte, & même maçonné; car il étoit réellement plein de maçonnerie, à l'épreuve des flots, & des vents enfin : mais ſi bien à l'épreuve, que ni vents, ni rames, ne pouvoient le démarer du Port ou de la Rade où il avoit été conſtruit. Or ce fut pour le démarer & le mettre à flot qu'on eut recours à Archimede, à qui l'on ſçavoit bien que rien n'étoit impoſſible en fait d'art humain, & d'adreſſe Méchanique ou Géometrique. Le Vaiſſeau de Philopator avoit le même défaut d'être maçonné & chargé d'appartemens, d'édifices, & de mille magnificences inutiles, nuiſibles du reſte au cinglage & au tranſport d'un Bâtiment de Mer.

ARTICLE VIII.

DISSERTATIO DE loquelâ, &c. C'est-à-dire: Dissertation sur la parole, où non seulement on déduit de leur origine la voix humaine & l'artifice de la Parole, mais on donne des moyens avec lesquels les Sourds Muets de naissance peuvent acquerir la Parole, & ceux qui ont de la difficulté de parler, peuvent corriger leurs défauts naturels. Par M. Jean Conrad Amman, Docteur en Medecine. A Amsterdam, chez Jean Volters, petit in-douze; imprimé pour la premiere fois en 1700.

CE n'est pas tant pour donner l'extrait de ce Livre, imprimé il y a 47. ans, que nous en rappellons ici le titre, que pour en confirmer la solidité & l'impor-

tance générale au ſujet d'un Phénomene curieux & utile, qu'on peut en regarder comme une nouvelle Edition; mais qu'on pourroit révoquer en doute, ſi ſa pratique, en paroiſſant ſous nos yeux, n'étoit accompagnée d'une Théorie appropriée, qu'il eſt naturel de prendre dans ſa premiére ſource.

Le Phénomene en queſtion n'eſt autre que l'arrivée de M. Pereira à Paris, avec le talent ſingulier de faire parler les Muets, qui le ſont de naiſſance, par ſimple raiſon de ſurdité naturelle & inguériſſable, ſans autre vice de conformation ni embaras de langue, de bouche ou de goſier. Car c'eſt d'abord un fait que la plûpart des Muets ne le ſont, que parce qu'ils ſont nés ſourds: ce qui conſtate que la parole n'eſt pas tant l'effet propre & immédiat de la nature, que l'ouvrage de l'art: art naturel il eſt vrai & tout humain, mais art enfin que nul ne pratique ſans le

ſçavoir, que nul ne ſçait ſans l'avoir appris, appris des Maîtres avec intelligence & réfléxion, avec tems même, patience & efforts, quoique les Maîtres en ſoient à la vérité fort communs & fort abondans, quiconque parle étant un Maître dans l'Art de parler; Maître en général, car les bons Maîtres ſont en tout genre rares & point ſi communs. En voilà deux preuves ſans replique.

1°. Avec des Anglois un enfant n'apprend à parler qu'Anglois, que François avec des François, que Pariſien même avec des Pariſiens, Gaſcon avec des Gaſcons, Normand avec des Normands, &c. 2° Un François ne doute pas qu'il n'y ait de l'art pour lui à parler Anglois; & de même parler François eſt un art pour un Anglois ſçachant l'Anglois: & il ne laiſſe pas même d'y avoir bien de l'art & bien du travail dans un Gaſcon qui veut parler le François de Paris ou

de la Cour. Or c'eſt le même art qui apprend à un homme ou à un enfant une langue quelconque, ſoit qu'il en ſache une déjà ou qu'il n'en ſache point.

C'eſt l'oreille de chacun, homme ou enfant, qui eſt le Maître naturel & immédiat de chacun, ou ſon truchement propre dans l'art de parler. De ſorte que l'oreille manquant, l'art manque, & l'on eſt muet, ſans reſſource, au moins juſqu'ici, juſqu'à M. Pereira ou M. Amman, qui ont imaginé, & comme nous le croyons, trouvé un autre art, un autre truchement. Celui de M. Pereira eſt atteſté par des certificats qui en conſtatent l'expérience à la Rochelle & en d'autres endroits. Celui de M. Amman eſt atteſté par ſon livre qui cite, 1°. des expériences ſur leſquelles il pouvoit être démenti & ne l'a pas été dans le tems. 2°. Le célébre Wallis Anglois, grand Philoſophe & Geometre, poſſedant le même

art, & convenant que M. Amman le possedoit mieux que lui. 3°. L'Art même qu'il dévelope, qu'il explique, & dont il rend les meilleures raisons.

Nous distinguons l'art de M. Pereira de celui de M^rs^. Amman & Wallis, parce que nous connoissons celui-ci par le Livre en question, aulieu que 1°. Nous ne connoissons que le fait, l'expérience attestée de celui de M. Pereira; qui 2°. cache son art, & prétend 3°. qu'il est fort different de celui de ces deux Auteurs qui l'ont précédé, & sans l'aide desquels, il dit, 4°. l'avoir inventé, voulant même 5°. que le sien soit fort superieur à celui de ces Messieurs qu'il croit, 6°. n'avoir possedé le secret qu'à demi, en idée; allant même jusqu'à douter, 7°. des merveilles qu'ils en ont dites.

M. Pereira doute nommément, qu'Amman ait montré à parler, à lire, à écrire à beaucoup de sourds

muets de Hollande en aussi peu de temps qu'il le dit, en 6, en trois mois. Il est dangereux lorsqu'on propose des choses difficiles à croire, de jetter des doutes, & de réveiller le germe trop naturel d'incredulité dont tous les hommes ne sont que trop infectés en tout genre. M. Amman cite la ville de Harlem & ses Magistrats, toute la Hollande même comme témoin de ce qu'il avance, & nous croions combattre pour M. Pereira même, quoique contre lui, en répétant que sur ce point M. Amman n'a pas été contredit.

Peu importe au Public que l'art de M. Pereira soit différent de celui d'Amman & de Wallis : peu lui importe qui en soit l'Inventeur : & nous en particulier nous ne voulons que lui faire connoître la possibilité de cet art tout-à-fait démontrée par le livre de M. Amman, & sa réalité actuelle tout-à-fait attestée par les expériences & les cer-

tificats de M. Pereira. Car il faut ces deux choses pour emporter la crédulité ou la confiance du Public : il ne suffit pas plus de prouver la réalité expérimentale d'une chose nouvelle, qu'il ne suffit d'en prouver la possibilité idéale & démonstrative.

L'homme a un fonds inépuisable de doute & d'incredulité. Il ne croit que ce qu'il a vû & revû mille fois, que ce qu'il a l'habitude de voir & de croire ; oui l'habitude & une longue habitude qui lui rend sa créance comme machinale & nécessaire. Heureux aussi ceux qui ont & qui prennent de bonnes habitudes soit d'agir, soit de croire, soit de penser. L'homme n'est point machine, Dieu l'a fait très-libre, & très-capable de se mouvoir, de se déterminer, de se tourner, de se retourner, de se changer, &c.

Mais il est d'une paresse extrême à cet égard ; il se rend machine lui-

même, il lui en coûte infiniment pour penſer & ſur-tout pour réfléchir, il aime à ſe laiſſer entraîner par ſes pentes, à agir comme ſans action de ſa part, à ſe repoſer ſur lui-même de ce qu'il fait, comme s'il le laiſſoit faire par un autre, à agir en un mot d'habitude & ſans réfléxion, ſans une penſée expreſſe.

Il faut donc en fait de nouveauté, lui préſenter, ſi l'on veut réuſſir, non-ſeulement la choſe, mais la créance de la choſe, toute faite, toute digérée, toute exécutée, toute facile à prendre, à digérer, & à tourner en habitude. Les Certificats de M. Pereira ne ſuffiroient pas pour prouver la réalité de ſon nouvel art. Tout le monde ne lit pas ces certificats. Tout Lecteur n'en ſent pas la validité. Cent & mille témoins ne ſuffiſent pas pour forcer les Incredules. Chacun veut voir & toucher On ne ſe fie qu'à ſes propres yeux, à ſes propres ſens, à ſon propre eſprit, à ſes pro-

pres habitudes de voir, de ſentir, de juger, de penſer. Et encore en ce genre vaut-il peut-être mieux parler à l'eſprit qu'aux yeux, à la raiſon qu'aux ſens, & proceder par voye de Théorie que par voye de Pratique.

Tout conſiſte à ſaiſir la vraie Théorie & les vrais principes de chaque choſe. L'oreille eſt le grand Maître & juſqu'ici le ſeul Maître dans l'art de parler, dans l'art de montrer & d'apprendre à parler. Mais quand l'oreille manque, eſt-il décidé qu'il n'y ait plus d'autre art ni d'autre Maître? M^rs^. Pereira, Amman & Wallis décident qu'il y a des reſſources & d'autres Maîtres. Quels ſont-ils? Eux-mêmes, diſent-ils. Cela ne ſuffit pas. C'eſt trancher la queſtion, il faut la délier. C'eſt la voye de fait, le Public ne connoît que la voye de droit, du moins l'exige-t'il.

Allons de proche en proche: un Sourd-Muet à quoi a-t'il recours

lui-même pour ſe faire entendre : car enfin il penſe & ſent bien qu'il vit au milieu d'êtres penſans. Il les entend même un peu, & veut en être entendu tout-à-fait. La parole lui manque pour l'exprimer : l'oreille de ſon voiſin lui manque pour lui adreſſer ſon expreſſion. Tout lui manque, la parole de ſon voiſin ne parvient point juſqu'à ſon oreille, ou ſon oreille manque à la parole de ſon voiſin. Il entend cependant & veut ſe faire entendre, ſe fait entendre même.

Comment cela ? Faut-il le dire ? Par ſignes. Voilà un commencement d'art qui ſupplée d'un côté à celui de ſa parole, & de l'autre à celui de ſon oreille, & de la parole & de l'oreille de ſon voiſin auſſi. Des ſignes ne ſont rien. Il faut qu'ils ſoient apperçus. Les ſignes ne ſuppléent qu'à la parole. C'eſt donc l'œil qui ſupplée à l'oreille. On peut donc parler aux yeux, & leur faire entendre, comprendre,

juger, ſentir, tout ce qu'on fait entendre, comprendre, juger, ſentir à l'oreille. *Plurima jam fiunt fieri quæ poſſe negabant.* C'eſt le vers emblematique dont M. Amman a fort à propos orné le frontiſpice de ſon petit livre. Et il y auroit déſormais un *aveuglement extraordinaire* à nier qu'on puiſſe apprendre à parler & entendre & ſentir en quelque ſorte la parole, même par les yeux.

C'eſt par les yeux que M. Amman apprend en effet aux ſourds à parler, à articuler, à prononcer des ſons, des ſyllabes, des mots. Et pourquoi non! Un Sourd-Muet, n'eſt muet que parce qu'il eſt ſourd. En quelque ſorte il n'eſt pas muet, il n'eſt que ſourd. Il eſt comme un homme à qui on parle trop bas ou de trop loin, & qui n'entend pas. Il ne répond pas parce qu'il n'entend pas; le Muet parleroit s'il entendoit. Il ne peut entendre par les oreilles, il peut entendre par

les yeux. Il peut donc parler. Seulement il faut lui parler de plus près ou plus haut, comme on le fait humainement à ceux qui ne sont sourds qu'à demi.

Il y auroit en effet de l'inhumanité, à ne pas prendre cette peine, un peu plus grande, envers ceux qui le sont tout-à-fait. Pour le moins les personnes riches doivent-elles procurer des *Maîtres oculaires* dans l'art de parler, à leurs enfans à qui les *Maîtres auriculaires* ne suffisent pas. Tout consiste à sçavoir s'il y a de tels Maîtres oculaires, & s'il y a un véritable art d'apprendre par les yeux à parler, pour ceux qui ne peuvent l'apprendre par les oreilles.

Or M. Pereira se donne, & est donné par de bons Certificats non suspects, pour Maître, sinon *oculaire*, car il ne dit pas son secret, du moins *non auriculaire* : car il avoue qu'il ne guérit pas

le *Sourd*, mais le *Muet*; & il faut bien, quel que soit son art, qu'il y employe le secours des autres sens, parmi lesquels nous avouons que nous n'en connoissons pas de plus naturel pour suppléer aux oreilles, que les yeux, sans exclure cependant les autres, surtout le *toucher*, que nous croyons immédiat après les yeux.

Aussi M Amman s'en sert-il pour aider un peu aux yeux, & en accélérer les leçons. Car après avoir montré à son Muet-Sourd les mouvemens des lévres, de la langue, des joues, des dents mêmes dans la prononciation des lettres, des syllabes, des mots; comme il y a des mots, des syllabes, des lettres qui demandent un jeu du gosier, ou du nés, il prend la main de son Muet, l'applique à son propre gosier, ou à son nés, lui en fait sentir le jeu; & puis il porte sa propre main au gosier, ou au nés du Muet, & l'excite au

même jeu ; ce qui n'eſt pas auſſi difficile, ni ne demande autant de tems qu'on pourroit l'imaginer, & commence à faire ſentir à nos Lecteurs l'ébauche de cet Art de M. Pereira, ou de M. Amman.

Pour en donner une idée plus complette, ſelon l'eſprit de nos Mémoires, qui ne ſont pas de ſimples Gazettes littéraires, il faut obſerver avec M. Amman, le ſeul juſqu'ici qui puiſſe nous diriger dans le dévelopement d'un ſi bel art, que cet art ſe réduit pourtant à quelque choſe d'aſſez trivial, depuis le Bourgeois Gentilhomme de Moliére, qui a rendu, s'il en faut croire quelques Littérateurs, le mauvais ſervice de tourner en ridicule bien des choſes importantes & ſérieuſes, ſacrées même, ſoit dit en paſſant.

Car M. Amman obſerve, que tout le ſyſtême & l'art de la parole & de l'articulation des lettres & des mots, conſiſte dans les mou-

vemens combinés de la langue, des lévres, des dents, des joües, du gosier, du nés même, ou en général de la bouche, & peut-être un peu de tous les traits du visage, sans en exclure les oreilles; mouvemens tous très-sensibles aux yeux attentifs, aidés s'il le faut de la main.

Rien n'est plus méthodique & plus selon l'art, que la distinction que cet Auteur fait de la bouche en trois régions, l'extérieure qui sont les *lévres*, l'intérieure qui est le *gosier*, & la moyenne qui sont les *dents*, & cela par rapport aux trois sortes de lettres, *labiales*, *dentales* & *gutturales* dans lesquelles ces trois sortes d'organes influent plus ou moins, quelquefois seuls comme dans les voyelles simples, quelquefois deux à deux comme dans les diphtongues, quelquefois tous trois ensemble comme dans plusieurs consonnes.

Cette distinction n'est que gé-

nérale. M. Amman deſcend dans le plus grand détail, & donne une table des plus ſimples lettres, que nous regardons comme un petit chef-d'œuvre d'analyſe en ce genre, & proportionément au ſujet. Nous voudrions pouvoir la rapporter ici.

Pour en donner un peu plus d'idée, les lettres diſtinguées en voyelles & conſonnes, y ſont ſous-diſtinguées en voyelles & ſemi-voyelles : les voyelles en ſimples & mixtes ; les ſemi-voyelles en nazales & orales. Les conſonnes ſe ſous-diviſent en ſimples & doubles ; les ſimples ſont ſiflantes ou exploſives, &c. Tout cela caractériſe.

Les voyelles ſimples ſont, ou gutturales comme *a*, ou dentales comme *e*, *i*, ou labiales comme *o*, *u*. Les ſemi-voyelles ſont, ſuivant la définition de l'Auteur, celles qui ſe forment d'une voyelle dont le ſon eſt un peu ſuſpendu,

empêché, comme étouffé; par exemple, la lettre *m* eſt une ſemi-voyelle, abſolument caractériſée par le ſurnom de *labionaſale*, que lui donne M. Amman. Il appelle la ſemi-voyelle *n*, *dentonaſale*; & la traite de *gutturonaſale*, lorſqu'elle ſe prononce devant un *g* ou un *k*. Qu'on ſe donne la peine de prononcer ſoi-même ces lettres avec réfléxion, & l'on verra que M. Amman avoit tous les talents néceſſaires pour être le Fondateur de l'art en queſtion en faveur des Muets, qui le ſont par ſurdité.

Nous ne croyons pas au-deſſous de nous & de nos Mémoires, d'entrer dans ces détails. Outre l'utilité de cet art, c'eſt qu'il eſt en ſoi fort ingénieux, & plein d'analyſe philoſophique, & de réfléxion, quoi que Moliére en ait dit. Ce qui fait le chef d'œuvre de la Table de M. Amman, eſt que toutes les lettres y ſont caractériſées au mieux par les diſtinctions, noms

& surnoms qu'il leur donne.

Par exemple les consonnes simples qu'il appelle *siflantes*, portent réellement dans leur prononciation un siflement, comme *h* qui sifle dans le gosier par une espéce d'aspiration, *ſ* qui sifle entre les dents, *f* entre la levre inférieure & les dents supérieures. Le *g* sifle dans le gosier, le *z* & le *j* entre les dents, le *v* consonne entre la lévre inferieure & les dents superieures.

Les consones explosives se prononcent d'un seul coup, sans aucun trainement comme les précédentes, & par une vraye explosion: telles sont les Gutturales *k* & *q*, *c* même avant *a*. *o*, *u*, la dentale *t*, la labiale *p*. Or comme les prononciations sont différentes chez les diverses Nations, M. Amman caracterise toutes ces lettres, relativement aux François, aux Anglois, aux Allemands, aux Italiens, indiquant

ce que chaque lettre a de particulier dans ſes diverſes prononciations chez ces divers Peuples.

Dans la pratique, M. Amman commençoit d'abord par montrer aux Sourds-Muets, les voyelles, qui ſont tout ce qu'il y a de plus ſimple. Il paſſoit enſuite aux ſemi-voyelles qui ſont plus difficiles, ſurtout les *Naſales*, telles que *m*, *n*, parce que les Sourds n'apperçoivent pas facilement le mouvement du nés qui s'y mêle fort finement. Par exemple pour prononcer *m*, ou *emme* ou plutôt *me*, il faut 1°. fermer la bouche, 2°. pouſſer l'air par le nés, 3°. rouvrir la bouche. C'eſt la ſeconde opération qui coute aux Muets. Nous remarquerons même avec la permiſſion de M. Amman, que cette ſeconde opération eſt tout, & que *m* eſt prononcé lorſqu'on rouvre la bouche, ce qui n'eſt néceſſaire que pour prononcer *l'e* dans *me*, de ſorte que voilà une

lettre où la langue n'a point de part, il y en a bien d'autres. M. Amman en parlant de cette lettre observe que les Sourds-Muets attrapent dabord le mot de *papa*, mais difficilement celui de *mama*. Pour faire parvenir un Sourd-muet à prononcer cet *m*, M. Amman lui ferme la bouche, & tâche à lui faire pousser l'air par le nés, à quoi il ne parvient difficilement qu'après lui avoir fait aprocher sa main du nés du Maître, & ensuite du nés même du Muet.

Cet Auteur dit que la lettre *r*, est la plus difficile à montrer aux sujets en question, & que *l'h* est la plus facile, parce que ce n'est qu'un air simplement poussé au dehors, une expiration. Car il faut bien se garder de faire prononcer *hache* pour *h* ou *he* à un Sourd-muet, non plus que *erre* pour *r* ou *re*, *elle* pour *l*, *esse* pour *s*. Ce seroit lui apprendre les mots avant les syllabes, les syllabes avant les

lettres, le composé avant le simple, quatre lettres pour une. Il est même ridicule que l'usage ait prévalu de montrer aux enfans ordinaires à dire *esse* pour *ſ*, *esse* pour *s*, il y a apparence que ce sont les enfans mêmes par leur maniére de traîner leurs leçons, qui ont appris aux Maîtres mêmes à leur montrer si mal. Les abecedaires modernes, Typographiques, & autres qui ont tant fait de bruit de leur prétenduë Méthode de montrer toutes les sciences qu'ils ignoroient surement eux-mêmes, ont, comme on voit, pris de M. Amman sans le nommer, tout ce que leur méthode avoit de mieux.

Puisque nous avons entamé cette matiere moins vulgaire, & plus sçavante, Philosophique & utile qu'on ne pense, nous remarquerons d'après M. Amman, que les lettres *p*, *t*, *k*, ou *c*, suivi *d'a*, *o*, *u*, dépendent essentiellement de l'explosion de l'haleine ou esprit

aërien, au lieu que les lettres *b*, *d*, *g*, n'ont point d'explosion, étant respectivement les mêmes à cela près. Cet Auteur remarque habilement que l'*n* vulgaire differe beaucoup de *l'n* suivi d'un *g*, d'un *k*, ou d'un *c*, observation utile pour les Gascons qui veulent se corriger, car ils ont leurs raisons quelquefois pour conserver la naïveté de leur langue, qni a du vif & de l'ingénieux.

M. Amman ayant étudié & analysé son sujet autant qu'il l'a fait, ne pouvoit manquer d'observer, que le nombre des lettres possibles est aussi différent que les maniéres de figurer la voix & l'esprit ou l'expiration, & d'ajouter que plusieurs (peut être même toutes les lettres) ont leur latitude & leurs degrés, & que c'est ce qui fait la difficulté de prononcer les langues étrangéres, (de parler même bien dans sa propre langue.) Cet Auteur dit que toutes les Nations se sont as-

ſez accordées à ne pas compter plus de 24. lettres, mais que du reſte elles les articulent ſi différemment, que le nombre de 24. n'eſt qu'un point fixe, dont on s'écarte tant & de tant de façons que cela vaut l'infini.

Il dit qu'en rejettant les voyelles étrangeres, & en réduiſant les conſones à ce qu'elles ont d'eſſentiel, à ce qui les diſtingue formellement l'une de l'autre, il a montré à lire en deux jours à des enfans ordinaires, qui d'ailleurs ne ſçavoient rien. Voilà le coup de Maître de réduire la méthode à ce qu'il y a de plus ſimple & au pur néceſſaire. Du reſte il ajoute, & nous le croyons ſur ſa parole & ſur ſes raiſons, que depuis dix ans qu'il exerce l'art de montrer aux Sourds-Muets, il n'a manqué qu'une fille hébétée, & qu'à la plupart de ceux qu'il a entrepris, il a montré à lire & à prononcer pluſieurs mots en deux mois.

Sans vouloir faire tort à M. Pereira, & ne voulant qu'être utiles au Public, nous sommes persuadés qu'un homme d'esprit, qui aura un peu de littérature & d'analyse, pourra par le moyen de M. Amman, bien pris & bien médité, se mettre en trois, en six mois, en un an, en état de montrer comme lui, ou comme eux, un art si utile à toutes sortes d'enfans, & par conséquent au genre humain entier, & si nécessaire aux Muets.

M. Amman étoit Suisse de naissance. Il nous apprend qu'avant le Livre dont nous venons de parler, il en avoit donné un autre, intitulé *Surdus loquens.* M. Wallis avoit aussi écrit des Dissertations sur ce sujet, même avant Monsieur Amman.

Parmi les Certificats de M. Pereira, il y a un écrit raisonné d'un inconnu de la Rochelle, où il est dit, 1°. Qu'il est douteux si l'on pourra donner aux Muets-Sourds

des idées des choſes intelligibles, & nous avons vû agiter la même queſtion à Paris. Nous la croyons fort peu utile & très-mal fondée, pour ne rien dire de plus. C'eſt ſuppoſer que le commun des Muets n'ont pas les idées intelligibles, choſe facile à refuter par tous les Sourds-muets qu'on voit à Paris ſans recourir à la fameuſe école des muets d'Amiens.

La ſeconde choſe qui eſt dite dans l'écrit cité eſt que, quoique M. Pereira ait l'accent Gaſcon dans ſon langage, ſes éleves n'auront pas l'accent Gaſcon, par la raiſon qu'ils ne l'entendront pas parler. Cette raiſon & cette aſſertion vont directement contre la méthode même, le Maître ne pouvant montrer que ſa langue, ſa propre langue, ſes propres mots, ſyllabes & lettres avec toutes leurs articulations, infléxions, modifications. Ils ne *l'entendront* pas, mais ils *le verront* parler, & n'imiteront que ce qu'ils

verront. Ils verront prononcer par exemple un *b* dans *voir*, croit-on qu'ils prononcent un *v* ? chacun s'en peut démontrer la différence totale.

Nous croions devoir ajoûter ici une obſervation que d'autres peuvent avoir faite. Nous avons vû des gens d'eſprit & de Lettres devenir ſourds par maladie, leſquels dans une converſation voyant parler ſans entendre, répondoient fort ſouvent juſte aux queſtions propoſées, & ſuivoient le gros de la converſation, devinant même ce qu'on affectoit de dire tout bas pour les dérouter, & devinant, ce qui eſt plus ſingulier, mais très-vrai, qu'on le diſoit tout bas, & même qu'on l'affectoit à cauſe d'eux, le tout par le mouvement des lévres qu'ils obſervoient.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE VENISE.

SOPRA UNA MEDAGLIA di Attalo Filadelfo è sopra una parimente d'Annia Faustina altre due Dissertazioni composte dal P. Giov. Luca Zuzzeri della Compania di Gesu. Dissertations du P. Zuzzeri Jesuite sur une médaille d'Attale Philadelphe, & sur une autre d'Annia Faustina.

La seconde de ces Dissertations avoit déja paru traduite en François dans les Mémoires de Trevoux (Août 1745.) La premiere est restée non traduite, quoi-

qu'elle méritât bien de l'être. Le P. Zuzzeri Auteur de l'une & de l'autre est mort depuis peu, à la fleur de son âge, & regretté de toutes les personnes qui le connoissoient. On dédie ici ses deux dissertations au Comte Pierre-François *Lallich* son parent, & l'on nous apprend aussi dans une note que les maisons de Lallich & de Zuzzeri ont des liaisons de parenté avec le feu Pere Banduri, mort à Paris, il y a quelques années, & avec M. l'Abbé Benoît Stay Auteur de la Philosophie de Descartes en vers Latins. *Il Sig. Ab. Benedetto Stay, che vive in Roma, & di cui abbiamo alle stampe la Filosofia in sei libri stampata con una mirabile felicità di verseggiare Latino.*

PAYS-BAS.

DE LOUVAIN.

Commentarius in sanctum JESU Christi Evangelium secundùm

Matthæum etiam collatum cum Evangelio Marci, Lucæ & Joannis in iis quæ habent communia; necnon in ſanctum JESU Chriſti Evangelium ſecundùm Marcum, Lucam & Joannem, ſeligendo potiſſimùm ea quæ hi habent propria.
Præſertim deſumptus ex mirabilibus S. Auguſtini libris de conſenſu Evangeliſtarum, Maldonato, à Lapide, Tirino, litteræ inhærendo, cum quibuſdam è re natâ animadverſionibus in Hæreticos, exhibendo concordiam, intermiſcendo ſenſus myſticos in litterâ latentes, varias lectiones, ſeriem Hiſtoriæ; *Per P. Jacobum Pires Societ. JESU ſacræ ſcript. Profeſſorem, Lovanii typis Martini van Overbeke 1747. 8°. pag. 624.*

Ce titre explique tout le deſſein de ce livre, qui paroît très-utile pour tous ceux qui n'ont ni le tems ni les moyens de conſulter un grand nombre de commentaires. Il eſt à ſouhaiter que l'Auteur don-

ne de même le reste du nouveau Testament.

DE CHARTRES.

Oraison funébre de M. de Merinville Evêque de Chartres, prononcée dans l'Eglise Cathedrale de Chartres le 15. Avril 1747. par M. de la Voiepierre Docteur de Sorbonne, Chanoine, Théologal de cette Eglise.

L'Auteur de cette Oraison funébre a eu l'avantage très-grand & très-rare de n'avoir à dire que des vérités. Feu M. l'Evêque de Chartres auroit trouvé des Panegyristes dans la primitive Eglise. On divise ainsi ce discours: *Il fut l'exemple & le modéle de son troupeau dans la pratique des devoirs du Christianisme: il en fut le soutien & l'appui dans la pratique des devoirs de l'Episcopat.*

La pieté, la simplicité, le détachement, la modestie, la constante régularité; telles furent les

vertus dont Monsieur de Merinville donna l'exemple à son troupeau, & c'est ce qui remplit la premiere partie de cet éloge. On reconnoît bien le Prélat dans ce morceau. » Entrons dans ce Palais, qu'on pouvoit appeller une » retraite par le silence & le re» cueillement qui y regnoient; » par la modestie, l'ordre & la » simplicité qui en faisoient tout » l'ornement. *Quid existis in desertum videre?* Y verrons-nous un » roseau agité par les vents, un » homme qui voudroit s'accom» moder aux passions humaines, » toujours prêt à sacrifier ses lu» mieres à la Politique; que l'in» térêt & la cupidité, la complai» sance & l'ambition agitent à leur » gré. *Arundinem vento agitatam?* » Y verrons-nous un de ces pru» dents du siécle, qui s'éloignent » du vice par le vice même, hum» bles par vanité, tempérants par » étude, reguliers par intérêt,

» irréprochables par une vaine affectation de le paroître, qui se dédommagent dans le particulier des contraintes » que les apparences d'une vertu fastueuse leur imposent dans le public ? *Arundinem, &c.* Y verrons-nous un homme » vêtu avec molesse, qui, à l'abri d'une » autorité tranquille, & du faste qui l'environne, jouit des douceurs, des délices de la vie, qui cherche dans l'éclat » & l'opulence de sa dignité des prétextes de vanité, de luxe & de magnificence ? *Hominem mollibus vestitum ?* » Mais c'est trop blesser vos sentimens, » Messieurs, & faire trop de violence à la » vérité. Nous y verrons l'homme de » Dieu, qui ne tient en rien à la terre, » qui est tout à J. C. mort au monde, à » lui-même, pour ne vivre qu'en Dieu ; » l'Ange du Seigneur, qui n'a d'autres » interêts que ceux de son Eglise .... Un » Moyse sur la montagne sainte, qui se » met entre Dieu & son peuple, pour le » fléchir en sa faveur .... Un Paul qui » crucifie sa chair, la réduit en servitude, &c.

La seconde Partie représente le zéle actif & la charité toute Pastorale de M. de Merinville. Cela renferme des détails interessans & édifians ; l'Auditoire n'a pû qu'applaudir au récit de tant de faits dont il avoit été le témoin & l'objet.

On remarque dans ce Discours beaucoup d'ordre, d'onction, de décence, & l'on peut dire que c'est un des meilleurs ouvrages qui ayent paru en ce genre depuis bien des années. *On le trouve à Chartres chez la Veuve J. Roux, Imprimeur de l'Evêché.*

De Paris.

Titi Livii Patavini Historiarum ab Urbe conditâ libri qui supersunt XXXV. recensuit ac notis illustravit J B. L. Crevier Emeritus Rhetoricæ Professor. Tom. I. in-12. *Apud Desaint & Saillant, viâ S. Joan. Bellovacensis è regione Collegii.*

L'objet de M. Crevier dans cette nouvelle Edition de Tite-Live a été de mettre ce grand Historien à la portée des jeunes gens par la médiocrité de la dépense, par la correction exacte du Texte, & par des Notes propres à en faciliter l'intelligence. On trouve ici la Préface que le même Editeur mit il y a quelques années à la tête de son grand Tite-Live. Vient ensuite une notice des poids, monnoyes & mesures dont l'Historien fait mention, & tout cela est réduit aux usages d'aujourd'hui. A la fin de chaque décade, est une table fort ample. Mais les notes sont sans doute la partie principale & le plus grand mérite de l'ouvrage : elles ne sont ni trop longues, comme furent

celles des Commentateurs du XVI. siécle, ni trop courtes comme celles de quelques Modernes, qui se contentent d'un seul mot, & laissent communément toute la difficulté. Elles nous paroissent dans le bon goût des Scholiastes Grecs qui disent : *Cela doit être expliqué ainsi : voilà le sens : cela veut dire, &c.* Puis se trouve l'explication serrée dans de justes bornes, & très-suffisante pour éclairer une jeunesse qui a quelque avance & un peu de bonne volonté. *Nous n'avons encore vû que le premier vol. de cette Edition.*

Examen critique des Ouvrages de Bayle. Chez Huart & Moreau fils rue saint Jacques. Ceci est une nouvelle Edition à laquelle l'Auteur ajoute trois nouveaux entretiens. Bayle dans son Dictionnaire dégrade la raison jusqu'à dire qu'elle est un *principe de destruction*, & il la releve dans son Commentaire Philosophique jusqu'à prétendre que *la Philosophie est la Reine*, & que la *Théologie n'est que la servante.* Le P. L. F. condamne avec raison ces deux excès. Il montre que la raison a beaucoup plus d'étenduë que Bayle ne lui en donne dans son Dictionnaire, & beaucoup moins qu'il ne lui en accorde dans son Commentaire. Mais pour procéder avec plus de justesse dans ces deux points, il explique d'abord ce

que c'eſt que la raiſon. Ainſi nature de la raiſon, développement de la raiſon, bornes de la raiſon, telle eſt la matiere de ces nouveaux entretiens qui forment la ſuite des précédens, ouvrage connu & eſtimé du Public.

Eſſais & Obſervations de Medecine de la Societé d'Edinbourg. Ouvrage traduit de l'Anglois, Tomes. VI. & VII. in-12. chez les Freres Guerin rue S. Jacques. Ceci eſt la fin des *Obſervations de la Societé d'Edinbourg* traduits par M. Demours. Pour rendre le VII. Vol. égal aux précédents, on y ajoute deux eſſais traduits auſſi de l'Anglois. L'un regarde les périodes & les criſes des maladies, & l'autre l'opération ſpécifique des purgatifs. Ces deux Ouvrages ſont du Docteur *George Martin*, & ils entrent parfaitement dans le plan de toute cette collection.

Hiſtoire Littéraire de la France &c. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Tome VIII. in-4°. qui comprend le reſte du onziéme ſiécle de l'Egliſe. *Chez Chaubert, Huart, Moreau fils, la veuve Brocas, Aumont, David fils aîné, rue S. Jacques, Piget & Durand,* On trouve à la tête un Avertiſſement deſtiné 1°. à finir le procès littéraire entre M. D. L. R. & les PP. Bénédictins touchant *l'uſage de la*

Langue Latine dans les Gaules, & l'origine de notre Langue Romanciere. 2°. à faire connoître un traité d'Alcuin sur la Procession du S. Esprit, lequel a été découvert depuis peu par D. Cathelinot Bibliothécaire de l'Abbaye de S. Mihel en Lorraine. 3°. à rectifier quelques endroits des volumes précédens de *l'Histoire Littéraire de France*. Le corps de l'Ouvrage présente une longue liste d'Ecrivains du XI. siécle. Nous rendrons compte incessament de cette littérature pleine de recherches, de critique & d'érudition.

Catalogue raisonné des Bijoux, Porcelaines, Bronzes, Lustres de Cristal de Roche & de Porcelaines, Pendules de goût & autres meubles curieux ou composés; Tableaux, Desseins, Estampes, Coquilles & autres Effets de curiosité provenant de la succession de M. Angran Vicomte de Fontpertuis. Par M. Gersaint. Chez Pierre Prault quai de Gêvres & Jacques Barrois quai des Augustins. La partie des Bijoux a commencé à se vendre dans les premiers jours de Décembre. Les autres effets curieux ne seront vendus que le premier Lundi de Carême 4. de Mars *& suiv.* Comme ce Catalogue est l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût, nous en parlerons plus en détail dans un Article de nos Mémoires.

Tablettes & Etrennes Généalogiques, Historiques & Chronologiques, contenans la succession des Papes, Empereurs, Rois, Ducs, Comtes, & autres Souverains depuis J. C. jusqu'à l'année M. DCC. XLVIII. avec la Chronologie de toutes les anciennes Monarchies, des Princes de l'Empire & des Ordres Militaires & de Chevalerie. Chez Le Gras au Palais & la veuve Lamesle, rue de la vieille Bouclerie. L'Auteur de ces Tablettes a préparé un bien plus grand Ouvrage, qui sera une Histoire Universelle, expliquée par les Généalogies des Maisons Souveraines. Celui-ci qui n'est que comme une esquisse, suppose néanmoins des recherches, & rappellera une infinité de faits au Lecteur déja instruit de l'histoire.

On a mis en vente chez H. L. Guerin, Ganeau, Huart Libraires rue S. Jacques, Dumesnil, de Nully & Saugrain Libraires au Palais:

Recueil de Jurisprudence Canonique & Bénéficiale, par ordre Alphabetique; contenant les Pragmatiques, Indults, Concordats, Edits, Déclarations, Arrêts & Reglemens intervenus sur cette matiére dans les différens Tribunaux du Royaume jusqu'à présent: sur les Mémoires de M. Fuet, Avocat au Parlement, par M. Rousseau de la Combe, Avocat au Parlement. Volume in-folio.

Grangé Libraire au Palais, qui s'applique beaucoup à donner de bonnes Editions, publie le Phédre avec des Notes en forme de Glossaire. L'Auteur qui ne se nomme pas, mérite cependant d'être connu : il écrit fort bien, & il sçait faire à propos le choix de ses Notes. Le Phédre n'est que comme son coup d'essai, *in Phædro*, dit-il, *prolusimus accincti jam ad graviora pergere.* On verra bientôt le Lucrece avec des Additions semblables ; & c'est ici principalement qu'elles ont dû paroître nécessaires, puisque cet Auteur est fort difficile. Aussi les anciens Editeurs y mettoient-ils déja des glossaires, témoin Gifanius, de l'Edition de Plantin, en 1566.

Ce qu'on lira sans doute avec beaucoup de plaisir, c'est la Préface qui se voit à la tête de ces nouvelles Notes sur l'Edition de *Coutelier*, dit présentement *de Grangé.* Elles contiennent un détail des Ouvrages faits contre Lucrece ; & une Analise très-élégante des neuf Livres de M. de Polignac. Nous aimons fort le morceau du Cardinal Sadolet, que l'Auteur des Notes applique à notre Antilucrece. Sadolet prioit Sebastien Gryphe d'imprimer l'Ouvrage de Palearius *sur l'Immortalité de l'ame*, & il lui disoit en faveur de ce Livre : *Nam nec sententiarum orationisque ubertas in tam difficili ac penè spinosâ materie ulla desideratur ; nec in exponendis rebus reconditissimis lux atque*

facilitas. Numerus porrò carminis is eſt, ut videatur Lucretium velle æmulari. Redolet enim antiquum illud : ſed ita ſapore humanitatis conditus eſt, ut aſperitate dimiſsâ, vetuſtatis tamen autoritas ſalva remaneat. Atque hæc in univerſum. Illa jam partium ſingularium propria, nihil non Latiniſſimè dictum, nihil non accuratè, quove judicium ac diligentiam adhibitam eſſe non pateat : multaque præterea ubique nitentia ingenii & venuſtatis luminibus ; & quod ego pluris quam reliqua omnia facio, Chriſtiana mens, integra, caſtaque religio : ergà Deum ipſum honos, pietas, ſtudium in eo libro vel maximè non ſolum docere mentes errantium, ſed etiam animos incendere ad amorem puræ religionis poſſunt.

Toute cette Préface eſt ſemée d'autres traits également bien choiſis, & tout propres à enrichir la nouvelle Edition.

Nous devons au Public & à quelquesuns de MM. de l'Academie des Sciences, un éclairciſſement ſur l'Art. CXXI. de nos Mémoires (I. vol. de Déc. 1747.) où il eſt parlé de l'Ouvrage du P. Gumilla ſur l'Orinoque.

La ſeconde Edition de ce Livre portant au frontiſpice qu'elle a été revuë & augmentée par l'Auteur, & imprimée à Madrid en 1745. nous avions cru que le P. Gumilla s'étoit en effet trouvé à Ma-

drid en 1745. & qu'il avoit présidé à l'Edition. Or dans cet Ouvrage il affirme encore, comme il avoit fait dans l'Edition de 1741. que l'Orinoque ne communique point avec le Marañon. Sur quoi il nous avoit paru très-extraordinaire qu'en la même année 1745, on eût publié que le même Auteur étoit *pleinement desabusé à cet égard*. Ce qui auroit dû arriver dès l'an 1743. ou environ ; très-certainement avant 1745. tems auquel on assuroit à Paris le changement d'opinion. Frappés de cette difficulté, nous l'avions proposée dans notre Extrait, marquant à la vérité que *nous ne prétendions pas adopter le sentiment du P. Gumilla*, mais assurant d'ailleurs d'une maniere assez précise que ce Pere n'étoit pas *désabusé* en 1745. sur la prétendue noncommunication de l'Orinoque.

Depuis que l'extrait a paru, M. Bouguer, un des Academiciens qui ont été au Sud, nous a fait sçavoir par un détail très-satisfaisant en cette matiére, que le P. Gumilla retourna d'Europe en Amérique vers le Printems de 1743. qu'en son absence ce fut le P. Cassani qui prit soin de l'Edition à Madrid ; que cette Edition, dans l'endroit dont nous parlons ne contient aucun changement essentiel, aucunes preuves différentes de celles qu'on lit dans l'Edition de 1741 ; que vers la fin d'Août 1743. le même Academicien,

M. Bouguer, vit à Honda plusieurs Jesuites Confreres du P. Gumilla, lesquels lui dirent que ce Missionnaire avoit changé de sentiment sur l'Orinoque, & qu'il étoit persuadé présentement que ce fleuve communique avec le Marañon. C'est ce qu'assura surtout le P. Raou Jesuite Allemand, qui venoit de quitter le P. G. depuis 7 à 8 jours. Or pendant ces voyages du Missionnaire (le P. G.) son Livre s'imprimoit à Madrid sans faire mention du changement d'opinion, qui dut arriver vers le milieu de 1743. lorsqu'il eut fait attention à la notoriété des faits dont on parloit dans toutes ces contrées-là, & qui se trouvent aussi indiqués dans la Relation de M. de la Condamine, (p. 119 & suiv.) Il faut donc reconnoître 1°. qu'à cet égard la seconde Edition de *l'Orinoque illustré*, ne prouve pas plus que la premiére. 2°. Que le P. Gumilla a véritablement abandonné le sentiment de la noncommunication. 3°. que sur le présent éclaircissement, il faut rectifier l'Article CXXI. de nos Mémoires.

Sur la même matiére, nous recevons actuellement une Lettre très-curieuse de M. de la Condamine; elle établit d'une maniere invincible la communication de l'Orinoque avec le Marañon. Nous la donnerons dans le vol. de Février.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1748.

Art. I. *Réfléxions sur la Poësie par M. Racine*, Tome IV. page 5

Art. II. *El Orinoco illustrado, &c.* L'Orinoque illustré, &c. Suite de l'Article CXXX au II. Vol. de Déc. 1747.

Art. III. *Suite des Elemens de la Médécine pratique, &c,* par M. Bouillet. 54

Art. IV. *Histoire des Voyages Tom. IV.* 83

Art. V. *Lettre à M. de la T... sur le Mémoire de M. Clairaut.* 114

Art. VI. *Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, &c.* Suite de l'Article CXXVIII. au I Vol. de Déc. 124

Art. VII. *Recherches Historiques sur la construction des Navires des Anciens*, par M. Saverien. 141

Art. VIII. *Dissertatio de loquela, &c.* Dissertation sur la parole, 151

Art. IX. *Nouvelles Litteraires*, 177

Errata du mois de Décembre, I. Vol.

Page 2391. ligne 7. des lettres, *lis.* des langues.
Page 2372. ligne 3. d'ignorer ce, que c'est &c. *lisés* de sçavoir ce que c'est, &c.

II. Volume

Page 2587 ligne 17. au *lisés* aux.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de Jorry.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1748.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	2.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Février 1748.

ARTICLE X.

ANTI-LUCRETIUS sive de Deo & Natura Libri novem Eminentissimi S. R. E. Cardinalis Melchioris de Polignac opus Posthumum, Illustrissimi Abbatis Caroli d'Orleans de Rothelin curâ & studio, Editioni mandatum. Parisiis, apud Hipolytum-Ludovicum Guerin, & Jacobum Guerin, viâ San-Jacobæa, ad Insigne Sancti Thomæ Aquinatis, 1747. in 8°. p. 450.

ANTI-LUCRECE OU Poëme ſur l'Exiſtence de Dieu & ſur la Nature, Ouvrage Poſthume de l'Eminentiſſime Cardinal Melchior de Polignac, & imprimé par les ſoins de l'Illuſtriſſime Abbé Charles d'Orléans de Rothelin. Chez Louis & Jacques Guerin, rue S. Jacques à l'Enſeigne de S. Thomas d'Aquin.

PArmi tant de Cardinaux qui ont rendu la Pourpre Romaine reſpectable à ſes plus grands ennemis, ſoit par de ſçavantes controverſes, par des Ouvrages de Piété, ou par des Mémoires de négociations importantes; ſoit par des recherches utiles & curieuſes ſur les monumens antiques, ou par d'autres talens : car quels talens n'ont pas brillé dans le Sacré Collége ?

Nous ne pensons pas qu'aucun de ses membres se soit signalé par un Poëme où l'on combatte avec tant de goût & une érudition si exquise les attentats de l'impiété.

Cette gloire étoit réservée à M. le Cardinal de Polignac, qui, malgré les grands rolles qu'il a fait dans le ministere, & la multiplicité des occupations, s'est ménagé assez de loisir pour attaquer & battre en ruine un des plus fameux Poëtes de l'ancienne Rome. Il est vrai que Lucréce a du côté de la cause toutes sortes de désavantages, mais la beauté de son imagination, la pureté de son stile, son adresse à placer des Réfléxions ingénieuses & morales dans les endroits où elles produiront un effet singulier, séduisent étrangement ces hommes voluptueux, dont l'esprit & le cœur sont livrés aux passions. Il ne suffit pas pour abattre un pareil adversaire d'avoir pour soi la force

du raiſonnement, combien de Lecteurs y ſont peu ſenſibles? Il faut avoir auſſi les graces qui aſſaiſonnent la raiſon; & ſçavoir uſer contre un ennemi redoutable des mêmes armes dont il s'eſt ſervi lui-même avec ſuccès.

Nous n'entreprendrons pas l'éloge de M. le Cardinal de Polignac, il a eu des Panégyriſtes dignes de lui: mais nous eſpérons que les extraits que nous donnerons de ſon ouvrage, quoiqu'ils n'aient rien de gracieux ni de brillant, feront comprendre ſenſiblement ce que perdirent la France & les lettres à la mort d'un Prélat ſi diſtingué par la diverſité de ſes talens. Il eſt bon de remarquer, avant d'entrer en matiére, qu'il eſt beaucoup plus difficile qu'on ne penſe, d'imiter le ſtile d'un Auteur, ſurtout ſi cet Auteur a été l'admiration de ſon ſiécle par la pureté de ſon langage. Des Ecrivains célébres Dorat & Strada

ont essaié de contrefaire Lucréce dans des piéces très-courtes, & par conséquent qui ne sembloient pas demander beaucoup d'application ni beaucoup de travail : cependant ils n'ont pas réussi. M. Huet si connu & si estimé par tout où la belle Litterature est en honneur, ne fut pas découragé par leur mauvais succès. Il composa aussi un petit Poëme dans le même goût, & il mérita des applaudissemens. On a vû par un des derniers journaux que l'Italie s'est mise à son tour sur les rangs, & qu'elle a entrepris d'exposer le Systême de Descartes en stile de Lucréce. L'Ouvrage que nous annoncons n'en sera pas lû avec moins d'avidité & de plaisir, de tous ceux qui ont vêcu dans un commerce habituel avec les Muses Latines.

Du reste on ne doit pas s'imaginer que M. le Cardinal de Polignac se soit tellement assujetti au

ſtile de Lucréce, qu'il ſe ſoit fait un ſcrupule de ſe ſervir de mots & de phraſes qui ne ſe rencontrent pas dans cet Auteur. Cette ſervitude fut à la mode pendant un tems, à l'égard de Ciceron. On devint quelquefois ennuieux, à force d'être Ciceronien. M. de Polignac n'a pas dédaigné d'avoir recours à des expreſſions que lui ont fourni les autres Poëtes célébres, quand elles rendoient parfaitement ſes penſées : mais ce n'eſt pas une bigarrure déſagréable & mal entenduë ; la totalité de l'ouvrage conſerve toujours le caractere de Lucréce.

On ne doit pas confondre le Poëme qu nous annonçons, avec ces Poëmes didactiques qu'on a tant multipliés, & dont les Géorgiques de Virgile ſont un ſi excellent modéle. Ces ſortes de Poëmes renferment des préceptes qui ne ſont pas contredits, & on les remplit de deſcriptions

qu'on rend encore plus agréables par les ſecours tirez de la Fable, on les termine autant qu'on peut par des Epiſodes ou l'on étale tous les charmes de la Poëſie. C'eſt ſur les pas de Virgile qu'il faut marcher, ſi l'on veut réuſſir dans de ſemblables projets, imiter ſon ſtile & s'attacher à ſa couduite comme aux régles invariables de l'Art. L'anti-lucréce eſt un Poëme contentieux, où l'on argumente & où l'on répond; tout ce que la Philoſophie & la raiſon peuvent produire pour & contre, doit être expoſé dans une grande clarté, tout eſt examiné à la rigueur, on ne fait grace de part ni d'autre, la juſteſſe du raiſonnement doit être à l'épreuve, & rien de tout cela ne diſpenſe de l'obligation de ne pas ennuyer. On conviendra que le ſtile propre de cette Poëſie doit être différent du ſtile des autres Poëmes didac-

tiques, qui n'ont aucun air de dispute & de contention.

Premier Livre.

On a reproché à Lucréce d'être tombé en contradiction avec lui-même dès le commencement de son Ouvrage. A quoi bon invoquer le secours d'une Divinité? N'est-ce pas renoncer au dogme favori d'Epicure, qui prétend que les Dieux jouissent de leur bonheur sans prendre aucune part à tout ce qui se passe sur la terre? Venus voudra-t'elle troubler son oisiveté ou ses plaisirs, pour exaucer les vœux d'un Poëte qui ne se propose point d'amuser ses Lecteurs, mais de les instruire? Ce soin n'est point assez amusant pour la Déesse de la Volupté. L'illustre Auteur de l'Anti-Lucréce invoque la Sagesse Divine, qui a tout créé, & qui gouverne tout. Il la sollicite *de vanger sa propre cause.*

Incute vim dictis, propriamque ulciscere causam.

Quintus à qui le Poëme est adressé, est un jeune homme, qui dans le feu de l'âge, vit au gré de ses passions. On le conjure de rétablir d'abord le calme dans son ame, pour examiner plus attentivement les raisons des deux partis; après quoi il se déclarera pour celui qui lui semblera le meilleur.

L'illustre Auteur désespére de pouvoir répandre dans ses vers autant d'agrémens & d'aménités que son adversaire. Lucréce célébre la Volupté, Vénus, les danses des Graces, tout ce qui flate le cœur humain. Il offre en mille endroits les images les plus riantes, les peintures les plus vives; pendant qu'on ne sçauroit l'attaquer qu'en marchant à travers les épines. Il faut établir *des dogmes sévéres*, qui plaisent naturellement moins qu'ils ne rebutent. *C'est toucher une lyre dont toutes les cordes ne rendent que des sons tristes & sérieux.*

Nos veri dogma severum:

Triſte ſonant pulſæ noſtrâ teſtudine chordæ.

M. le Cardinal a plus fait qu'il n'eſpéroit. Les jardins de l'ancienne Académie n'étoient pas plus fleuris que l'eſt devenu entre ſes mains le champ ſec & aride qu'il a ſi bien cultivé.

On demande d'abord ce que ſe propoſoit Epicure en imaginant des Dieux auſſi inutiles que s'ils n'exiſtoient pas, en attribuant au concours fortuit des Atomes la diſpoſition de l'univers, en ſoutenant que les ames ſont mortelles ? Lucréce nous a expliqué les deſſeins de ſon Maître. Epicure touché de compaſſion à la vûe de la contrainte où vivoit le genre humain dans la crainte des Dieux, ſe détermina à déſarmer Jupiter & toutes les autres Divinités. Il perſuada à ceux qui voulurent le croire, que ces Dieux dont la puiſſance intimidoit, s'occupoient uniquement de leurs propres plaiſirs,

abandonnant les hommes au caprice des passions : il vouloit toutefois qu'à son exemple on fût moderé dans l'usage des plaisirs, non par amour de la vertu, ni par haine du vice, mais pour prévenir les maux que les excès causent. L'endroit où Lucréce s'éleve contre la Religion, est le plus animé de tout son Poëme, & c'est celui que lisent plus souvent & plus volontiers les libertins qui joignent le goût des Lettres au libertinage.

M. le Cardinal prouve solidement, & en vers frappés au meilleur coin, que la crainte & le culte des Dieux étant abolis, l'homme ressemble à un vaisseau dont le gouvernail est abandonné au gré des flots : ce n'est pas-là mettre l'homme en liberté; c'est lui donner des Tyrans à la place des Maîtres légitimes.

Nec generi humano libertas reddita, verùm

Mutati Domini, regnumque infræna libido
Invaſit, quod erat divûm legiſque ſupremæ.

De cette ſource empoiſonnée, ſortent en foule tous les crimes. Le vice & la vertu ne ſont plus que des ſons inutiles, & qui ne ſignifient rien. Les remords de la conſcience, ces ſentimens d'amour pour la juſtice qui naiſſent avec nous, ſeront regardés comme des puérilités. Les récompenſes & les châtimens ne ſeront plus d'aucun uſage. Un homme perſuadé de cette pernicieuſe doctrine ne ſera retenu par aucun frein dans l'ardeur de la jeuneſſe & des paſſions. Dès qu'il ſe croira aſſuré du ſecret, il ſe plongera dans tous les deſordres, même les plus nuiſibles à la ſociété, la volupté ſon unique reine, l'authoriſe & le juſtifie.

Ecquid enim petulantem avidumque morabitur ultra,

Si modo conſpectus hominum fugiſſe li-
cebit,
Quin ſtupret, rapiat, jugulet, peri-
matque veneno,
Dum jubet ingenitus furor & Regina vo-
luptas?

Les Epicuriens après avoir poſé un principe qui annéantit viſiblement tout ce qu'il y a de plus capable d'arrêter un voluptueux, prétendent néanmoins avoir ſuffiſamment pourvû à la tranquillité du genre humain, & à la modération des paſſions. Selon eux la crainte des Loix & des maux dont le crime eſt ſuivi, ont aſſez de force pour contenir chacun dans le devoir. Cette prétention eſt frivole; on la détruit d'abord en diſant que qui ne craint pas les Dieux ne craindra pas les hommes: mais on n'en demeure pas là, parce qu'on voit tous les jours des ſcélérats qui peu touchés de la crainte du Dieu qu'ils

adorent, & dont ils connoissent la Puissance & la Justice, ne s'occupent que du soin d'échaper à la rigueur des Loix. Il faut donc attaquer l'ennemi par un autre endroit, ce sera en tournant ses propres armes contre lui. Vous me prometiez, lui dit le voluptueux, une vie douce & tranquille, sans trouble & sans inquiétude : cependant vous me laissez dans la triste nécessité d'appréhender les supplices où je serai condamné, si je tombe entre les mains des Juges. Comment être heureux parmi de si cruelles reflexions ? Crainte pour crainte, il est plus honorable de craindre Dieu que de craindre les hommes. Si l'on est obligé d'immoler la volupté, c'est à Dieu qu'elle doit être immolée.

Si mactanda voluptas ;
Est mactanda Deo.

M. le Cardinal prouve ensuite que la crainte Epicurienne des

ſupplices ne ſcauroit rendre l'homme vertueux ; la vertu a plus d'horreur du vice que du châtiment. De plus, combien y a-t-il de crimes que les loix ne pourſuivent pas, mais qui n'en ſont pas moins odieux, comme l'ingratitude, l'envie, l'avarice ? Le voluptueux ſe les permetra, s'il eſt aſſuré que le Ciel ne l'en punira pas.

On ne diſconvient pas qu'il ne ſe rencontre des hommes naturellement modérés, & qui ne ſont nullement tentés de commettre ni violences ni injuſtices ; ils s'en abſtiendront donc puiſque l'inclination ne les y porte pas, & qu'ils goûtent du plaiſir à s'en abſtenir : mais ceux qui ſont nés avec un temperament impétueux, & à qui rien n'eſt tant inſupportable qu'une vie tranquille, ſe livreront à leurs paſſions, parce qu'ils mettent leur plaiſir à s'y livrer. Theſée, Phédre, Alexandre, Cé-

ſar, ſont ici peints d'après nature. Conſeillez à Céſar de ne pas paſſer le Rubicon avec une armée, & d'aller à Rome goûter dans une pleine ſécurité, parmi les Citoyens Romains, les douceurs de la vie privée : il vous répondra, goûtez-les, vous, puiſque vous les aimez tant : mes délices, c'eſt de faire la guerre.

Dic ut conſiſtat potius Rubiconis in orâ;
Et Romæ cives inter gentemque togatam,
Securè vivat privatâ ſorte beatus.
Reſpondent ambo, ſedeas tu, quando ſedere
Tanta tibi, nobis eſt belligerare voluptas.

L'Epicurien prétend que, ſans recourir à la crainte, la raiſon ſçait moderer les plaiſirs, elle lui apprend que la volupté n'eſt point dans les excès, mais dans un certain milieu, que cette raiſon nous montre & où elle nous méne. Mais

les Philosophes, tels qu'Epicure & Lucréce, qui se sont imaginés qu'il n'y a rien en nous que nous ne devions au concours fortuit des Atomes, peuvent-ils faire quelque cas de cette raison, ni s'en prévaloir. C'est selon eux, un pur hazard que deux & deux nous semblent faire quatre. Si les Atomes eussent suivi dans leurs chocs d'autres directions de mouvement, il fût peut-être arrivé que deux & deux nous sembleroient faire cinq. C'est par un concours des Atomes également fortuit que telle action nous paroit une vertu, & telle autre un vice: dans le fond le vice & la vertu ne sont que des jeux du hazard. Cette Apologie met dans un grand jour toute l'extravagance de la Philosophie Epicurienne.

L'Illustre Auteur refute gracieusement ces partisans d'Epicure qui le vantent comme un Philosophe modéré, & qui aima

toujours la vertu. Si c'eût été là ſon caractere, quel intérêt auroit-il eu à renverſer les fondemens de la Religion, & à autoriſer par une nouvelle doctrine le plus affreux libertinage ? Ne s'eſt-il propoſé que le ſoulagement des méchants gênés dans leurs deſordres par la crainte des Dieux ? Etoit-ce là rendre un ſervice au genre humain ? n'étoit-ce pas contribuer à ſa déſtruction ? *Commencez, Epicure, à vous montrer ſous votre vrai viſage : Quittez le maſque trompeur qui vous cachoit.*

Incipe nunc adeo, fallax, Epicure, videri
Qualis es ; & tandem mentitos exue vultus.

Si l'on pouvoit ſans ſcandale défendre Epicure, nous dirions que les Divinités qu'on adoroit alors étoient ſi peu édifiantes, qu'il étoit à propos de les exclure du Gouvernement du monde. Leurs

mauvais exemples y euſſent cauſé plus de mal que leur autorité, ni leurs Loix n'y euſſent procuré d'avantage. Quelle Regle des mœurs eût ſubſiſté, ſi le monde eût été gouverné par des Divinités plus voluptueuſes? que tous les Epicuriens enſemble? Il eût été bien naturel que chacun s'empreſſât de leur reſſembler. Ce qui ſurprend à l'excès, c'eſt que dans le Chriſtianiſme, où les enfans les plus négligés pour l'éducation, connoiſſent tout autrement la Divinité & les mœurs que ne firent toutes les Sectes des anciens Philoſophes, il ſe ſoit trouvé un homme, c'eſt Hobbes, qui ait enſeigné des maximes bien conformes à celles d'Epicure.

Le Philoſophe Anglois prétend que nous n'apportons pas en naiſſant le ſentiment de ce qui eſt juſte & de ce qui ne l'eſt pas, du vice & de la vertu. Si on l'en croit, ç'a été uniquement pour

empêcher que les hommes ne se détruisissent les uns les autres, dans la vuë de satisfaire leur amour-propre, qu'on a institué des Loix, des récompenses, des châtimens; & le genre humain convaincu par une longue expérience que tous ces secours étoient nécessaires à la conservation de la *Société*, s'est enfin soumis à un joug d'ailleurs si onéreux. Telle est, selon Hobbes & son maître Epicure, l'origine de la vertu & de la Religion: origine qui n'est pas assez noble; mais on en conclut toujours que la Religion est un lien nécessaire pour maintenir la société, & que la volupté, si on l'établit pour le motif universel de toutes les actions, est la ruine des Etats. M. le Cardinal, pour ne pas s'écarter du plan qu'il a dressé, refute seulement en peu de mots la Doctrine du Philosophe Anglois; il en dit toutefois assez pour préserver de la contagion

tagion de cette erreur tout Lecteur intelligent.

On demande enſuite aux Défenſeurs de la volupté, s'ils voudroient habiter dans une Ville où l'on ſuivroit les maximes de leur Philoſophie. Il n'y auroit dans cette Ville aucun Souverain, ou s'il y en avoit un, il ne penſeroit qu'à ſes plaiſirs, ſans s'inquiéter de ce qui ſe paſſeroit parmi ſes ſujets. Ce ſeroit un digne imitateur des Dieux oiſifs & voluptueux d'Epicure. Tous les Citoyens de cette Ville, bien inſtruits dans l'école d'Epicure & de Lucréce, ſçauroient que la vertu & le vice, l'honneur, la probité, la droiture, l'honnêteté de mœurs ne ſont que de vains noms : ainſi pour ne pas s'écarter des principes de leur folle ſageſſe, il n'y auroit ni récompenſes à eſperer, ni châtimens à craindre : chaque Citoyen ſeroit à lui-même ſon Dieu, ſon Roi, ſa Loi. Voudroient-ils

ces prétendus Philoſophes s'établir dans une pareil ſéjour, pour y faire une heureuſe expérience des avantages de leur Philoſophie? Plus ſages dans la pratique que dans la ſpéculation, ils abandonneroient cette Ville aux Spinoſa & aux Epicures. Tel eſt l'état où ce Philoſophe Grec a prétendu reduire la terre entiére, & tout le genre humain.

Le parallele du Philoſophe Epicurien & du Philoſophe Chrétien dans les afflictions de la vie, termine heureuſement le premier livre. C'eſt un tableau qu'on conſidere avec plaiſir, & qui manifeſte la ſupériorité du vrai ſage ſur le voluptueux. Pour ramener Quintus à la vraie Philoſophie, vous êtes, lui dit-on, ſans ambition & ſans avarice. Vous ne paſſerez pas vos jours dans le glorieux eſclavage où l'on vit à la Cour des Rois; vous n'irez pas chercher à travers le fer & le feu une belle réputation. A la bonne heure; mais lorſ-

que la jeunesse & tous ses charmes vous auront abandonné, que les maladies, les procès, les ravages de la guerre viendront fondre sur vous, qui ne fûtes jamais accoutumé à souffrir; si vous venez encore à perdre votre épouse & vos enfans, à éprouver l'infidélité de vos amis & les noirceurs de de la calomnie, si vous êtes confiné dans une horrible prison, où chercherez-vous un azile? Le souvenir des douceurs que vous aurez goûtées, vous rendra vos maux plus insupportables. Réduit à un afreux désespoir, imiterez-vous ces Voluptueux qui se sont donné la mort? Sardanapale se brûla dans son Palais avec tout ce qu'il avoit de plus cher. Est-ce ainsi que vous vous dédommagerez de la perte de vos plaisirs? Est-ce qu'en ajoûtant de nouvelles douleurs à celles que l'on souffre, on réussit à s'en consoler.

Pulchra voluptatis sanè solatia raptæ;

Præclarum auxilium, dolor additus ipſe
dolenti !
Sic miſer Aſſyriûm Regnator Sardanapalus,
Poſt epulas, venerem, levium & genus
omne bonorum,
Languentis vitæ impatiens ac ſortis iniquæ,
Struxit in urbe rogum, ſeque & ſua tradidit igni;
En Epicurææ digniſſima meta palæſtræ.

Pour nous renfermer autant qu'il a été poſſible dans les bornes preſcrites, nous avons été contraints d'omettre bien des choſes qui valent bien celles que nous avons dites. Dans un ouvrage où il y a tant de beautés, on ne choiſit pas, parce qu'on auroit de la peine à ſe déterminer. On prend ce que le hazard préſente. Nous prévoions que nous ſerons forcés d'en uſer de même dans tous les Livres qui ſuivent.

ARTICLE XI.

TRAITE' DE LA FABRIQUE des Manœuvres pour les Vaisseaux, ou l'Art de la Corderie perfectionné, par M. Duhamel du Monceau, de l'Academie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Inspecteur de la Marine, dans tous les Ports & Havres de France. A Paris, de l'Imprimerie Royale 1747.

UNe gloire propre de notre siécle, est d'avoir réduit les Arts même méchaniques à des principes certains, & d'avoir perfectionné par des expériences sûres, des calculs exacts, des réfléxions profondes, des professions abandonnées depuis tant de siécles, à de vieux usages & de vieilles routines. Il étoit juste de consacrer les Sciences aux be-

ſoins de l'humanité, & de les diſculper du reproche qu'on leur fait de n'être propres qu'à ſatisfaire une vaine curioſité. Graces au zéle & aux lumiéres de quelques Auteurs célébres, l'eſprit & la réfléxion pourront devenir les premiers Artiſans des Arts, & les Arts arriveront néceſſairement à un haut dégré de perfection.

On ne peut lire l'Ouvrage de M. Duhamel, ſans convenir que l'art de la Corderie étoit encore bien imparfait. Quel Art cependant plus utile à la ſociété ! » On » ſçait qu'il eſt impoſſible de ſe » paſſer de cordages pour la Ma- » rine, pour le génie, pour l'Ar- » tillerie, & pour la plûpart des » machines, qui ſans le ſecours » des cordes, ſeroient pour ainſi » dire des Squelettes décharnés, » dénués de muſcles, & incapa- » bles de produire aucun effet.

Le Sçavant Académicien n'a entrepris cet ouvrage que ſur les

plaintes des Officiers de Marine dans les différens Ports du Royaume. Les uns se plaignoient de la pesanteur des cordages, dont le poids immense chargeoit trop le haut des Vaisseaux : les autres de leur grosseur, de leur dureté, de leur roideur qui fatiguoient l'Equipage, & retardoient la marche des Vaisseaux, en présentant une grande surface au vent. Tous se plaignoient du peu de force, de ces gros, roides & pesans cordages, qui rompoient souvent dès le commencement de la Campagne.

Le zéle de M. Duhamel pour le service, & l'usage respectable qu'il fait de ses talens pour le bien de la Société, l'engagerent à examiner l'art de la Corderie, pour essaier si on ne pourroit pas parer aux inconvéniens dont on se plaignoit. Il crut d'abord que cet examen se borneroit à quelques points, dont l'éclaircisse-

ment ne feroit pas d'une longue difcuffion : mais les connoiffances qu'il acquéroit, lui faifoient former de nouveaux doutes, qu'il falloit éclaircir par de nouvelles expériences & de nouvelles réfléxions. Les connoiffances, les découvertes, les expériences fe font multipliées, & l'art de la Corderie eft devenu un ouvrage confidérable & intéreffant pour quiconque aime les recherehes curieufes & utiles à la Société. Cet ouvrage eft divifé en treize Mémoires ou Chapitres, chaque Mémoire eft un petit traité fur une opération particuliére de la Corderie, ou qui a quelque rapport à la Corderie. Nous allons rendre un compte abrégé de ces treize Mémoires, & nous nous arrêterons fur les chofes qui nous paroitront les plus intéreffantes, en évitant autant qu'il fera poffible de nous fervir des termes de l'art. Ces termes, l'Auteur les a ex-

pliqués avec beaucoup de netteté dans un vocabulaire, qu'il a mis à la fin de ſon ouvrage, mais l'explication de ces termes allongeroit trop un extrait.

Chap. I. & II. *La Deſcription & la culture du Chanvre.* Tout ce qui regarde une plante ſi précieuſe, ne peut qu'être utile & intéreſſant. Nous admirons les plantes étrangéres, & nous les faiſons venir avec beaucoup de dépenſe: mais qu'ont-elles de comparable avec une plante qui fait la propreté de nos tables, qui entretient la netteté & la ſanté de nos corps, & qui fournit ces voiles & ces cordages, qui nous apportent les tréſors de toutes les parties de l'Univers? On diſtingue dans le chanvre le *Chenevi*, qui eſt la graine, la *Chenevotte*, qui eſt une ſubſtance moilleuſe & légére, à laquelle eſt adhérante une écorce, dont on fait la filaſſe. L'Auteur decrit en habile Bota-

niſte toutes ces parties, & diſtingue le chanvre mâle du chanvre femelle : mais il prouve fort bien qu'il faut changer ſur ce point les notions reçuës, & appeller chanvre mâle, celui qu'on appelle femelle, & chanvre femelle celui qu'on appelle mâle ; puiſqu'il eſt clair que le chanvre mâle eſt celui qui porte la pouſſiére fécondante, & le chanvre femelle celui qui porte la graine.

La culture du chanvre eſt l'ouvrage du laboureur. C'eſt lui qui le ſeme & le *rouit* ; l'Auteur remarque que le chanvre demande un terrein humide & bien fumé ; les terreins ſecs n'y ſont propres que dans les années pluvieuſes. Il remarque encore qu'il faut le ſemer dru, afin que la filaſſe ne ſoit point trop dure ; mais le point le plus important regarde cette opération qu'on appelle *rouir*. Le chanvre eſt-il trop *roui ?* il ſe pourrit, & la filaſſe eſt ſans force.

L'eſt-il trop peu ? la filaſſe eſt dure & chargée de chenevottes. Il faut donc obſerver un milieu que l'uſage apprend.

Le III. Chap. parle *de la réception du chanvre dans des Ports.* On y expoſe dans un grand détail & avec beaucoup d'exactitude les précautious qu'il faut prendre pour ne recevoir que des chanvres de bonne qualité, & pour les conſerver dans les magaſins. Ce Chapitre regarde particuliérement les Officiers qui préſident aux recettes dans les Ports : mais tout y eſt appuyé ſur des réfléxions ſi vraies, & des experiences ſi certaines, qu'on ne peut le lire ſans plaiſir.

Chap. IV. V. VI. *Atteliers des Eſpadeurs, des Peigneurs & des Fileurs.* Eſpader le chanvre, c'eſt le frapper ſelon ſa longueur avec une eſpéce de couteau de bois, qu'on appelle une Eſpade ou Eſpadon. M. Duhamel regarde cette

opération comme très-importante, & il prouve fort bien qu'elle nettoie mieux que toute autre préparation, le chanvre de ses chenevottes, & qu'elle le fortifie en l'affinant, c'est-à-dire, en séparant les fibres longitudinales les unes des autres, & en détruisant celles qui les joignent. L'Espade ne suffit pas cependant, pour donner au chanvre le dégré d'affinage nécessaire, & le nettoier de tous les corps étrangers qui y sont mêlés ; il faut le peigner pour lui donner la perfection qui lui manque. L'Auteur décrit tous les outils qui servent à cette opération, & ici comme partout ailleurs, l'intelligence est aidée par des Vignettes & des figures dessinées avec beaucoup de précision & de délicatesse.

Mais le chanvre le plus affiné est-ce celui qui fait les meilleures cordes ? C'est une question que l'Auteur discute, & il fait voir

par une expérience faite avec ſoin que le chanvre le plus affiné eſt celui qui fait les meilleures cordes, de ſorte qu'un cordage fait avec du chanvre très-affiné, s'eſt trouvé plus fort de 1062 livres, qu'un cordage fait avec du chanvre groſſier, & dont on avoit ſeulement tiré l'étoupe. Il ne faut pas conclure de cette expérience qu'il faille que le chanvre qu'on emploie ſoit ſi affiné; ce ſeroit occaſionner une prodigieuſe conſommation dans les Corderies du Roi, & voici la régle qu'il veut qu'on ſuive. *Tant qu'on gagne en force ce qu'on perd par le déchet, il ne faut point regretter ce qu'on perd : mais quand on fait beaucoup de déchet pour gagner peu de force, alors il faut ménager la matiére.*

Quand le chanvre a été affiné dans un degré convenable, il faut le filer, & c'eſt dans l'examen de cette opération que commencent à

paroître avec plus d'évidence encore les avantages que l'art de la corderie peut retirer du travail de M. Duhamel. Le point principal & important qu'il examine, c'est quel dégré de tortillement il faut donner aux fils. Ce dégré est assez égal dans toutes les fileries du Roi, mais ne faut-il pas le diminuer ? Le raisonnement prouve que le tortillement doit affoiblir les fils, puisqu'il leur cause nécessairement une tension qui équivaut à un poids qui les chargeroit : mais le sçavant Académicien voulut s'en assurer de plus en plus, & fit plusieurs expériences, qui toutes démontrent que les cordes faites de fil moins tortillé, sont supérieures en force à celles qu'on fait avec du fil plus tortillé, & que cette supériorité augmente proportionellement à la diminution du tortillement.

Chap. VII. VIII. IX. X. & XI. *Attelier des Commetteurs.* Pour

faire des cordes, il faut réunir plusieurs fils, & cette opération en termes de l'art s'appelle *commetage*, & les réunir, c'est les *commettre*. Si on commet plusieurs fils ensemble, c'est une ficelle ; si on *commet* plusieurs faisceaux de fils, qu'on appelle en terme de corderie des *Torons*, on fait des cordes appellées *Aussieres*. Lorsqu'on réunit ensemble plusieurs *Aussieres*, ces cordes s'appellent des *Grelins*. M. Duhamel entre sur tout cela dans des détails curieux, utiles & intéressans : mais la brieveté indispensable dans un Journal, ne nous permet pas de le suivre dans tous ces détails. Nous allons nous attacher à un seul point, qui est comme le résultat de son travail & de ses réfléxions, je veux dire, quel dégré de tortillement il faut donner aux cordages. Il est d'usage dans les corderies de tortiller extrémement les cordages ; & de juger de leur bonté par leur

roideur & leur dureté. C'eſt un uſage très-préjudiciable au ſervice, & ſi tout ce que dit M. Duhamel pour corriger de cette vieille erreur les Cordiers, ne les corrige pas, il faudra regarder leur mal comme incurable.

Il commence par examiner ſi la force des cordes ſurpaſſe la ſomme des fils qui compoſent ces mêmes cordes. C'étoit l'opinion ordinaire, & des Auteurs célébres l'ont ſoutenue, ſéduits par des raiſonnemens plus ſpécieux, que vrais. A ces raiſonnemens ſpécieux, M. Duhamel oppoſe pluſieurs raiſons, à l'évidence deſquelles on ne peut ſe refuſer : mais dans un point de pratique, l'expérience doit ſoutenir le raiſonnement, & M. Duhamel en apporte pluſieurs, qui toutes démontrent que la force d'une corde n'égale jamais la ſomme des forces des fils dont elle eſt compoſée.

Mais d'où vient cet affoibliſſe-

ment ? Il vient du tortillement. Le tortillement affoiblit nécessairement les fils, puisque, si on les tord trop, cette seule force est capable de les faire rompre. Il est évident que dans les cordes peu tortillées, les fibres du chanvre sont dans une moindre tension que dans celles qui le sont beaucoup, & cette tension équivaut à un poids dont la corde se trouve chargée : d'où il est encore évident que les cordes moins tortillées doivent avoir plus de force que les cordes plus tortillées. De toutes les expériences qu'apporte M. Duhamel, je n'en citerai qu'une. Il fit filer par la même ouvriere le même chanvre. On en fit deux cordes composées de quatre cordons, tous d'égale grosseur ; une de ces cordes fut très-tortillée, l'autre beaucoup moins. A l'épreuve, la premiére ne put soutenir que quarante-trois livres huit onces. La seconde soutint soixan-

te & une livreshuit onces, plus d'une demi-heure avant que de rompre. Il pouſſa plus loin la démonſtration. Il fit ſéparer les cordons de ces deux cordes, & fit commettre très-étroitement les cordons de la corde qui avoit été moins tortillée, & commettre très-légérement les cordons de la corde qui avoit été très-tortillée. Qu'arriva-til? A l'épreuve, la corde très-tortillée ne put ſoutenir que quarante-ſix livres & la moins tortillée ſoutint avant que de rompre ſoixante & ſept liv. huit onces, ce qui fait une différence de vingt & une livres huit onces. Peut-on prouver plus évidemment que le tortillement affoiblit les cordes.

Quel ſervice ne rendroit-on donc pas à la Marine, ſi l'on trouvoit un expédient pour faire des cordes ſans les tortiller? M. de Muſſchembroeck l'a entrepris, & a imaginé trois maniéres de compoſer des cordes ſans tortil-

lement. La premiere maniére eſt d'étendre les fils, de les arranger parallellement les uns contre les autres, d'en faire de petits faiſceaux qu'on contient en roulant autour un autre fil, & de tous ces faiſceaux ou cordes faire un gros cordage, qu'on joindroit de la même façon que les petites cordes.

La ſeconde maniére qu'il a imaginée, eſt d'étendre des fils ſelon leur longueur, de les placer parallellement les uns à côté des autres, & de les retenir dans cette ſituation avec un autre fil, avec lequel on forme une eſpéce de ruban.

La troiſiéme maniére eſt de faire une *eſpece de corde travaillée, à peu près comme les femmes treſſent leurs cheveux; c'eſt une eſpéce de cadenetes tels que les lacets.*

M. Duhamel prouve, & par l'expérience, & par le raiſonne-

ment, que ces trois manieres ſont impraticables, & il conclut qu'il *ne faut rien changer à la forme des cordes, ni à la maniére de les conſtruire*; elles ſeront toujours tortillées, » mais comme on » ſçait que l'excès du tortillement » les affoiblit beaucoup, on au» ra ſoin de le modérer un peu : » c'eſt un point eſſentiel à réfor» mer. La difficulté ſera de vain» cre la prévention aveugle des » Cordiers, qui ne peuvent ſe » perſuader, même en voiant plu» ſieurs fils du carret ſe rompre en » divers endroits, par l'excès du » tortillement, que cela ne peut » arriver qu'au préjudice de la » corde qu'ils fabriquent. «

Chap. XII. *Objection & réponſes*. Ce chapitre n'eſt pas le moins curieux ni le moins long. Lorſqu'on combat de vieux uſages, il faut bien s'attendre à des difficultés. M. Duhamel les expoſe de bonne foi, & y répond avec clar-

té. Ces difficultés ne tombent pas ſur pluſieurs avantages évidens des cordages de nouvelle fabrique : on convient, parce qu'on eſt obligé d'en convenir, qu'ils ſont plus forts d'un quart & même d'un tiers; qu'ils ſont plus ſouples; qu'on les manie mieux & qu'ils courent mieux dans les poulies. De pareils aveux ſont un grand éloge des nouveaux cordages, & en doivent immortaliſer la découverte : mais on veut que ces cordages ſi forts & ſi ſouples ayent d'autres défauts. Les uns prétendent qu'ils ne pourroient ſervir dans les païs froids, parceque la pluie les pénétreroit aiſément, que la gelée les rendroit caſſants; d'autres prétendent que dans les païs chauds, leur moleſſe les auroit bientôt anéantis. Ceux-ci veulent qu'ils ſoient propres pour les manœuvres courantes, à raiſon de leur ſoupleſſe, mais les condamnent pour les manœu-

vres dormantes ; ceux là au contraire les approuvent pour les manœuvres dormantes & les condamnent pour les manœuvres courantes, dont le frottement les détruiroit en peu de tems.

Pour décider ce qu'on en devoit penser, M. le Comte de Maurepas ordonna » qu'on les éprouvât » à la Mer, & plusieurs Officiers » ayant offert de se charger de ces » épreuves, elles ont été faites. » Les épreuves faites sur la *Charente* & la *Mégere*, ont fait connoître que ces cordages pou» voient soutenir les chaleurs de » l'Amérique ; celles qu'on a fai» tes sur le *Profond* & la *Vénus*, » ont prouvé que les humidités » de l'hyver ne les pourrissoient » pas plus que tous les autres : » & toutes les épreuves qu'on a » faites à la Mer, prouvent qu'ils » roulent parfaitement bien dans » les poulies, qu'ils soulagent l'é» quipage d'un tiers du travail ;

» & que la charge du Vaiſſeau en
» diminue d'un huitiéme. «

Chap. XIII. *Des précautions priſes pour rendre les expériences exactes.* Cet ouvrage eſt plein d'expériences & de détails ; il étoit néceſſaire de les multiplier pour faire ſentir les avantages & la facilité de cette méthode nouvelle, & dès-lors ſujette aux contradictions. Pour les détails, on peut s'en rapporter à l'exactitude de l'Auteur, & le Lecteur eſt en état d'en juger. Pour ce qui regarde les expériences, il y a bien des écueils à éviter, & elles demandent des ſoins infinis, & une exactitude la plus ſcrupuleuſe. M. Duhamel rend compte des précautions qu'il a priſes pour éxécuter ſes expériences & il faut convenir qu'on ne peut porter plus loin ces précautions ; d'ailleurs ces expériences ont été faites dans trois grands Ports, en préſence des Officiers de Marine, & d'un grand nombre de témoins

éclairés & attentifs, & elles ont été répétées & variées de cent façons. Si l'erreur eſt évitable, n'a-t'on pas dû l'éviter avec tant de ſecours & de précautions ?

ARTICLE XII.

AMUSEMENT DE LA Raiſon, à Paris chez Durand & Piſſot fils. Avec Approbation & Privilége du Roi. M. DCC. XLVII. *In 12. p.p. 254.*

C'Eſt un Problême ſi l'on peut amuſer la raiſon ſans l'occuper. La Raiſon eſt quelque choſe de ſi grave & de ſi ſévere, qu'un amuſement pur pourroit bien ne pas l'attacher. Il n'y a gueres, ce ſemble, que l'imagination, puiſſance ſubalterne & volage, qui s'amuſe préciſément; qui ſe livre au plaiſir pour ne rien faire; & à la bagatelle par ennui du travail.
Ces

Ces réfléxions pourroient paroître autorisées par le Livre que nous annonçons. On y promet d'amuser la raison, & dans le détail, on propose des sujets capables de l'occuper : science des hommes, critique de leurs travers, quelle occupation plus digne de la raison !

L'Auteur est le même qui nous donna il y a quelques années, l'Histoire de Scipion & celle d'Epaminondas. Ecrivain partout ingénieux & poli, il prend ici le ton Philosophique ; & sans doute il faut être Philosophe, pour dire des vérités à tout le genre humain. Mais M. l'Abbé D. L. T. déclare dans sa Préface qu'il abhorre la Satyre, & il nous apprend plusieurs bonnes précisions pour distinguer le stile Satyrique de ce qui n'est qu'Observation, Réfléxion, Critique & Caractere.

Le corps de l'Ouvrage est com-

posé de morceaux qui se suivent sans se tenir. Chacun d'eux a son titre, & aucun d'eux n'est asservi à un sujet particulier. Cette liberté est peut-être ce qui a fait naître l'idée *d'Amusement de la Raison.* Cela se lit quand on veut, comme on veut, & si l'on veut.

Le Chapitre des Sciences contient une multitude de réfléxions intéressantes. » Heureux, dit l'Auteur, le Sçavant à qui le Cabinet n'ôte rien de la faculté de » l'esprit, de la gayeté de l'humeur, de la politesse des manieres ! En s'appliquant à la » recherche des vérités, même » les plus utiles, il faut s'appliquer aussi efficacement à conserver ces avantages. Sans cela » l'on perd plus du côté du commerce, que l'on ne gagne du » côté des connoissances. Que » la Science soit humaine, au» lieu d'être sauvage; que l'éru-

» dition ſoit dégagée de la ru-
» deſſe de l'orgueil, elles feront
» les délices de la ſociété. Parer
» & adoucir les Sciences, voilà
» le grand Art du Sçavant. «

M. l'Abbé D. L. T. Homme de condition, & élevé dans un monde poli, ſe défie ſouvent des maniéres de nos Sçavants. Il lui échappe à cet égard des traits forts, des coups de pinceau qui marquent ſon zéle pour la Société. Qu'il nous ſoit permis de faire une réfléxion qui doit raſſurer notre Auteur, & dont il pourroit lui-même fournir la preuve. Ce n'eſt plus aujourd'hui le regne de la Pedanterie, de la docte impoliteſſe, & du ſtile à la Scaliger. On ne vit plus avec ces *hommes facheux*, (dont parle Gui-Patin) qu'on ne pouvoit contredire, ſans s'attirer un déluge d'injures dans toutes les langues, & ſelon tous les Dialectes. Les Sçavans de nos jours ſont

communément aimables, complaisans, attentifs à ne blesser personne. De quelque part que soit venue la réforme, elle est faite, ou bien avancée; & s'il y a encore quelques petits abus, le Public en fait si bonne & si prompte justice, que le mal n'est pas contagieux.

Dans la Science des mœurs, l'Auteur fait entrer la Science des Femmes. Il dit que les hommes ne connoissent pas assez les femmes, quoique de part & d'autre *il y ait mêmes inclinations, mêmes vices, mêmes vertus, même sang, même cœur.* Cela forme un petit paradoxe qui donnera lieu à la subtilité des Lecteurs. Cet Article des femmes abonde en Réfléxions, en Critiques, en Caracteres. On ne peut espérer que cela plaise à tout le monde: l'Auteur dit lui-même *qu'il auroit peut-être mieux fait de ne pas s'y engager.* C'est du moins sentir la difficulté.

On lit avec plaiſir le morceau ſuivant. » Quand un homme né » pour la Société ſeroit maître de » naître parfait, je ne ſçai s'il ne » feroit pas ſagement d'y regar- » der à deux fois, avant que d'ac- » cepter de l'être en effet. En agiſ- » ſant avec prudence, il ne pour- » roit gueres ſe diſpenſer de de- » mander en grace à la nature » quelque petit défaut, quelque » foibleſſe ſans conſequence, ne » fût-ce que par égard pour le » reſte du Genre-humain. Celui » qui ſe ſeroit aſſûré la réputation » d'infaillibilité dans ſes mœurs, » & dans ſes raiſonnements, dé- » viendroit par cela ſeul le fléau » des hommes. Tous les mem- » bres repréſentants de la Société, » s'attribuent réciproquement une » égalité parfaite. Elle eſt à leurs » yeux, & le lien eſſentiel de » leur union, & l'unique fonde- » ment de leur liberté. Que cette » égalité ceſſe, le Genre-humain

» n'eſt plus ſociable pour eux. «

Cela rentre dans *l'Homo ſum, humani nihil à me alienum puto :* ſentiment qui valut à Térence tous les applaudiſſemens du Peuple Romain. Cependant Il y auroit encore une queſtion à faire, ſçavoir, ſi un homme qu'on ſuppoſeroit parfait n'auroit pas des charmes ſupérieurs, des graces touchantes, qui forceroient, pour ainſi dire, tous les autres membres de la Société à l'aimer, à le rechercher, à faire dépendre de lui leur bonheur & leur gloire.

Souvent M. l'Abbé D. L. T. amuſe la Raiſon par des ſentences détachées, & ce n'eſt peut-être pas ce qui fait moins de plaiſir au Lecteur, pourvû qu'il ſoit un peu accoutumé à réfléchir & à philoſopher. Exemples.

» La Science qui coute le plus
» aux Sçavans, eſt celle qui leur
» enſeigne qu'ils doivent ſouvent
» oublier qu'ils le ſont.

» La légereté & l'enjouement » ſont aux Sciences ce que la » gayeté eſt à un beau viſage. «

» Pourquoi voit-on ſi peu de » perſonnes qui ſçachent rece» voir les graces ? Ne ſeroit-ce pas » parce qu'il en eſt encore moins » qui ſçachent les faire ? «

» Il eſt beaucoup de perſonnes » dont l'amitié eſt trop difficile à » acquerir ; c'eſt aſſez de ne les » avoir pas pour ennemis. «

» Dieu même trouve des in» grats, les Grands s'étonnent » d'en rencontrer. «

» Quelle lâcheté dans la plûpart » des hommes ! Ils craignent Dieu » & n'oſent le ſervir. «

Le principal talent de notre Auteur eſt de tracer des caracteres ; ſon livre en eſt rempli. Nous ſouhaitons qu'ils ne paſſent point les bornes de la fiction ou de la Sphere générale, ſi ce n'eſt quand ils repréſentent en beau. Ce ne ſeroit pas une choſe in-

différente pour l'Auteur, si l'on reconnoissoit les personnages sous son crayon. Il n'en est pas de ces sortes de portraits, comme de ceux du célébre Peintre M. de la Tour, lesquels sont d'autant plus applaudis qu'on s'écrie plus promptement & plus universellement ; *c'est celui-ci : c'est celle-là.*

Voici le caractere d'un homme qui n'existe peut-être pas, mais qui mériteroit de se trouver partout. » Alcippe a reçu de la » nature le présent le plus heu» reux qu'elle puisse faire, l'in» estimable don de plaire. Pour» quoi plait-il cependant ? Le » cœur le sçait, l'esprit l'ignore ; » ou du moins l'esprit n'a point » de nuance assez délicate, pour » rendre les idées qu'Alcippe lui » donne. Ce terme aussi usité » que vuide, qui n'exprime réel» lement que la foiblesse de la » langue ou de l'imagination, ce » je ne sçai quoi secourable, ce

» charme myſtérieux qui réunit
» les contraires, la grace & la
» ſimplicité, la douceur & la vi-
» vacité, la timidité & l'aſſu-
» rance; c'eſt par ſon art, dit-
» on, qu'Alcippe enchante tous
» les cœurs. Tout ce qu'il fait,
» tout ce qu'il dit, annonce le tré-
» ſor qu'il poſſede. S'il parle on
» l'écoute avec délices; s'il ſe
» tait, ſon ſilence parle; l'on
» paſſe avec lui du ſérieux à la
» gayeté; des Sciences à la baga-
» telle; des bagatelles au frivole,
» ſans avoir le loiſir ni même l'i-
» dée de ſe refuſer à l'attrait
» qu'il répand ſur tout. Le tems
» ne paſſe pas avec lui, il s'en-
» vole: la langueur qui ſuccede
» à ſon commerce eſt ſi ſenſible,
» que rien ne le remplace....
» Alcippe plait à la jeuneſſe par
» l'enjouement, à la vieilleſſe par
» la maturité, au Sçavant par la
» capacité, à l'Ignorant par le
» parti qu'il en ſçait tirer. Il ré-

» jouit le riche , il amuse le
» pauvre, il console l'infortuné,
» il ajoute au bonheur de l'heu-
» reux. Toujours varié, toujours
» le même, toujours original; sa
» démarche , son attitude, son
» regard, tout parle en lui, tout
» intéresse , tout charme. Quel
» sort! Quel bonheur! Tant d'a-
» vantages ne coutent à Alcippe
» que les remerciments qu'il doit
» à la nature, &c. «

M. l'Abbé D. L. T. s'écrie quelque part » vérité adorable, vérité » profonde, que les hommes qui » vous cherchent ailleurs que dans » le sein de la Divinité sont insen- » sés! « Nous indiquons ce trait, & plus haut nous en avons cité deux ou trois autres, pour montrer que ce Philosophe pense bien de Dieu. En traitant l'article des Sciences, il dit que la *plûpart des hommes pensent par préjugés, & croyent par habitude.* Cette proposition, que nous croyons relative

aux connoiſſances profanes dont parle l'Auteur, doit néanmoins être retranchée dans une ſeconde Edition, parce qu'elle ſe préſente d'une maniére trop générale.

Nous ne diſons rien d'un petit Traité intitulé *Le Loiſir du Sage*, qu'on trouve à la fin du Volume, & qu'on attribue quelquefois à Seneque. C'eſt un hors-d'œuvre Philoſophique plus ſérieux que *l'Amuſement de la Raiſon*; mais toujours l'ouvrage d'un homme d'eſprit, & notre Auteur le releve encore par les Notes qu'il y ajoute. Terminons cet Extrait en diſant que s'il y a plus de Philoſophie dans la Bruyere que dans tout Ariſtote, il y en a auſſi beaucoup plus dans ces *Amuſemens* de M. D. L. T. que dans Averroës, dans Avicenne, & dans tous les Commentateurs du Philoſophe.

ARTICLE XIII.

EXTRAIT D'UN MEMOIRE lû à la rentrée de l'Académie Royale des Sciences, par M. l'Abbé Nollet, touchant les effets de la vertu Electrique sur les corps organisés.

NOus rendions compte, il y a un an, de l'Ouvrage de M. l'Abbé Nollet sur l'*Electricité des Corps ;* c'est un Livre classique en ce genre. Le Public en a été très-satisfait, & avec un tel guide, une infinité de personnes sont entrées dans ce nouveau monde électrique, pays aussi ancien que l'univers, mais aussi peu connu, avant nos Observateurs, que l'étoit l'Amérique avant Colomb & Vespuce.

M. l'Abbé Nollet s'attachant de plus en plus aux observations, a reconnu que la vertu électrique

facilite l'accroiſſement des plantes, & que les animaux électriſés tranſpirent plus dans un tems donné que ceux qui ne le ſont pas. Ces deux objets font la matiére d'un Mémoire très-curieux qu'il lut le 15. Novembre dernier à la rentrée de l'Académie. Nous allons en donner la ſubſtance, faiſant obſerver d'abord que l'Auteur apporte toujours des attentions infinies à l'examen des Phénoménes : qu'il produit ſes réſultats avec beaucoup de réſerve, & que ſur les effets ultérieurs, qu'on peut eſpérer ou craindre de l'électricité, il n'affirme jamais rien qui doive tromper perſonne.

Le point d'où part notre habile Phyſicien eſt un fait déja indiqué dans ſes autres Ouvrages, & dans ceux de M. Boze célébre Profeſſeur de Phyſique à Wittemberg. » Il » s'agit de l'écoulement d'une li- » queur qui ſe feroit naturelle- » ment goutte à goutte, & qui

» devient continu se divisant en
» plusieurs petits jets, lorsqu'on
» électrise le vaisseau d'où il sort.»
Ce Phénoméne porte à croire que l'électricité est un moyen sûr pour accélérer les écoulemens; mais M. l'Abbé Nollet, accoutumé à prendre ses mesures en tout, n'a voulu se déterminer sur cet article qu'après un grand nombre d'expériences que détaille le Mémoire, & il a trouvé que l'électricité accélére toujours les écoulemens qui se font par des tuyaux capillaires: que cette accélération n'est pas sensible, lorsque la liqueur sort d'une maniére continuë, & par un canal d'une certaine largeur, comme d'une ligne ou de deux lignes de Diamétre: qu'au lieu d'accélération, la vertu électrique occasionne un retardement sensible, lorsque l'eau s'écoule par un orifice d'une certaine dimension, comme d'une demi-ligne de Diamétre, & un peu au-dessous, sur-

tout quand l'électricité est bien forte.

Les raisons Physiques de ces trois cas sont déduites avec beaucoup de justesse. Dans le premier, » la matiere électrique effluente » s'élance visiblement avec beau- » coup plus de vitesse que l'eau » qui sort goutte à goutte par le » seul effort de sa pesanteur : ef- » fort qui est encore considérable- » ment retardé par les frottemens » d'un canal étroit. Il est donc na- » turel qu'elle ajoute au mouve- » ment de la liqueur, & qu'elle » en entraîne les parties, sur les- » quelles nous sçavons d'ailleurs » que ses impulsions ont prise, » comme sur tout autre corps.

Dans le second cas, l'accélération n'est pas sensible, 1°. parce que l'excès de la vitesse de la matiére Electrique effluente est moins grand sur un écoulement libre que sur celui qui est retardé, & qui ne se fait que goutte à goutte. 2°. Par-

ce que ſon impulſion ſe partageant ſur une maſſe beaucoup plus grande, il eſt naturel qu'elle n'ait qu'un effet inſenſible ſur chacune des parties qu'elle ſollicite.

Le troiſiéme cas eſt plus difficile à expliquer. Notre Auteur conjecture qu'alors les aigrettes de matiére Electrique, qui environnent l'orifice du Tuyau, ſe trouvant avoir des rayons qui ſe croiſent ſur l'axe de l'écoulement, il peut arriver que cela rende le jet plus lent : ce qui doit être » ſi la » force avec laquelle ces rayons » vont ſe croiſer, eſt aſſez gran» de pour modérer ſenſiblement » les efforts combinés de la peſan» teur & de l'électricité de la li» queur qui s'écoule. Cette propor» tion apparemment ne ſe trouve » plus quand on électriſe foible» ment, ou quand le jet électriſé » ſort par une ouverture qui excéde » une demi-ligne de Diamétre. »

Les deux derniers faits avec

leurs explications ne ſont mis ici que pour manifeſter de plus en plus les Phénoménes, & la Théorie de l'Electricité. Le premier eſt celui qui intéreſſe directement le préſent Mémoire. Car notre Auteur » voyant à n'en pouvoir dou- » ter que l'Electricité entraîne, » pour ainſi dire, les liquides qui » ſont obligés de paſſer par des ca- » naux fort étroits, il commença » à croire que cette vertu, em- » ployée d'une certaine maniere, » pourroit avoir quelque effet ſur » la ſéve des végétaux, ou donner » aux fluides qui entrent dans » l'œconomie animale, quelques » mouvements qui lui ſeroient » avantageux ou nuiſibles » : deux choſes qu'il eſt preſqu'également utile de ſçavoir, afin de procurer l'une & d'éviter l'autre.

Cette penſée ne pouvoit ſe préſenter à un Obſervateur comme M. l'Abbé N. ſans être bientôt ſuivie d'une multitude d'expériences.

il prépara dabord une eſpéce de cage de trois grandes feuilles de tole, diſpoſées parallélement entre elles, diſtantes l'une de l'autre d'environ 14. pouces, & tenuës aux 4. coins par des montants de fer. Il ſuſpendit cette cage par deux anneaux de métal à un gros cordon de ſoie tendu horiſontalement, & il y conduiſoit l'électricité par le moyen de deux chaines de fer qui la recevoient d'un globe de verre. Deux hommes forts, qui étoient relevés de tems en tems par deux autres, faiſoient tourner ce globe, tandis qu'une troiſiéme perſonne y tenoit les mains appliquées pour le frotter.

Ici l'Académicien obſerve par occaſion qu'il voulut épargner à un homme la peine de frotter, en lui ſubſtituant un couſſinet porté par un reſſort: que le couſſinet qui lui réuſſiſſoit le mieux étoit recouvert de 7. à 8. morceaux de peau de Bufle: qu'en général les

couſſinets dont on ſe ſert pour frotter doivent être garnis de matiéres animales : qu'après tout la main nuë eſt toujours préférable au couſſinet : que néanmoins après $\frac{3}{4}$ d'heure ou une heure de frottement, la main de la même perſonne ne procure plus qu'une électricité ſenſiblement plus foible, laquelle ſe ranime en faiſant ſuccéder une nouvelle main : que dans le frottement, s'il arrive que le globe s'échauffe beaucoup, le verre en eſt d'autant moins électrique : que quand l'électricité eſt bien forte, ſoit par les circonſtances du tems, ſoit par d'autres cauſes, le verre ne s'échauffe que foiblement ſous la main. Tout ceci remarqué par un habile homme doit épargner bien de la peine & des réfléxions à ceux qui travailleront après lui : c'eſt pour cela que nous en indiquons le détail dans cet extrait.

Après s'être équipé, comme nous avons dit, M. l'Abbé N. en

vint à éprouver ce que pourroit la vertu Electrique sur les plantes. Il sema le 9. d'Octobre dernier des grains de moutarde en égale quantité, dans deux jattes d'étain tout-à-fait semblables, & remplies de la même terre : il les laissa deux jours dans le même lieu, sans y faire autre chose que les arroser, & les exposer aux rayons du Soleil, depuis 10. heures du matin, jusqu'à trois après midi. Le 11. du même mois, il plaça une des jattes dans la cage de tole il l'électrisa pendant 10. heures, laissant l'autre jatte à l'écart, mais dans la même chambre. Le 12. les deux jattes furent exposées ensemble au Soleil, & arrosées également. On n'y appercevoit encore rien de levé; mais le 13. à neuf heures du matin, on vit dans la jatte électrisée trois graines levées dont les tiges étoient de trois lignes hors de terre; la jatte non électrisée n'en avoit aucune. On électrisa le soir pendant trois heu-

res la jatte destinée à cette épreuve, & le 14. au matin, elle avoit 9. tiges hors de terre, dont chacune étoit de 7. à 8. lignes; l'autre n'avoit encore absolument aucune graine de levée; le soir cependant on en vit une qui commençoit à se montrer. On continua d'électriser la même jatte durant 8. jours, & au bout de ce tems, les graines électrisées étoient toutes levées, & avoient des tiges de 15. à 16. lignes de hauteur, tandis qu'il y en avoit à peine 2. ou 3. des autres hors de terre, avec des tiges de 3. ou 4. lignes au plus.

Cette expérience a été répétée sur différentes graines, toujours avec le même succès, en sorte que l'Observateur a crû pouvoir conclure que la vertu électrique accéléroit la germination & l'accroissement des plantes. Dans le détail de ces opérations Physiques, M. l'Abbé N. expose quelques particularités qui ont attiré son attention; 1°. il croit avoir remar-

qué que les tiges ſollicitées par l'Electricité étoient plus menuës & plus foibles que celles qui avoient levé naturellement. 2°. Quand on électriſe une plante dans l'obſcurité, de l'extrémité de chaque feuille, ſurtout ſi l'on en approche la main, il ſort un ſouffle très-ſenſible & une aigrette lumineuſe, ce qui fait un ſpectacle très-agréable. 3°. Dans cette expérience on voit toujours que les parties les plus fléxibles de la Plante font effort pour s'écarter les unes des autres, comme il arriveroit aux fils d'une frange qu'on rendroit Electrique.

Venons préſentement au ſecond objet du Mémoire, qui eſt de faire voir que la vertu électrique augmente la tranſpiration, ou que les animaux électriſés tranſpirent plus dans un tems donné que ceux qui ne le ſont pas

M. l'Abbé N. convaincu que l'électricité accélére les écoule-

mens qui se font par des canaux fort étroits, étoit fort porté à croire que la transpiration des animaux pouvoit être augmentée par la même vertu; car il se représentoit les pores de la peau d'un animal comme les extrémités d'une infinité de tuyaux capillaires, & la matiere de la transpiration comme un fluide qui tend continuellement à s'écouler. Voilà d'abord ce qui s'appelle procéder conséquemment, & ne pas fabriquer de purs systêmes: mais en même tems il fut combattu par une déclaration de M. Boze de Wittemberg qui assure, après plusieurs expériences, que l'électricité ne change rien à la pesanteur des corps de quelque nature qu'ils soient. Or si la transpiration étoit augmentée par la vertu électrique, il faudroit de toute nécessité que cette vertu diminuât le poids d'un corps animé, c'étoit le raisonnement de notre Académi-

cien. Que faire donc au milieu de deux forces contraires, l'une de la plus raisonnable théorie, & l'autre d'une autorité comme celle de M. Boze qui est en Allemagne le Physicien de l'Electricité, comme M. l'Abbé N. l'est en France?

L'expérience actuelle & personnelle a toujours, dans cette matiere, l'avantage de diriger les jugemens en dernier ressort. Ainsi sans douter de la bonne foi ni des talens de M. Boze, M. l'Abbé N. se mit à observer lui-même; il ne voulut point commencer par le corps humain, de peur qu'il n'en arrivât quelques mauvais effets; il électrisa des liqueurs de diverses espéces, de l'eau, du sang, de l'urine, de l'esprit de vin; il n'y remarqua aucune altération, quoiqu'on ne puisse douter qu'il ne se fût fait des changemens dans les parties insensibles. Il passa aux animaux vivans: il prit deux chats d'environ quatre mois, nourris dés

mêmes alimens; gardés dans la même chambre, & il les pesa, avec la derniere exactitude, chacun dans une cage de bois fort légére: après quoi l'un fut mis sur la cage de tole & électrisé depuis 7. heures du matin jusqu'à midi, tandis que l'autre demeuroit dans la même chambre, mais à l'écart.

» Après cinq heures d'électrisa-
» tion non interrompuë, je pesai,
» dit M. l'Abbé N. ces animaux
» avec leurs cages, dans lesquelles
» je n'apperçus aucun excrément;
» celui qu'on avoit électrisé avoit
» perdu de son premier poids deux
» gros & 18 grains, l'autre n'avoit
» perdu du sien qu'un gros & 24
» grains, d'où il paroît que l'élec-
» tricité avoit causé sur le poids
» du premier chat un déchet de
» *66.* grains, différence de 2. gros
» 18. grains, à 1. gros 24. grains »
(on doit se souvenir que le gros comprend 72. grains.)

Comme on auroit pû soupçon-

ner que la différence de tranſpiration dans ces deux chats, ſeroit venuë de la diverſité de leur tempérament, l'Auteur fit changer de fonction à ces animaux, en ſorte que le chat qui n'avoit pas été électriſé le matin, le fut le ſoir, & que l'autre ſe repoſa dans la même chambre, & toujours dans ſa cage. Après l'expérience, il trouva que ce chat électriſé avoit perdu de ſon poids 2. gros & ſix grains, tandis que l'autre n'avoit perdu qu'un gros & 20. grains; ce qui fait une différence de 58. grains qu'il n'eſt guére poſſible d'attribuer à une autre cauſe qu'à l'électricité.

Ces réſultats ayant été confirmés par des épreuves réïtérées, M. l'Abbé N. fit ſes eſſais ſur d'autres animaux, ſur des Pigeons, des Bruants, des Pinçons, des Moineaux, juſques ſur des Inſectes: car ayant fait renfermer environ 500. Mouches dans un petit bocal couvert de gaze, on les peſa,

on les électrisa, & l'on marqua les différences de poids, comme on avoit fait par rapport aux chats & aux oiseaux : or toutes ces observations convainquirent de plus en plus notre Académicien, qu'un animal électrisé transpire davantage que celui qui ne l'est pas.

Ici M. l'Abbé Nollet expose dans des tables suivies l'ordre qu'il a gardé dans ces expériences, & le résultat dont chacune a été suivie. » On y voit que l'électricité » agit fort inégalement, non-seulement sur les mêmes sujets appliqués en différens tems à ces » épreuves, mais aussi sur les animaux qui différent entr'eux par » l'espéce.

Ces différences doivent être attribuées à l'inégale durée des épreuves, à la vertu électrique tantôt plus forte & tantôt plus foible, à la température variable du lieu où l'on opére, aux divers états de l'animal qu'on électrise ; ce qu'il

y a de remarquable, c'est qu'il semble que les animaux électrisés perdent d'autant plus de leur substance, toutes choses égales d'ailleurs, qu'ils sont plus petits dans leur espéce. Ainsi l'on voit par les Tables de M. l'Abbé Nollet, qu'un Pinçon ou un Bruant électrisé perd environ la 57e. partie de sa masse; &qu'un Pigeon ne perd pas la 140e. partie de la sienne : d'où l'on conclut avec toute sorte de raison, que, pour estimer l'évaporation que cause la vertu électrique, il ne faut avoir égard ni à la masse, ni à la surface des corps.

Les expériences ayant réussi sur les animaux, M. l'Abbé N. crut pouvoir électriser les hommes de la même maniére, toujours à dessein de s'assurer comment & jusqu'où la transpiration peut être aidée par la vertu électrique : mais ces épreuves n'ont pû être aussi parfaites que les précédentes. Il est nécessaire en effet d'y apporter

des soins particuliers : justesse dans la balance qu'on destine à péser les personnes ; attention à diminuer le volume & le poids des habits ; observation d'une régle uniforme pour le vivre, le tems, le lieu, toutes les circonstances en un mot où les personnes se font électriser.

Quoique notre Auteur n'ait pû pratiquer encore tout ce qu'il propose, quoiqu'il y ait eu beaucoup de variété dans les résultats de ses expériences, il a trouvé néanmoins que la transpiration insensible des personnes qu'il a électrisées, étoit de plusieurs onces plus grande qu'elle n'avoit coutume d'être, toutes choses égales d'ailleurs, quand les mêmes sujets n'étoient point électrisés. Il assure de même qu'aucune des personnes qui ont été appliquées à ces expériences ne s'est apperçuë d'une augmentation de chaleur, & qu'aucune n'a ressenti d'autre in-

commodité qu'un peu d'épuisement, & beaucoup d'appetit.

Sur cela il donne des ouvertures que l'art des Médecins pourra perfectionner. Si la vertu électrique augmente la transpiration, ce reméde ne sera-t'il pas utile en plusieurs maladies ? Et d'autant plus, ajoute l'Académicien » qu'on peut » l'appliquer sans tourmenter le » malade par des attitudes ou des » positions gênantes, & pour le » dire en un mot, sans les élec- » triser eux-mêmes. » La preuve de cette espéce de Paradoxe occupe tout le reste du Mémoire ; elle sert en même tems à faire voir : » » Qu'il y a réellement une matiére » affluante autour du corps électri- » sé, & que l'électricité consiste » dans les deux mouvemens con- » traires & simultanés de cette ma- » tiére que l'on nomme Electrique. »

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque la même chose qui arrive aux animaux & aux plantes qu'on

électrise, leur arrive de même en les plaçant seulement dans le voisinage d'un corps électrisé qui ait un certain volume. Les expériences en ont été faites, répétées, & constatées par M. l'Abbé Nollet. Prés de la cage de tole électrisée, l'écoulement goutte à goutte d'un syphon capillaire devenoit continu & accéléré, comme s'il eût été Electrique lui-même. A 7. ou 8. pouces au-dessous de la cage, un Chat, un Pigeon, un Moineau perdoient toujours autant, & même un peu plus de leur poids, qu'ils n'ont coutume d'en perdre quand ils reçoivent eux-mêmes la vertu Electrique. Dans la même situation, la végétation se faisoit tout aussi bien & avec autant de promptitude qu'on l'a dit en parlant des Plantes électrisées. Enfin auprès de la même cage, une personne au bout de cinq heures avoit perdu de son poids 4. onces 1. gros $\frac{1}{2}$ & ayant été électrisée la veille, elle

n'en avoit perdu dans le même tems que trois onces 5 gros. Il y a encore ici des tables qui exposent & qui comparent les divers résultats.

» Il seroit donc facile, conclut » M. l'Abbé Nollet, de faire ressentir les effets de l'électricité à » un grand nombre de Corps en » même tems sans les déplacer, » sans les gêner, fussent-ils à des » distances très-considérables ; car » on sçait que cette vertu se transmet fort aisément au loin par des » chaînes ou par d'autres corps » contigus. Quelques tuyaux de » tole, quelques fils de fer tendus, » qui porteroient de distance en » distance des feuilles de même » métal ; des paquets de clefs, » des paniers pleins de cloux ou » de vieux fer, qu'on tiendroit suspendus auprès d'un Malade, le » Malade restant dans son lit ou » dans son fauteuil, mille autres » moyens peut-être encore plus fa-

» ciles ne manqueroient pas de » mettre ces effets à la portée de » tout le monde, & d'en étendre » l'usage autant qu'on le souhaite- » roit. » Par la même raison, ils pourroient le restreindre, comme le prétend avec raison notre Auteur, en faisant observer, que les parties des corps qu'on expose plus directement au corps électrique sont aussi plus déterminées à lancer la matiere affluente & par conséquent à transpirer davantage: ainsi l'on pourroit faciliter la transpiration d'un bras, d'une jambe, de la tête, &c. plûtôt que des autres membres du même corps. On pourroit par le même moyen désobstruer les vaisseaux excrétoires, & les purger de ce qu'ils contiendroient de vicieux.

M. l'Abbé N. accompagne ces vuës générales & salutaires, d'avis très-sages pour ne rien hazarder, sans le conseil de ceux que leur Profession a rendu dépositaires de

l'Art de guérir. Pour ce qui concerne les plantes, ajoute-t-il, » on peut être moins circonspect. » Tout le monde peut s'en mêler, » sans courir de grands risques, » & cela me fait espérer qu'en peu » de tems nous sçaurons ce qu'il » y a à gagner en électrisant les » végétaux. Je ne pense pas que » cela puisse aller jusqu'à multi- » plier les forêts, & grossir les » moissons, mais au-dessous de » ces grands objets, il en est d'au- » tres, qui ne sont point indignes » de la Physique, ni d'une curiosi- » té raisonnable. »

ARTICLE XIV.

HISTOIRE ABREGE'E DE La Vie, des Vertus, & du Culte de Saint Bonaventure, de l'Ordre des Freres Mineurs, Cardinal, Evêque d'Albano, Docteur de l'Eglise, & Patron de la Ville de Lyon, écrite par un Religieux Cordelier. A Lyon, rue Merciére, Chez la Veuve de la Roche & fils, & les Freres Duplain 1747. In-8°.

CEt Ouvrage dédié à Messieurs les Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Lyon, doit être regardé comme un monument de zéle pour la gloire de Saint Bonaventure, & fait autant d'honneur à l'Imprimerie de Lyon, qu'à l'Ecrivain qui l'a composé. Il est difficile de trouver une Edition plus complette, le papier,

les Caracteres, les Vignettes; tout en est beau, & le stile de l'Auteur ne dépare point la beauté de l'Edition.

On trouve ici quatre livres; & chacun de ces Livres est divisé en plusieurs Chapitres. Le premier livre contient la naissance & les études de saint Bonaventure, & conduit jusqu'à son Généralat. Dans le second, il est parlé de son gouvernement dans l'Ordre de Saint François: dans le troisiéme de ses Dignités dans l'Eglise, de sa mort, de la Translation de son corps, de ses miracles & de ses écrits. Enfin le quatriéme renferme tout ce qui regarde le culte éclatant qu'on a rendu & que l'on continuë de rendre à ce Saint Docteur. Tel est le plan que l'on trouve dans la Préface. Elle est écrite avec agrément; on en peut juger par le morceau que nous rapportons ici. » *La Piété* » *demandoit quelques détails; &*

» *sans les pousser aussi loin qu'il*
» *nous eût été doux & aisé de*
» *le faire, nous nous sommes flat-*
» *tés que cette Ville sur-tout (la*
» *Ville de Lyon) que nous avons*
» *eu spécialement en vuë, nous*
» *sçauroit peut-être quelque gré de*
» *notre travail. L'Eloge de son*
» *Saint Patron, qu'elle entend*
» *jusqu'à neuf fois dans l'année,*
» *peut sans doute instruire sa dé-*
» *votion, & maintenir sa fer-*
» *veur; mais pourroit-elle, mal-*
» *gré cela, voir sans quelque sa-*
» *tisfaction, raconter ici sa sa-*
» *gesse & publier ses louanges?*
» *On aime à se rendre raison de*
» *ses sentiments, & l'on repasse*
» *volontiers sur les traits d'une*
» *gloire qui intéresse, &c.*

On ne peut guére reprocher à l'Auteur que quelques Phrases un peu trop longues & trop chargées d'Epithétes : il régne encore dans son Ouvrage un air de Panégyrique, qui semble faire ou-

blier que c'est une Histoire qu'on lit. Nous allons la parcourir, nous nous contenterons d'en faire remarquer les principaux traits, & les plus capables de satisfaire la curiosité du Lecteur.

Le Grand Saint, dont on écrit la vie, naquit l'an 1221. à Bagnaréa, Ville Episcopale de la Toscane. On remarque comme un trait de Providence spéciale pour l'Ordre de Saint François, que Bonaventure vint au monde sur la fin de la vie de ce Saint Patriarche, & que *Jean Duns Scot*, surnommé, le *Docteur subtil*, naquit l'année même de la mort de Saint Bonaventure. On pourroit dire avec raison que cette même Providence a continué de se faire sentir jusqu'à nos jours, puisque l'Ordre de Saint François a eu dans tous les tems des hommes célébres qui l'ont illustré, en se rendant utiles à l'Eglise.

Notre Saint n'avoit pas tou-

jours été nommé *Bonaventure.* Ce fut Saint François qui lui donna ce nom, après avoir opéré sur lui un miracle éclatant qui lui rendit la santé. » Le pieux libéra-
» teur connoissant par un esprit
» Prophétique, que cet enfant
» seroit un jour la lumiére de l'E-
» glise, la gloire & le soutien de
» son Ordre, s'écria dans un
» saint transport, à la nouvelle
» de sa guérison, *ô Bonaventura!*
» Nom que notre Saint porta dans
» la suite, tant par respect pour
» celui qui le lui avoit donné,
» que par reconnoissance du bien-
» fait qu'il en avoit reçû.

Quand il fut un peu avancé en âge, on l'envoia étudier dans les plus célébres Universités d'Italie, il y fit des progrès surprenants: mais il n'y devint plus éclairé, que pour devenir plus vertueux.

Dès qu'il fut en état de se consacrer à Dieu, il alla dans la Province de Rome, il sollicita sa ré-

ception dans l'Ordre de S. François, & il y fut admis avec empreſſement dans la vingt-deuxiéme année de ſon âge. Après un Noviciat paſſé dans la plus grande ferveur, il fit ſa Profeſſion. Paris fut le premier Théâtre de gloire de Bonaventure, ſes Supérieurs l'y envoyerent, & il y fit bien-tôt voir qu'il alloit augmenter le nombre des Grands Hommes, que l'Univerſité de cette Ville a toujours été en poſſeſſion de former. Il eut le bonheur d'y avoir d'abord pour maître le fameux *Alexandre de Halés*, ſurnommé *le Docteur irréfragable.* Il donnoit ſes leçons dans les Ecoles interieures du Grand Couvent des Cordeliers de Paris.

Bonaventure y trouva dequoi exercer ſon émulation. Ces Ecoles étoient dès-lors remplies de jeunes Etudians, qui faiſoient les plus belles eſpérances de leur

Ordre. Saint Louis, comme le rapporte Joinville, envoyoit tous les ans une ſomme conſidérable pour leur entretien, & il diſoit : *Ah! que cette aumône eſt bien employée à tant de Freres, qui viennent de tout leur cœur dans ce Convent pour étudier les ſaintes Lettres, & répandre enſuite ce qu'ils ont appris par tout le monde pour la gloire de Dieu, & le ſalut des ames.* Quel témoignage, & qu'il eſt glorieux pour cette Maiſon de l'avoir mérité!

C'eſt dans le cours de ces études communes que *Bonaventure* & *Thomas d'Aquin* formerent cette amitié étroite, qui fit revivre celle que S. Baſile & S. Grégoire de Nazianze avoient contractée en étudiant enſemble à Athénes. Cette heureuſe comparaiſon eſt de notre Auteur.

Alexandre de Halés ayant ceſſé d'enſeigner, *Jean de la Rochelle* qu'il avoit nommé pour ſon ſuc-

cesseur, le remplaça dans sa Chaire. Les progrès de Bonaventure sous ce nouveau Professeur ne furent pas moins rapides : son érudition & sa vertu le firent bientôt élever au Sacerdoce : il redoubla de ferveur pour s'y préparer, & saisi d'un saint effroi à la vue d'une dignité si redoutable, il vint aux pieds du Ministre du Seigneur, recevoir l'onction sacrée. Ce fut alors, que persuadé plus que jamais qu'il devoit travailler à la sanctification des ames, il se livra au ministére de la parole. Pour donner une juste idée de ses travaux en ce genre, nous ne sçaurions mieux faire que de raporter les termes même de notre Auteur. On connoîtra par-là le caractére de son stile, & la justesse de ses expressions. » Les vérités de » la Religion clairement exposées, » l'hypocrisie percée de mille » traits, les dangers du siécle ma- » nifestés, le vice dépouillé de » ses artifices, & présenté sous

» toutes les couleurs qui peuvent
» le rendre odieux, la vertu mise
» dans un jour aimable, les peines
» horribles de l'enfer, les joies du
» Paradis, voilà les sujets sur les-
» quels Bonaventure exerça les pré-
» mices de son éloquence.

C'est à son zéle pour le salut des ames, que nous devons son premier Opuscule, qu'il appella *Pharetra*, Carquois. C'est une collection de plus de 3000. Passages tirés des saints Peres. *J'ai voulu*, dit-il lui-même, *que l'on pût tirer de ce fond, comme d'un Carquois, des traits sûrs pour terrasser l'ennemi de la Foi & de la conscience.*

Le Public trouvoit dans Bonaventure un Apôtre, ses Supérieurs y cherchérent un Docteur ; ils lui donnerent une chaire dans leurs écoles intérieures : son nom devint célébre ; la réputation du jeune Professeur se répandit, & lui attira de l'Université de Paris une distinction d'autant plus glorieuse,

qu'elle avoit peut-être été juſques-là ſans exemple. Selon les loix *de cette Mere des Sciences*, comme l'appelle notre Auteur, les Profeſſeurs doivent avoir 35. ans pour pouvoir remplir une chaire, Bonaventure n'en avoit que 33. lorſqu'il fut nommé à celle que *Jean de la Rochelle* venoit de quitter. Il fit briller dans cette place éclatante, les rares talens qu'il avoit reçus du Ciel, & donna des preuves d'une érudition profonde que rien n'étonnoit. Un jour Thomas d'Aquin charmé de ſes ſuccès, vint le viſiter, & lui demanda où il puiſoit cette doctrine prodigieuſe qui lui attiroit l'admiration de tout le monde. Bonaventure lui montra un Crucifix qui étoit ſur ſa table, & lui dit : *Voilà l'unique ſource de ma Doctrine. C'eſt dans ces Playes ſacrées que je puiſe mes lumiéres ; je ne ſçai que Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié.*

Ces deux illuſtres amis, qui font

la gloire de l'Université de Paris, y enseignoient en même-tems. Leur mérite extraordinaire valut à chacun un titre d'honneur. Thomas d'Aquin fut surnommé le *Docteur Angelique*, & Bonaventure le *Docteur Séraphique*. » Non, » dit un critique, parce qu'il étoit » enfant de S. François; mais parce » que ses leçons & ses instructions » avoient autant d'onction que de » force, & qu'en portant dans les » esprits le flambeau de la science, » il portoit dans les cœurs le feu de » l'amour divin.

Qui le croiroit? *Bonaventure* & *Thomas d'Aquin*, qui dès-lors pouvoient être regardés comme deux lumiéres brillantes de l'Eglise, n'avoient point encore été admis au dégré de Docteur. Ils en avoient tout le mérite, & bien au-delà : cependant on ne leur avoit point déféré cet honneur. L'Université eut honte sans doute d'avoir renvoyé si loin leur Docto-

rat : elle invita enfin ces deux habiles Professeurs à venir recevoir le Bonnet. Bonaventure donna dans cette occasion une marque d'humilité & de générosité bien digne de lui ; son antiquité dans l'Université lui donnoit le pas sur Thomas d'Aquin ; cependant il le céda. Son ami fit d'inutiles efforts pour lui résister, Thomas d'Aquin fut couronné le premier, & son Collégue éloigna par-là de plusieurs années le jour de son triomphe.

Tandis que Bonaventure ravissoit ceux qui venoient en foule à ses leçons publiques, l'Ordre de Saint François étoit agité par des Dissensions domestiques. Le Chef & les membres ne jouissoient pas de cette harmonie si nécessaire dans tout Gouvernement. *Jean de Parme* étoit alors Général ; c'étoit un homme très-vertueux, mais dont la vertu sévére n'admettoit aucun ménagement ; il

occaſionna ces troubles par ſon exceſſive rigidité. Le mécontentement des Particuliers éclata, & attira toute l'attention du Pape Alexandre V. Le Souverain Pontife crut que pour la conſervation du Corps, il falloit lui ôter ſon Chef. Le Chapitre Général eſt aſſemblé, & Jean de Parme par un ordre ſecret du Pape, s'y dépoſe lui-même, conjurant les Vocaux d'accepter ſa démiſſion, & de ne point penſer à l'élever de nouveau à la Place qu'il venoit de quitter. On peut bien juger que ſa priére fut exaucée. Cependant une démarche ſi humble ne laiſſa pas de toucher quelques-uns des aſſiſtants. On fut deux jours ſans ſe déterminer ſur le choix qu'on devoit faire, & enfin par reſpect pour la vertu reconnuë de Jean de Parme, on le laiſſa maître de nommer ſon Succeſſeur. Il fit voir combien il cherchoit l'avantage ſolide de ſon Or-

dre, il désigna Bonaventure. A ce nom, tous les Vocaux témoignérent leur joie, il fut élu d'une voix unanime: le Pape confirma cette élection, & marqua combien il en étoit satisfait.

Le nouveau Général n'avoit encore que trente-huit ans. Cependant les Anciens comme les jeunes se crurent heureux d'avoir à leur tête un si sçavant & si sage Supérieur. Bonaventure, qui étoit bien éloigné de se croire digne de cette place, fut le seul à qui la nouvelle de son élévation déplut. Ainsi les vrais Saints s'obstinent toujours à ne vouloir pas reconnoître les qualités éminentes que les autres révérent en eux.

Notre Saint part de Paris, arrive à Rome, & commence à exercer sa nouvelle Dignité; il dresse des Statuts qui passent pour un Chef-d'œuvre de prudence, sa douceur & sa sagesse concilient les esprits. Il se fait aimer de tous,

& rend à tous la vertu aimable.

Tandis que Bonaventure calmoit tout au dedans, il s'éleva une terrible tempête au dehors. De tout tems le monde a été ennemi de la perfection Evangélique, & les Ordres Mendians qui font ouvertement profession de la pratiquer dans tous ses points, ont toujours trouvé des contradicteurs. Un certain *Guillaume de Saint-Amour*, Membre de l'Université de Paris, crut devoir se distinguer par un misérable Libelle, rempli d'invectives grossieres, qu'il publia contre les Ordres Mendians, & qu'il intitula : *Des Périls des derniers Temps*. Comme les Ordres qu'il attaquoit cruellement & avec fureur, se rendoient très-utiles aux Fidéles par leurs travaux Apostoliques, il étoit nécessaire de réfuter invinciblement un Ouvrage qui les décrioit. Bonaventure se chargea de ce soin. Il répondit à *Guillaume de Saint-*

Amour : mais il lui répondit avec une modération qui n'appartient qu'aux Saints, & avec une force qui ne convient qu'à la Vérité. Sa réponſe eſt un Opuſcule, qu'il intitula, *De la Pauvreté de Jeſus-Chriſt.*

Après cette action de zéle, le Général ne s'appliqua plus qu'au gouvernement de ſon Ordre. Il tenoit de fréquens Chapitres qui ſervoient à entretenir de plus en plus la paix & la ſubordination entre les Freres; il faiſoit la viſite des Couvents qui lui étoient ſoumis, & il n'en ſortoit jamais, que, par ſon exemple, par ſes touchantes exhortations, par ſes avis pleins de ſageſſe, il n'y eût rétabli la premiére ferveur.

Son zéle le rendoit infatigable. Il tint un Chapitre général à Narbonne, célébre dans l'Ordre par les ſages Réglemens qu'il y fit. Ce fut là que les Religieux qui compoſoient cette Aſſemblée reſpecta-

ble, plus enchantés que jamais de la vertu & des lumiéres de leur Général, le ſupplierent d'écrire la vie de leur ſaint Patriarche. L'humilité le porta d'abord à s'en défendre, mais l'amour & la reconnoiſſance le forcerent enſuite d'entreprendre un ouvrage qui devoit être à la gloire de celui qu'il regardoit comme ſon Pere & ſon Bienfaicteur.

Environ ce tems-là, le Cardinal *Gui Fulcodi*, François de nation, fut élû Succeſſeur d'Urbain IV. & prit le nom de Clément IV. Sa Sainteté qui aimoit tendrement Bonaventure, & qui étoit un des admirateurs de ſa vertu & de ſes talens, le nomma à l'Archevéché d'Yorck, qui venoit de vacquer. L'Etat préſent de l'Angleterre demandoit un homme d'un mérite extraordinaire. Bonaventure le ſcavoit, & ce fut pour cette raiſon qu'il uſa de toute la conſidération que le Pape avoit pour lui,

pour faire tomber ſa nomination ſur un autre.

Nous ne parlons pas de mille autres traits de ſa ſageſſe, de ſa vigilance, de ſon zéle, & de ſon humilité. Qu'on liſe le Livre, dont nous ne prétendons donner ici que l'Abrégé, & l'on aura la ſatisfaction de s'édifier, de s'inſtruire, & de s'amuſer même très-agréablement. Le Saint édifiera: l'Ecrivain de ſa vie inſtruira, & procurera l'amuſement par les graces de ſon ſtile, & les charmes de ſa Narration.

Voici encore de nouveaux triomphes préparés à l'humilité de Bonaventure. Il ſe diſpoſoit à venir de Rome à Paris: avant que de partir, il alla rendre viſite au Souverain Pontife. Grégoire X. qui étoit alors ſur la Chaire de Saint Pierre, plein d'eſtime & de vénération pour le Général de l'Ordre de Saint François, lui fit entendre dans l'entretien qu'il eut

avec lui, qu'il étoit dans le dessein de le revêtir de la Pourpre Romaine. Le Saint fut consterné de cette résolution, & elle suffit pour hâter son départ. Il se flatta que son éloignement le feroit oublier de Grégoire. Il part promptement pour Paris, & il n'y est pas plûtôt arrivé que, pour accorder quelque chose au goût qui le portoit à l'étude de la Théologie, il s'y appliqua de nouveau, & composa son *Hexameron*, qui est une exposition magnifique de l'ouvrage des 6. jours.

Il s'occupoit ainsi sçavamment dans l'idée que Gregoire X. avoit perdu de vûë le projet dont il lui avoit parlé. Mais un mérite aussi distingué que le sien le trahissoit & parloit trop fortement en sa faveur. Le Souverain Pontife voulant encore plus honorer la Pourpre, qu'il ne prétendoit honorer celui qu'il en revêtiroit, le nomma Cardinal, & Evêque d'Albano tout ensemble : distinction singu-

liére qui auroit confirmé notre Saint dans le refus qu'il faiſoit des grandeurs de la terre, ſi le Pape pour prévenir toutes ſes réſiſtances, ne lui eût adreſſé un Bref, dans lequel il lui interdiſoit toute repréſentation.

Grégoire avoit convoqué un Concile à Lyon, il arriva à Florence, Bonaventure s'y préſenta à ſa Sainteté qui le reçut avec de grandes démonſtrations de joie, & le ſacra elle-même Evêque d'Albano. Après cette cérémonie, Bonaventure reçut ordre de ſe préparer ſur les matiéres qui devoient être agitées dans le Concile, ſçavoir, ſur les ſecours de la Terre Sainte, l'union des Grecs & des Latins, & la réformation des mœurs.

Thomas d'Aquin que le Pape avoit auſſi invité au Concile, tomba malade en route, & mourut à *Foſſe-neuve*. Grégoire & Bonaventure arriverent à Lyon au mois de

Novemb. 1273. Notre S.Cardinal y établit, comme il avoit fait à Rome, en l'honneur de la Sainte Vierge, une compagnie de Laïques du *Gonfalon*, ainsi nommés de la Banniere, qu'ils portoient aux Processions. Henri III. passant par Lyon à son retour de Pologne, ne dédaigna pas de donner son nom, & de prendre le titre de Confrére.

Enfin le Concile convoqué s'assembla; plus de 500. Evêques s'y trouverent, & quantité de Prélats du second Ordre. Bonaventure y répondit à la haute idée qu'on avoit de son sçavoir. On l'écouta comme un Oracle, & il vint à bout de terminer la grande affaire de la réunion de l'Eglise d'Orient avec l'Eglise d'Occident. Le Schisme fut abjuré solemnellement dans l'Eglise Primatiale de S. Jean de Lyon: & c'est pour conserver la mémoire d'un évenement si glorieux à S. Bonaventure, qu'on a

posé les deux croix que l'on voit sur le Grand-Autel de cette Eglise.

Tant de travaux avoient épuisé les forces du S. Cardinal. Il tomba tout-à-coup dangereusement malade. Le Seigneur fit encore un prodige pour récompenser sa foi. Un vomissement continuel l'avoit mis hors d'état de communier. Cependant pour sa consolation, il pria du moins qu'on lui apportât le S. Sacrement dans sa chambre, il l'adora humblement aussi-tôt qu'il le vit : il pressa le S. Ciboire sur sa poitrine, & dans le moment qu'il témoignoit vivement son amour à son Dieu, *une des Hosties sort du Ciboire,* * *& entre d'elle-même dans son corps.* C'est ce que plusieurs témoins dignes de foi ont assuré juridiquement : quelque tems après voyant que sa derniere heure approchoit, il demanda l'Extrême-Onction que le Souverain Pontife lui administra.

* Vinea Sancti Francis. c. 4.

Il employa ſes derniers momens à s'entretenir amoureuſement avec ſon Dieu. Il adora ſa ſainte volonté : enfin après une courte agonie, il s'endormit dans le Seigneur, & il alla jouir de la gloire des SS. dans le Ciel, ce fut le 15. de Juillet de l'année 1274. que cette mort arriva. Il n'étoit que dans la 53^{e}. année de ſon âge.

Ses funerailles furent célébrées avec la plus grande magnificence. Son éloge funébre fut prononcé par Pierre de Tarantaiſe, Cardinal d'Oſtie, devant une Auguſte Aſſemblée, compoſée du Souverain Pontife, de tous les Evêques du Concile qui ſe tenoit actuellement, & des Ambaſſadeurs, que l'Empereur des Grecs avoit envoyés pour ſe réunir à l'Egliſe Romaine.

La vénération qu'on avoit euë pour Bonaventure pendant ſa vie, ne fit qu'augmenter après ſa mort. Il y eut un concours prodigieux

à son tombeau, que Dieu rendit illustre par plusieurs miracles.

C'est ici que la ville de Lyon va signaler sa reconnoissance & son zéle. Si Bonaventure lui a fait éprouver plus souvent qu'à toute autre la puissance de son intercession, on peut dire aussi que jamais ville ne lui a été plus dévouée, & n'a mieux répondu à ses bienfaits : elle l'a spécialement pris pour son Patron, & elle célébre tous les ans sa Fête avec une solemnité, & une magnificence qui n'a point d'égale. On verra avec plaisir dans la nouvelle Histoire de S. Bonaventure, le détail des cérémonies qui se pratiquent à Lyon pendant l'Octave de sa fête. Rien n'est plus édifiant, & ne fait plus d'honneur à la pieté des habitants de cette grande ville.

Pour mettre le comble à la gloire de Saint Bonaventure sur la terre, il ne lui manquoit plus que d'être mis au rang des Docteurs

de l'Eglise. Il l'avoit mérité par le grand nombre de ses doctes écrits. Le Pape Sixte V. comme Chef & Interprête des sentimens de l'Eglise Universelle, lui déféra cet honneur, & par là acquitta en partie l'Eglise de la reconnoissance qu'elle doit à ses lumiéres.

Nous apprenons que l'Auteur de cette Histoire se nomme le *Pere Boule* Cordelier. C'est envain qu'il cache son nom : ses talents le trahissent, il écrit avec noblesse, & il regne dans son ouvrage un air de décence & de Religion qui le fera goûter de tout bon connoisseur. Ce livre se débite à Paris avec succès, & se trouve chez Quillau fils, Libraire dans la ruë S. Jacques.

ARTICLE XV.

HISTOIRE DES VOYAGES, Tome quatriéme. Suite de l'Article IV. au mois de Janvier.

LIVRE X. La côte des Esclaves commence où finit la côte d'Or. On pourroit mettre en problême laquelle des deux a plus enrichi de personnes. Avec de l'or, dit-on communément, on a tout, & on peut tout; mais avec des Esclaves on fait de l'or, & plus de gens sont à portée d'en avoir, que de pouvoir profiter du commerce, qui a l'or pour objet immédiat.

CHAP. I. Quoiqu'il en soit, la côte des Esclaves comprend les Royaumes de Koto, du grand & du petit Popo, d'Ardra, & de Juida. Les trois premiers sont peu considérables, & nous ne nous y arrêterons point, parce qu'ils fournissent très-peu de choses à la cu-

riosité de ceux, qui lisent nos Mémoires.

Chap. II. Il n'en est pas de même de celui de *Juida*, c'est ainsi que le nomment les naturels du Pays ; sur leur prononciation les Anglois & les Portugais écrivent *Whida*, les Hollandois *Sida*, la plupart des François *Juda*. Nos Auteurs croyent que c'est » par » une mauvaise corruption, ou » peut-être une plaisanterie fon- » dée sur l'allusion.

Les Voyageurs ne conviennent pas de l'étenduë de ce Royaume. Selon Desmarchais, qui paroît lui en donner plus que tous les autres, il n'a que quinze à seize lieuës de côtes, & il n'avance dans les terres que huit à neuf lieuës : mais tous conviennent que c'est une des plus délicieuses Contrées de l'univers. » Tout le pays s'éleve com- » me un large & magnifique am- » phithéatre, où de chaque point » les yeux se promenent jusqu'à la

» mer. Plus on y avance, plus on » le trouve peuplé, c'eſt la véri» table image des champs éliſées.

Qui le croiroit, qu'un ſi petit Royaume fût diviſé en vingt-ſix Provinces, qui tirent leur nom de leurs Capitales? Elles ſont diſtribuées entre les principaux Seigneurs du pays, & deviennent héréditaires dans leurs familles. Le Roi, qui n'eſt que leur chef, gouverne particuliérement celle de *Sabi*, ou *Xavier*, qui eſt la premiere du Royaume. Deſmarchais nous a conſervé les noms de toutes les autres, & les titres de ceux qui les poſſedent. Boſman nous aſſûre que chaque Capitale a autant d'habitants, que les Royaumes ordinaires de la Côte-d'Or; outre ces grandes villes on rencontre de toutes parts une multitude innombrable de petits villages, qui ne ſont éloignés les uns des autres, que d'une portée de mouſquet, & tellement peuplés,

que si on en croit Desmarchais, tout le pays paroît ne composer qu'une seule ville, dont les quartiers ne sont séparés, que par des terres cultivées, qu'on prendroit pour des jardins.

Une si belle Côte n'est pas aisée à aborder, on ne peut y arriver qu'en Canot, & le moins qu'il faille essuyer en y arrivant, est d'être mouillé depuis la tête jusqu'aux pieds. C'est un effet de ce qu'on appelle *la Barre de Guinée*, qui est plus ou moins dangereuse suivant la position des côtes, & la nature des vents, ausquels elles sont exposées. On entend, disent nos Auteurs, par cette Barre » l'effet produit par trois vagues, » qui viennent se briser successi- » vement contre la côte, & dont » la derniere est toujours la plus » dangereuse, parce qu'elle for- » me une sorte d'Arcade assez hau- » te, & d'un assez grand Diame- » tre pour couvrir entierement un

» canot, le remplir d'eau & l'abî-
» mer, avant qu'il puisse toucher
» au rivage... L'adresse des Ra-
» meurs Negres consiste à sauter
» promptement dans l'eau, & à
» soutenir le canot des deux côtés
» pour empêcher qu'il ne tourne...
» Depuis que les Européens exer-
» cent le commerce à Juida, les
» Negres du pays ont eu le tems
» de se familiariser avec ce dange-
» reux passage... Leur hardiesse est
» si tranquille, que s'ils n'ont pas
» quelqu'un, qui les observe, ils ces-
» sent quelque tems d'avancer,
» en soutenant le canot avec leurs
» rames, tandis qu'un des plus
» adroits perce les barils, & sert
» de l'eau de vie à tous les autres.

La principale marchandise de Juida sont les esclaves, les étofes, des nattes, des paniers, des calebasses, des plats & des tasses de bois, du papier rouge & bleu, de la malaguette, ou poivre long, du sel, de l'huile de palmier,

& autres denrées. Les hommes ne se mêlent que du commerce des esclaves, ils laissent le reste à leurs femmes, dont nos plus fins Marchands pourroient recevoir des leçons, soit dans l'art du débit, soit dans celui des comptes, disent nos Auteurs. La monnoye courante dans le pays sont la poudre d'or, & les Bujis, petites coquilles d'un blanc de lait, & de la grandeur d'une olive. Au reste il faut toujours payer comptant, on ne connoît point là l'usage du credit.

Ch. III. *De la figure, de l'habillement, de la nourriture & du caractére des habitants de Juida.* On trouvera ici des choses fort singulieres, & qu'on ne s'attend point de trouver dans des Negres. Desmarchais nous apprend que toute la nation témoigne une considération & une complaisance singuliere pour les François, & que le dernier Roy de Juida fit couper la tête à un de ses princi-

paux Officiers pour avoir insulté un François & levé la canne pour le fraper, quoique le Directeur du Comptoir de France eût sollicité sa Grace de la maniere la plus pressante. Pour peu qu'on ait lû les Relations des Voyageurs de toutes les nations, on est obligé de convenir de cette prédilection de tous les Peuples de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Asie pour notre nation. On ne convient pas moins qu'elle est aussi industrieuse qu'aucune autre pour le commerce, & que la France a, pour le bien faire, des avantages, que les autres Etats de l'Europe n'ont point : à quoi tient-il donc que nous n'en tirions pas le même profit, & un plus grand encore que la Hollande & l'Angleterre ? Desmarchais nous apprend encore que les Chinois ne portent pas plus loin les formalités du cérémonial, & ne les observent pas avec plus de rigueur, dans l'usage même ordinaire de la vie,

que les Negres de Juida. Les deux Chapitres ſuivants traitent de leurs mariages, de leurs amuſemens, de leurs maladies, de leurs funerailles, de leur Religion & de leurs opinions. Deſmarchais & le P. Labat, ſon Editeur, ſe ſont beaucoup étendus ſur tout cela, & nous en avons parlé dans le tems.

Dans le Ch. VI. où l'on décrit leur gouvernement, on trouve un éclairciſſement ſur les Malayens, ou Malays, qui ne ſont connus en Juida que depuis environ quarante ans. Smith les croit originaires de la preſqu'Iſle de Malaca, & prétend que leur langage eſt le véritable Malayen. Selon d'autres ils parlent le pur Arabe, tous conviennent que leur couleur n'eſt que bazanée, qu'ils ont les cheveux longs & noirs, qu'ils portent de longues robes, & qu'ils ſçavent lire & écrire. Leur Religion tient du Juif & du Mahometan,

& les Negres les appellent *Turcs noirs*. Le pays qu'ils habitent, & qu'on croit être assez près de la côte Orientale de l'Afrique, produit de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre, de l'étain & du fer. Ils portent des bagues d'un cuivre rouge, qui sont de vrais phosphores; placées sur une table, elles rendent dans les ténébres autant de lumiere, que deux flambeaux de cire. Desmarchais dit que l'inclination qu'ils font paroître pour notre nation devroit engager la compagnie de France à lier avec eux un commerce utile, & qui conduiroit infailliblement à la découverte de leur pays.

Ch. VII. *Histoire naturelle de Juida.* Le terroir de ce pays est rouge, & on y fait trois récoltes par an. Après quelques particularités assez curieuses sur l'Histoire naturelle de Juida, on nous parle des forts que les Européens y possedent; de la Capitale du

Royaume, qui n'eſt pas ſon bel endroit, puiſque Deſmarchais prétend qu'on lui fait beaucoup d'honneur en lui donnant le nom de Ville, & qu'on ne le lui donne que parce que le Roi & les Directeurs Européens y réſident.

Chap. VIII. *Voyage du Sieur d'Elbée au Royaume d'Ardre en 1669. & 1670.* C'étoit un Commiſſaire de la Marine, dont la Relation contient deux parties également intéreſſantes & curieuſes : l'une concerne la ville d'Aſſem, Capitale du Royaume d'Ardra, & la ſituation des affaires de ce pays : l'autre eſt le récit d'une Ambaſſade que le Roi d'Ardra envoya alors au Roi Louis XIV. qui la reçut avec magnificence, & toute la diſtinction, que méritoient le Roi d'Ardra & ſon Ambaſſadeur. Cette Relation a paru pour la premiére fois dans le ſecond Tome des Voyages du Chevalier Deſmarchais, & nous en avons parlé

en rendant compte de ſes Voyages, auſſi-bien que du Royaume d'Ardra, dont la deſcription fait la matiére du neuviéme & dernier Chapitre du dixiéme Livre de cette Hiſtoire.

Livre XI. *Deſcription du Royaume de Benin, & de toute la Côte, juſqu'au Royaume de Congo.* Le Benin, que pluſieurs Auteurs nomment le grand Benin, n'eſt pas auſſi connu, qu'il mériteroit de l'être, ſi on en juge par les premiers indices, qu'en ont eu les Portugais, ſuivant leſquels le Roi de Benin eſt un Prince puiſſant & fort abſolu, quoiqu'il paroiſſe avoir quelque dépendance du Roi des Abyſſins, dont il reçoit l'inveſtiture de ſes Etats par une Croix que ce Prince lui envoie. C'eſt Jean de Barros, qui nous apprend ce fait, que nos Auteurs ont apparemment ignoré.

Selon eux, le Royaume de Benin eſt à l'Eſt du Royaume d'Ar-

dra ; mais ils n'ont pas jugé à propos d'en fixer les limites, ſur leſquelles les Voyageurs ne s'accordent point ; & nous pouvons remarquer en général, qu'avec toutes les Relations qu'on nous donne de ce grand Pays, la Géographie en eſt encore bien obſcure. Le détail où entrent nos Auteurs ſur les Villes du Benin n'a rien de fort curieux, ſinon que la Capitale, qui porte le même nom, a une grande lieuë au moins de longueur, & que le Palais du Roi eſt d'une étendue immenſe.

En récompenſe il nous font un très-beau caractére des Habitans : ils nous les repréſentent comme un Peuple doux, civil, équitable, modéré, ennemi de la violence, généreux, dont il n'eſt rien qu'on n'obtienne par de bonnes maniéres, poli avec les Etrangers de quelque condition qu'ils ſoient. Un Négre, quelque chargé qu'il ſoit, ſe détournera de ſon chemin

pour le laiſſer à quelque Européen que ce ſoit qu'il rencontre. C'eſt même un crime capital dans cette Nation que d'outrager le moindre d'entr'eux ; mais elle eſt extrêmement déreglée dans ſes mœurs, & elle ſe livre ſans honte à tous les excès de l'incontinence, évitant néanmoins les obſcénités groſſiéres dans la converſation, mais non pas les équivoques & les mots à double-entente, qui y reviennent ſouvent. Ces Négres ont une grande averſion pour les Portugais, ce qui leur eſt aſſez commun avec tous ceux de la Guinée, & une prédilection ſinguliére pour les Hollandois.

Dans tout ce que nos Auteurs ont recueilli ſur les uſages, & ſur la Religion des Habitans du Benin, il y a des choſes aſſez particuliéres. Ils ont de cinq en cinq jours un Sabbat, ou jour de repos, qu'ils célebrent par des ſacrifices, pluſieurs Fêtes annuelles, dont

dont les principales ſont celles des Morts, pendant leſquelles on immole non-ſeulement des animaux, mais des hommes mêmes, qui ſont ordinairement des criminels condamnés à mort, & réſervés pour ces ſolemnités, & la Fête du Corail, dont le Roi & les Grands font tous les frais; car c'eſt un jour de réjouiſſance publique, & le ſeul de l'année, auquel le Roi ſe fait voir au peuple. Aucun Voyageur n'a pû découvrir l'origine de cette Fête; & les Négres, qu'on a conſultés ſur cela, ont paru n'en pas ſçavoir davantage que les Européens. Il y a bien de l'apparence que c'eſt une eſpéce de Fête d'un Ordre de Chevalerie; car le Roi de Benin diſtribuë des cordons de Corail aux Seigneurs, & à d'autres perſonnes, qu'il veut honorer, & qui ſont obligés ſous peine de la vie de les porter toujours autour du cou. C'eſt le Roi lui même, qui en a la

garde, & ce feroit un crime digne de mort que de les contrefaire. Cependant ce qu'on appelle Corail n'eſt qu'une compoſition de terre cuite, d'un rouge pâle, ou une pierre fort unie, qu'on prendroit pour du marbre à veines rouges.

Le Benin eſt gouverné par pluſieurs Princes, qui tous, excepté celui d'Ouſerri, où les Portugais ont un Etabliſſement, reconnoiſſent le Roi pour leur Chef. Le Peuple ſe croit libre, quoiqu'il ſoit traité en eſclave par le Souverain, dont l'autorité eſt abſoluë, & la volonté eſt regardée comme une loi ſuprême. On ajoûte que les trois premiers Grands du Royaume jouiſſent en effet, & ont du moins tout l'exercice du pouvoir Souverain, que les Vice-Rois mêmes, ou les Gouverneurs des Provinces reſſortiſſent uniquement au Conſeil de ce Triumvirat, & ne reconnoiſſent point d'autres ordres.

La Couronne de Benin eſt héréditaire, mais le Roi eſt le maître de choiſir celui de ſes Fils, qui lui ſuccédera. Lorſqu'il ſe ſent proche de ſa fin, il déclare ſon Succeſſeur à un des trois grands Officiers de la Couronne, lequel eſt obligé au ſecret ſous peine de mort. Cet Officier, dès que le Roi a les yeux fermés, eſt comme le Souverain de l'Etat: les Fils du Roi ſont les plus ſoumis de ſes Sujets, & lui obéiſſent en tout, comme s'il étoit le maître de leur ſort; & qui ſçait s'il ne l'eſt pas? Car on ne nous dit pas qu'il ait ni écrit, ni aucune marque de la volonté du Pere. Dès qu'il a déclaré le Roi, il le fait proclamer, & cela ſe fait avec un grand appareil. Le nouveau Souverain ſe retire enſuite dans un Village, qui eſt aſſez près de la Capitale, pour ſe faire inſtruire des régles du Gouvernement; ſa retraite finie, & quand il a pris poſſeſſion du Palais, le

premier uſage, qu'il fait de l'autorité ſuprême, eſt de ſe défaire de tous ſes Freres.

Le ſecond & le troiſiéme Chapitre contiennent quelques voyages au long de cette partie des côtes de la Guinée & le livre onziéme eſt terminé par quelques obſervations Phyſiques & Nautiques ſur les courants, les pluyes, les vents de commerce, les vents de terre de toutes les côtes de Guinée. Cet article eſt tiré principalement des relations d'Atkins, » qui raiſonnant phyſiquement des mouvements de la mer au long de ces côtes, a jugé que le principe de peſanteur, dont le célébre Newton s'eſt ſervi pour expliquer tous les Phénomenes des marées, peut être appliqué ici aux courants : il expoſe les faits, & tire enſuite les concluſions. » On verra avec plaiſir cet article, qu'il faudroit tranſcrire tout entier pour le rendre intelligible, nos Auteurs

en ayant retranché quelques ſuperfluités, qu'ils ont remarquées dans l'original.

Le XII. Livre tout entier n'eſt qu'un recueil de différents voyages dans les Royaumes de Congo & d'Angola; le premier par Edouard Lopez, Portugais en 1578. le ſecond par André Battel, Anglois en 1589. le troiſiéme par les PP. Michel Ange de Gattina & Denys Carli, Italiens, Miſſionnaires Capucins, en 1666. le quatriéme, par les PP. François de Monteleone & Jerôme Merolla, Religieux du même Ordre, en 1682. le cinquiéme par Jacques Barbot & Jean Caſe-neuve Anglois, en 1700. le premier & le dernier ſont fort courts, preſque tous ont déja paru, & quelques-uns en pluſieurs langues. Les avantures, les deſcriptions, les obſervations, qu'ils contiennent, & quelques ſingularités, qui étoient aſſez curieuſes, lorſqu'elles avoient

l'agrément de la nouveauté, ont pû faire plaisir aux Lecteurs, & on en peut encore tirer quelques instructions. La Traduction de M. l'Abbé Prevôt, & quelques remarques, dont nos Auteurs les ont enrichies, en rendent la lecture agréable & intéressante ; mais ces piéces ne sont susceptibles d'aucun extrait.

Livre XIII. *Description des Royaumes de Loango, d'Angola, de Benguch & des pays voisins.* Nous n'avons dans ce volume que les trois premiers Chapitres, qui contiennent la description entiere du Royaume de Loango, & une partie de celle du Congo. Le reste est réservé pour le cinquiéme volume, on nous en a promis dix ; mais nous sommes à la fin du quatriéme si peu avancés dans l'Histoire des Voyages, que pour y donner une étenduë proportionnée à toutes les matieres, qui y doivent entrer, vingt volumes suffi-

ront à peine ; & qui peut s'assûrer que les Auteurs Anglois, pour avoir voulu charger leur ouvrage de bien des choses peu certaines, & par là assez peu intéressantes, en verront la fin, & auront des Successeurs capables, ou d'humeur de le continuer ?

Les quatre Royaumes, qui sont le sujet du treiziéme livre, ne sont à proprement parler que quatre parties d'un même ; car le Royaume de Congo pris dans toute son étenduë comprend Loango, le Congo proprement dit, Angola & Bengole ou Benguele, de sorte qu'il est situé entre les vingt-huit degrés trente minutes & les quarante-six minutes de longitude Est, & que sa latitude comprend depuis l'Equateur jusqu'au seiziéme degré Sud. A l'Ouest il a l'Ocean Occidental, ou Atlantique ; ses côtes forment un arc, dont les deux extrémités sont le cap de Sainte Catherine & le cap Negre, le pre-

mier au Nord & le second au Sud.

Le premier Chapitre traite du Royaume de Loango, qui est le plus Septentrional des quatre, qui divisent le Congo : le second & le troisiéme ne nous instruisent que d'une partie de ce qui regarde le Congo proprement dit. Tout ce que nous pourrions dire de particulier & d'intéressant sur ce sujet, ne pourroit être qu'une redite de ce qu'on a déja pû voir dans nos Mémoires, lorsque nous avons parlé d'une Histoire générale du Congo écrite par un Pere Capucin, & traduite en François par le P. Labat, qui ne l'a point gâtée en l'amplifiant un peu.

ARTICLE XVI.

DISSERTATION; Découverte & Demonstration de la Quadrature Mathématique du Cercle, pour servir d'introduction à la connoissance exacte de cette vérité, par M. de Fauré Géometre. Abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus & revelasti ea parvulis. Luc. c. 10. ℣. 21. *Aux dépens de l'Auteur. 1747. Broch. In 12. Pag. 52.*

L'Avertissement en Latin nous apprend que *M. de Fauré* est Géométre à Lausane, dans le canton de Berne, qu'il a fait vœu de donner aux Pauvres une partie des grands biens qu'il suppose que les Princes ont promis à la découverte de la quadrature du cercle, découverte qu'il se flate d'avoir faite, jusqu'à n'en pas dou-

ter, priant les Sçavans de lui aider de bonne foi à parvenir au développement de sa découverte & à la récompense qui lui est duë.

Il n'est pas douteux que les Sçavans ne doivent en conscience & en honnêtes gens, coopérer avec ceux qui travaillent pour le progrès des Sciences avec la candeur dont paroît y travailler cet Auteur, & par conséquent faire éclater leur découverte, si elle est réelle, ou les en détromper si elle est fausse. L'Interêt Public même le demande ainsi, surtout à ceux qui sont comme nous chargés d'annoncer journellement le progrès des Sciences & des Arts.

L'Avertissement Latin de *M. de Fauré* est suivi d'une exposition de *l'utilité de la Quadrature du cercle*. Cette utilité seroit plus pour l'Auteur de cette Quadrature que pour les Sciences, les Arts & le Public. Il seroit regardé

comme un habile homme, comme un homme d'un genie ſupérieur, comme ayant fait ce qu'Archimede, Newton, Grégoire de S. Vincent, Deſcartes ni perſonne n'avoit pû faire avant lui : & à cet égard quoique nous ne ſçachions pas qu'aucun Roi, Prince ou République ait rien promis, ſi ce n'eſt peut-être l'Angleterre, nous ſommes perſuadés que celui qui auroit achevé ce grand œuvre, en recevroit des récompenſes ſolides, des Titres, des Charges, des gratifications, des penſions de toutes parts. Ce ſeroit l'homme à la mode ; on viendroit le voir des quatre coins de l'Europe : & peut-être le mériteroit-il.

Du reſte l'Auteur paſſe le but en diſant que *la Quadrature du Cercle eſt un des moyens eſſentiels & néceſſaires pour trouver les Longitudes*, & que *ſans une exacte connoiſſance du Cercle, les*

Arts de la Navigation & des Fortifications n'atteindront jamais au degré de perfection, dont ils sont susceptibles, & qui leur est nécessaire. Nous osons avancer que la Quadrature du Cercle n'a de soi aucun rapport à l'Art des Fortifications, ni même à celui de la Navigation, surtout la Quadrature étant trouvée pour la pratique autant qu'elle pourroit l'être si elle l'étoit pour la Theorie. Pratiquement le cercle est quarré, autant en quelque sorte que le Quarré même.

L'Auteur vient enfin à sa Découverte : mais il en veut toujours aux préjugés des Sçavans qui cherchent, dit-il, la Quadrature où elle n'est pas. Qu'il nous donne la sienne. La Géometrie est une Science où les préjugés ne sont ni communs ni dangereux. Il n'y a que des particuliers qui ayent ici à craindre les préjugés. Le gros des Géometres, la Géométrie n'en

a point. Les préjugés ne ſont ici jamais que des Démonſtrations courtes, claires, univerſellement adoptées.

L'Auteur en veut aux Approximations, aux calculs progreſſifs, aux ſéries infinies. Il dit qu'on n'atteindra jamais le but par là. On le ſçait bien : mais on fait ce qu'on peut, & du reſte on n'admet rien qui ne ſoit démontré. Quel mauvais préjugé les Géometres pourroient-ils avoir ſur la Quadrature du Cercle, ou en faveur de ces Series, puiſqu'ils démontrent que la quadrature n'eſt trouvée ni par-là ni par aucune autre voye dont ils ſoient en poſſeſſion ? Les préjugés qui humilient l'eſprit & la Science, ne ſont pas les plus dangereux.

S'il y a en ceci quelque préjugé dangereux pour les Géometres, c'eſt celui du découragement, & d'aller juſqu'à croire la Quadrature impoſſible, & en con-

ſéquence à ne vouloir pas y travailler, ni diriger ceux qui y travaillent. Cela n'eſt que trop ordinaire, & ne paroît pas raiſonnable. Le Cercle a ſa Quadrature, ſa meſure juſte en ſoi-même. De ſoi il y a un quarré égal à un Cercle, & un tel Quarré à un tel Cercle.

La Figure dont *M. de Fauré* ſe ſert pour quarrer le Cercle, conſiſte en un quarré dans lequel il inſcrit un Cercle, dans lequel Cercle il inſcrit un quarré parallellement au premier, & puis dans ce quarré un cercle, & dans ce cercle un quarré, juſqu'à quatre quarrés & quatre cercles concentriques & paralleles, reſpectivement les uns aux autres.

L'Auteur ne donne cette figure qu'en diſcours comme nous le faiſons ici, & ne la mene pas plus loin. Comment veut-il qu'on juge de ce qu'on ne voit pas, de ce qu'il ne dit pas? La Quadrature eſt

de soi une énigme, l'Auteur ne la donne qu'en énigme : il ne la donne donc pas. *Je ne puis*, dit-il, *communiquer cette Démonstration qu'on ne me la demande expressément.* Pourquoi exiger qu'on la lui demande ? La plûpart des Géometres croiroient se faire tort à eux-mêmes de demander rien de pareil. On ne demande que ce qu'on espere raisonablement d'obtenir. L'Auteur a plus d'intérêt que personne à faire connoître sa découverte, s'il y a confiance. Nous voulons bien cependant passer sur les formalités, & pour son intérêt & pour lui faire plaisir la lui demander, prêts à nous desister de cette demande, pour peu qu'il y fasse de résistance.

Nous pouvons même nous passer de rien demander, parce qu'après avoir *eu la quadrature du Cercle par les constructions Géometriques, par les raisonnemens Algébriques, & par toutes les démons-*

trations les plus concluantes & les plus évidentes, à ne pouvoir pas douter un moment de cette vérité, l'Auteur nous donne les *nombres heureux*, ainsi les appelle-t'il, qui constituent la Quadrature du cercle, *qui lui sont essentiels*, *& que Dieu lui a marqués.*

C'est avec raison que *M. de Fauré* traite *d'heureux* les nombres qui expriment le rapport du diametre au cercle, puisqu'ils ne sont ni radicaux ni fractionaires. C'est un Phénomene dans la Géometrie, que des nombres entiers simples & ordinaires expriment la Quadrature du cercle, & M. de Fauré a raison de regarder les séries, les radicaux, les fractions comme trois préjugés qui jusqu'ici ont écarté de la Quadrature. Car il est vrai que par leur moyen on ne l'a jamais trouvée.

Or les nombres *heureux* en question sont 9. & 8. le premier exprime le diametre, & le second

eſt le côté du quarré égal au cercle. De ſorte que pour quarrer exactement, Géometriquement cette figure juſqu'ici rebelle, il n'y a qu'à partager ſon diametre en 9. parties, en prendre 8. & de la ligne formée de ces 8. ou du diametre diminué d'un neuviéme former un quarré.

Ayant cela on a tout: car le diametre étant 9. le côté du *quarré heureux* étant 8. & ce quarré étant par conſequent 64. tandis que le quarré du diametre eſt 9 fois 9. ou 81. on a le raport du cercle au quarré du diametre dans celui de 64. à 81. Et ſi l'on veut avoir la circonférence même du cercle & ſon rapport avec le diametre, on n'a qu'à diviſer 64. par 2. & un quart, c'eſt-à-dire par le quart du diametre 9. ou la moitié du rayon 4. & demi, & l'on aura 28. & 4. neuviémes, pour la circonference qu'on peut exprimer en nombres *heureux*

& entiers en multipliant tout par 9. ce qui donne 81. pour le diametre, & 256. pour la circonférence.

Après quelques évolutions pareilles de calcul, l'Auteur conclud par ces mots, *Heureux nombres ! Beni soit Dieu, puisque par ces nombres, nous avons enfin la quadrature du cercle dans toute sa perfection.*

Mais quand M. de Fauré en a été là, croyant tout fait, il a trouvé qu'il lui restoit pourtant encore quelque chose à faire, peu de chose à l'entendre, mais tout à entendre les Géometres, sçavoir de prouver, c'est-à-dire démontrer qu'Archimede & toute la Géometrie depuis deux ou trois mille ans s'étoient trompés, en croyant le rapport de 22. à 7. trop grand pour exprimer celui de la circonférence au diametre, au lieu que le rapport de 256. à 81. ou de 28. quatre neuviémes

à 9. eſt encore plus grand & ne l'eſt pourtant point trop ſelon lui.

Sur cela dit l'Auteur, *j'ai cru m'être trompé, tellement que j'ai été rebuté d'abord, & ai quitté mon travail.* Ce n'a été qu'un nuage, il a paſſé; l'Auteur ajoûte, *mais peu de tems après j'ai été forcé par une certaine vertu intérieure, ou par une imagination frappée, de reprendre mon travail.* L'Auteur eſt de bonne foi comme on voit. Elle éclate dans toute ſa diſſertation, auſſi bien que ſa reconnoiſſance envers Dieu, & ſa modeſtie à avouer ſelon les paroles de l'Evangile qui ſont dans ſon titre, que la Providence lui à révelé à lui quoique petit, ce qu'elle a caché aux prudens du ſiécle, aux ſages de la terre.

Il entre dans le raiſonnement & rapporte le procédé d'Archimède pour trouver le côté du Polygone circonſcrit de 96. côtés. Par ce rai-

ſonnement & ce procédé, on voit démonſtrativement ce qu'on a toujours vû que le contour de ce Polygone de 96. côtés eſt le triple & un ſeptiéme du diametre, & que le diametre étant 7. le Polygone eſt 22. & que par conſéquent la circonférence du cercle inſcrite à ce Polygone eſt moindre que 22. ſans qu'on puiſſe d'ailleurs dire de combien.

Cette démonſtration, ce procédé ont quelque choſe de compliqué, de facile pourtant à ſaiſir. L'Auteur ne les ſaiſit pas cependant, après les avoir fait aſſez bien paſſer par ſa plume; & va même juſqu'à entreprendre d'en démontrer le faux. Nous pourions nous diſpenſer de le ſuivre, & continuer de nous fier à Archiméde, ou plûtôt à la même évidence qui avoit mené ce grand homme, dont les découvertes ont été à l'épreuve de la plus ſévere critique de tant de ſiécles éclairés.

Nous avons pourtant bien voulu nous prêter auſſi un peu aux raiſonnemens de l'Auteur, à cauſe de ſa candeur, & en faveur du Public à qui nos Mémoires ſont redevables de notre travail. L'Auteur entreprend de *faire voir que cette prétendue démonſtration* (d'Archimede) *n'a que la ſimple apparence de vérité, & qu'elle eſt malfondée, obſcure & chimérique.* Voilà des qualifications que nous aurions ſouhaité que la modeſtie de l'Auteur eût épargnées à Archimede, & à tous les Géometres.

Ponr réuſſir à prouver ce qu'il avance, l'Auteur fait un raiſonnement qu'il nous permettra de qualifier de ſophiſtique. Il fait deux ſuppoſitions qui ſe combattent dans la façon de les expoſer; car abſolument nous les concilirions bien. Il diviſe le diametre en nombre pairs, 2. 4. 8. 32. 64. & puis en nombres impairs 7. 49.

& trouvant d'un côté 48. & de l'autre 49. qui ſurement ne peuvent être égaux, il conclud *qu'on ne peut pas ſuppoſer dans ce cas le diametre diviſé en 7. parties égales entr'elles*. Le vrai eſt que M. de Fauré le diviſe d'abord en 8. ce qui encore n'empêcheroit pas qu'on ne le divisât ou plûtôt ſouſdivisât en 7. pour concilier les 2. diviſions. Il s'agit d'un triangle rectangle dont le rayon eſt le grand côté, & dont le petit côté tangente de l'angle de 30 dégrés eſt moitié de l'hypotenuſe qui eſt la ſecante. C'eſt cette ſécante que l'Auteur diviſe en 8. Son quarré donc 64. Or le petit coté étant moitié de cette ſécante & = 4. ſon quarré eſt 16. 16. ôté de 64. laiſſe 48. pour quarré du rayon. Cela eſt vrai.

Sur cela diviſez, dit l'Auteur, ce rayon en 7. ſon quarré ſera 49. & non 48. Qui ne voit l'arbitraire de cette contre-ſuppoſi-

ction, & qu'il n'eſt pas permis dans un triangle de diviſer arbitrairement un côté en 7. après avoir diviſé l'hypothenuſe en 8. à moins que par ſouſdiviſion de chaque 8. en 7. ou de chaque 7. en 8. ce qui fait 56, on ne mette la valeur des côtés en état de faire face aux deux ſuppoſitions. Si nous n'eſtimions pas M. Fauré ſur ſon ouvrage même, nous ne l'aurions pas ſuivi juſques-là.

A cette prétenduë démonſtration dont voilà le faux demonſtratif, M. de Fauré ajoûte une démonſtration purement méchanique que nous croyons inutile de vérifier, ſoit parce qu'elle ne peut infirmer une démonſtration Géometrique, ſoit parce que ce procedé n'a jamais rien prouvé en Géometrie.

Il partage le diametre en 7. parties bien égales à l'œil, aidé du microſcope, du compas, le plus ſur & le plus fin ; prend

avec le compas une de ces 7. parties, la porte d'un point de la circonférence à l'autre dans tout le contour ; & l'y ajuſtant 22. fois avant que de revenir au point du départ, il conclut que la circonférence du cercle eſt plus que 22. fois la ſeptiéme partie du diametre. Car ce compas ouvert d'un ſeptiéme du diametre, & ajuſté à deux points de circonférence déſigne une corde inſcrite. Si donc on peut inſcrire 22. cordes pareilles dans le cercle, ſans excéder le contour ; il eſt démontré que le Polygone qui en réſulte eſt au moins les 22. ſeptiémes du diametre, que la circonférence circulaire, plus grande ſurement que tout Polygone inſcrit, excede les 22 ſeptiémes du diametre, qu'à plus forte raiſon le Polygone circonſcrit de 96. côtés excedec es22 ſeptiémes, & qu'Archimede s'eſt trompé groſſiérement, & avec lui les Anciens

&

& les Modernes, en croyant, en diſant, en démontrant, en redémontrant mille fois que le rapport de 22. à 7. eſt plus grand que celui de la circonférence du cercle au diametre. Nous n'entrerons pas dans cette diſcuſſion méchanique, tout-à-fait inutile, décidée même en faveur d'Archimede par le procédé & la démonſtration géometriques de ce grand homme, & par le Sophiſme des deux contre-ſuppoſitions arbitraires de M. de Fauré, qui, s'il veut nous croire, laiſſera tout cela là, &c.

ARTICLE XVII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

LE PARADIS TERRESTRE Poëme imité de Milton par Madame D. B. à Londres 1748. 8°. pages 121.

CE Poëme est l'Ouvrage d'une Dame déja couronnée par l'Académie de Rouen. Son objet a été de *réduire en petit le grand & sublime Tableau* peint par Milton. Elle exécute ce dessein en 6. chants. Dans le premier, projets de Satan pour se venger du Ciel. Dans le second, description du Paradis terrestre, entretiens d'Adam & d'Eve. Dans le troisiéme, suite de ces Entretiens. Arrivée de l'Ange

Raphaël dans le Paradis terreſtre. Dans le quatriéme, Raphaël entretient l'homme de la chûte des Anges rebelles & de l'origine du Monde. Dans le cinquiéme, le Serpent tente Eve; Eve ſéduit Adam. Dans le ſixiéme, punition de ces deux coupables; promeſſe d'un Meſſie, &c. Tel eſt le canevas de ce Poëme dont nous ne citerons que le morceau ſuivant: c'eſt la priere qu'Adam & Eve adreſſent à Dieu (*troiſiéme chant page 49.*)

A peine le Soleil commençoit ſa carriere,
Que du fond de leur cœur s'élance leur priere:
O ſuprême Moteur de ce vaſte Univers,
Quel être peut compter tes ouvrages divers?
Ta grandeur, ta bonté, paſſent nos connoiſſances:
Chantez, Eſprits du Ciel, ſouveraines puiſſances;
Il convient à vos voix d'exalter l'Eternel;

Avec vous rendons-lui ce devoir ſolemnel.
Aſtres, Cieux, Elements, par un accord fidele
Célébrez la ſplendeur de ſa gloire immortelle.
Vous habitans des airs, de la terre & des eaux,
Vous êtes les témoins de nos tranſports nouveaux :
Echos vous répétez chaque jour nos hommages :
Grand Dieu peins dans nos cœurs les plus pures images,
Daigne en bannir l'erreur que le ſommeil produit,
Comme le jour éteint les flambeaux de la nuit.

Le bien qu'on a dit de cet Ouvrage doit animer Madame D. B. à entreprendre quelque choſe d'elle-même, à travailler ſur ſon propre fond. On lui a trouvé de la facilité pour les vers, du naturel

dans l'expreſſion, de la force même en quelques endroits : la critique qu'on a faite ſe réduit à trois ou quatre articles. On a dit que les deſcriptions, les narrations ſont quelquefois trop abrégées, les diſcours trop multipliés, les ſentiments d'Adam & d'Eve trop uniformes; qu'il s'eſt gliſſé des vers lâches ou proſaïques; que les Anges, qui paroiſſent de tems en tems, ne font pas toujours une figure aſſez noble; il faut en excepter celui du quatriéme chant qui développe avec magnificence l'Hiſtoire du Monde. Enfin l'on n'a pas approuvé que les images, tant celles des vignettes que celles des vers, fuſſent ſi ſouvent ſans draperie; & l'on a fait cette réfléxion tout-à-fait grave & ſérieuſe : qu'en décrivant l'état d'innocence on n'a pas dû expoſer les Lecteurs à devenir coupables.

FRANCE.

DE COUTANCES.

La vie de M. Paté Curé de Cherbourg décédé en odeur de Sainteté où se trouve recueillie l'Histoire abrégée de plusieurs autres Personnages recommandables en pieté tant avant lui que de son tems. Chez J. Fauvel Imprimeur de M. l'Evêque *8°. pag. 626.*

M. Antoine Paté naquit le 28. Octobre 1655. fut ordonné Prêtre le 19. Septembre 1682. prit possession de la Cure de Cherbourg le 27. Octobre 1687. & mourut le 21. de Mars 1728. Sa vie qu'on donne ici au Public est très-édifiante : c'est l'histoire d'un saint Prêtre, d'un bon Pasteur, d'un homme cher en toutes manieres à son Peuple. Quoique l'Auteur n'employe pas toutes les graces du discours, sa façon d'écrire est appliquante,

& cet ouvrage fait plus de plaisir que d'autres plus châtiés & plus limés. Il y regne un goût de pieté, quelque chose de nourri, & une fidélité exacte. Après la vie de M. Paté on trouve une espéce de recueil concernant d'autres personnes dévotes du mênie canton; en sorte que l'Histoire du Curé de Cherbourg n'occupe qu'environ la moitié de ce volume. C'étoit le cas de faire deux ouvrages différents, ou du moins deux Tomes séparés. La commodité du Public & l'attention à diminuer la dépense ont apparemment inspiré d'autres pensées. L'Auteur de ce livre est M. Trigan Curé de Digôville, qui prépare depuis bien des années une Histoire Ecclésiastique de Normandie.

De Poitiers.

Instruction pour les Novices. Ouvrage qui peut être également uti-

le aux personnes Séculieres *par le P. Pacifique de Tannay, Exprovincial des Capucins.* Chez Felix Faucon, *& se trouve à Paris chez G. Martin Libraire ruë S Jacques à l'Etoile*: *18, pages 387*. L'Auteur de ce livre est mort depuis peu en réputation de vertu & de Sainteté. Son ouvrage est dédié à Mad^e^. de Montmorin Abbesse de Fontevrault. On y remarque trois parties : la premiere traite de l'exercice de la présence de Dieu & de la sanctification des actions extérieures ; la seconde, des principales vertus chrétiennes ; la troisiéme, des principaux devoirs de l'état Religieux. Tout cela, quoique traité en abregé, renferme néanmoins des détails extrêmement utiles. Le style en est simple, clair, & propre à inspirer le goût de la pieté.

Paris

DE ~~TOULOUSE.~~

Panegyrique des SS. Joseph de

Leonissa & Fidel de Sygmareng. Dédié à Mgr. l'ancien Evêque de Mirepoix. Chez P. G. le Mercier ruë S. Jacques. Il a fallu un art particulier pour joindre dans un même discours l'éloge de deux Sts. de la même profession à la vérité, mais de divers pays, & d'un caractére, d'un genre de Sainteté, de talents mêmes assez différents. M. l'Abbé Mottin a réussi dans ce dessein : il peint d'abord S. Paul & S. Barnabé appellés au S. Ministere : début heureux, & qui amene sans contrainte le paralléle des Sts Joseph & Fidel. La division est juste, simple, & favorable. *Tous deux spécialement appellés, tous deux fidéles à leur vocation.* Le détail du discours fait voir dans l'Orateur une attention continuelle à rassembler les principaux traits de la vie de ces deux Sts. Il les compare ainsi dans le second point.

» Fidel tonnoit sur le Pécheur ;
» Joseph le gagnoit par la tendres-

» ſe. Fidel épouvantoit l'Impie ;
» Joſeph lui arrachoit des larmes.
» Fidel faiſoit redouter une éterni-
» té fatale ; Joſeph faiſoit ſoupi-
» rer pour les délices de l'éternité.
» Fidel ébranloit le Pécheur opi-
» niâtre; Joſeph ſe le concilioit.
» Conjurer, prier , preſſer étoit
» la reſſource de l'un ; menacer,
» confondre , anéantir l'orgueil de
» Satan étoit la victoire de l'autre.
» L'un ſembloit renouveller la
» force convaincante de S. Paul ,
» l'autre la douceur inſinuante de
» S. Pierre. Ainſi Tertullien inti-
» midoit, Cyprien conſoloit. Chry-
» ſoſtome étoit une lumiere vive
» & étincelante qui frappoit les
» yeux ; Auguſtin une flamme me-
» nagée qui pénétroit les cœurs.
» Le Saint Diacre d'Edeſſe pleuroit
» ſur le Pécheur ; Saint Baſile &
» Saint Gregoire attreroient & de-
» ſarmoient l'infléxibilité. » Quoi-
que nous applaudiſſions à ce mor-
ceau , nous croions toutefois que

S. Chryſoſtome ne *frappoit* pas les *yeux*, mais l'eſprit, mais l'ame, mais l'homme tout entier.

La Vie de S. Charles Borromée, par M. Antoine Godeau, Evêque de Vence : nouvelle Edition, *corrigée dans le ſtile, & augmentée de Notes néceſſaires pour l'intelligence des faits*, 2. Vol. in-12. Cet Ouvrage de M. Godeau étant devenu rare, on vient de le réimprimer. L'Auteur a retouché le ſtile en quelques endroits, ce qui ne s'étend gueres qu'à quelques termes un peu ſurannés qu'il a retranchés. Les Notes ajoutées au bas des pages ſont en petit nombre. Il ſemble qu'on auroit pû y inſérer un peu de critique, pour corriger le texte ſans le changer. Par exemple, à l'ouverture du Livre, nous trouvons une faute groſſiére (à la page 124 du 1. Vol.) M. Godeau dit, que dans la ſixiéme Seſſion du Concile de Trente, célébrée le 13. Janvier 1547. il y eut

de grandes disputes sur la résidence des Evêques, *pour sçavoir si elle étoit de droit Divin, ou de droit Ecclésiastique. Les Evêques François*, ajoute-t'il, *dont le Cardinal de Lorraine étoit le Chef, & les Espagnols s'étoient liés pour soûtenir la première opinion, &c.*

Or il est très-certain qu'alors il n'y avoit point de Cardinal de Lorraine au Concile. Charles de Lorraine n'étoit point encore Cardinal ; & il n'alla au Concile qu'en 1562. Le Cardinal Jean de Lorraine, son oncle, n'a jamais été au Concile de Trente. Enfin, au tems de la sixiéme Session, il n'y avoit parmi les Peres que trois Prélats François ; sçavoir, l'Archevêque d'Aix, l'Evêque de Clermont & l'Evêque d'Agde. On doit corriger de même *l'endroit de la page 126.* où M. Godeau dit que le Cardinal de Lorraine fut accusé de s'être relâché sur la résidence, *pour des interêts particuliers, &*

pour complaire à la Cour de Rome. On trouve cette nouvelle Edition chez Grangé, Libraire, au Palais.

Réfléxions nouvelles d'un Amateur des beaux Arts, adressées à Madame De.... pour servir de Supplément à la Lettre sur l'exposition des ouvrages de Peinture, Sculpture, &c. de l'année 1747. Ceci est la derniére Piéce du petit procès Littéraire dont les Tableaux exposés au Louvre en 1746. & 1747. étoient l'objet. L'Auteur, anonime comme les précédens, écrit à une Dame pour relever les défauts, ou les omissions de la Lettre sur les Tableaux de 1747. Cela se fait d'un stile trop peu animé. On trouve d'abord des complimens inutiles, des passages de Ciceron, une définition immense du Peintre d'histoire, des critiques générales de *la Lettre* en question. Après tous ces détours, on arrive à quelques observations judicieuses. L'Anonime reproche à l'Auteur de la Lettre de n'avoir

point parlé de plusieurs Tableaux qui méritoient de véritables éloges. Tels étoient ceux de Messieurs Caze, Galoche, d'Hulin, Boisot, Frontier : tel encore le beau portrait de M. Dangé par M. Tocqué, & un grand portrait en pastel de M. Loir. Dans le genre de Gravure, on cite les Estampes de MM. l'Epicier & le Bas, ausquelles la Lettre pouvoit rendre justice ; & tout cela est semé de traits dignes d'un connoisseur, ou d'un homme instruit par ceux qui méritent cette qualité. A l'occasion de M. de la Tour, souvent préconisé par l'Auteur de la Lettre, notre Anonime fait des comparaisons, & rappelle d'excellens Peintres qui n'existent plus : ce morceau est critique, mais diffus, & sans légereté, défaut principal dans toute cette brochure, quoique l'Auteur ne manque ni d'esprit, ni de zéle pour les Arts.

Histoire d'Angleterre par M. Rapin de Thoyras, continuée jus-

qu'à ce tems. Nouvelle Edition en 15. Vol. in-4°. proposée par souscription. A la Haye, & l'on peut souscrire jusqu'à la fin du mois d'Avril 1748. à Paris, chez la Veuve Ganeau, rue S. Jacques : Le Gras, grande Salle du Palais : Cavelier pere, rue S. Jacques : Giffart pere, même rue : Rollin fils, Quai des Augustins : Quillau pere, rue Galande : David l'aîné, rue S. Jacques : Bauche fils, Quai des Augustins : Durand, rue S. Jacques : D'Houri fils, rue de la Bouclerie. Et à Lyon, chez les FF. Duplain, Henri de Claustre, de la Roche.

L'Exemplaire complet sera pour les Souscripteurs de 90. liv. en feuilles, qui seront payées en souscrivant 45. liv. En recevant tout l'Ouvrage en Décembre 1748. 45. liv. L'Ouvrage entier sera vendu 120. liv. à ceux qui n'auront pas souscrit.

Il y a déja neuf Volumes ache-

vés d'imprimer, on peut les voir chez les Libraires.

Ceci est comme la mécanique de cette nouvelle Edition : disons présentement quel en sera le fond & le mérite particulier. On avoit dix Volumes de M. Rapin de Thoyras, & trois de deux autres Ecrivains qui ont conduit l'Histoire jusqu'à la fin du régne de George I. De plus on avoit imprimé à la Haye en 1733. deux Volumes de Remarques historiques & critiques sur l'Ouvrage de M. de Thoyras, par M. Tyndal. C'est tout ce Recueil qu'on donne aujourd'hui jusqu'à la concurrence de 15. Vol. en plaçant au bas des pages les Notes de M. Tyndal ; en distribuant à propos les Extraits de Rymer faits par M. de Thoyras ; en ajoutant quelques notes tirées d'une Histoire de Jacques II. imprimée en 1740. par un Auteur François & Catholique ; en donnant un Extrait de la vie du même

Prince, par le P. Bretonneau, Jesuite; en faisant aussi l'abregé de la vie du Roi Guillaume III.; en continuant l'Histoire d'Angleterre jusqu'à présent, par un simple Journal du régne de George II. Tel est le corps entier de ce qu'on propose actuellement au Public.

Le *Prospectus*, que nous avons sous les yeux, dit que *l'Histoire de M. Rapin de Thoyras est la mieux faite, & la plus judicieusement écrite que nous ayons en notre Langue; qu'on ne trouve dans aucune autre une narration plus simple & plus nette, un ordre plus naturel, des digressions mieux amenées, des discussions mieux entendues, des réfléxions plus nécessaires, des maximes plus solides, une sincérité plus égale; qu'aucun Historien n'est moins partial, &c.* Voilà bien des éloges que tout le monde n'avouera pas, surtout que *cette Histoire soit la mieux faite que nous ayons en notre Langue.*

C'est une préférence qui dégrade tous nos grands Historiens, Bossuet, Daniel, Vertot, D'Orleans, & cent autres que nous pourrions nommer. Rapin de Thoyras est communément peu instruit de l'Histoire des autres Nations, il n'avoit gueres lu que les *Actes* de Rymer, presque tout le reste lui échappe. Quand il veut discuter des faits en Critique, il oublie les trois quarts des choses qui devroient entrer dans la question. Qu'on lise, par exemple, la dissertation sur la Pucelle d'Orleans: il ne s'y trouve ni recherches, ni raisonnemens; ni principes, ni anecdotes, & la partialité est manifeste.

Pour la maniére d'écrire elle est médiocre; l'art des transitions n'y entra jamais; & le grand talent de peindre, qui est l'ame de l'Histoire, fut totalement étranger à cet Historien. Il faut donc dire seulement, en proposant la souscrip-

tion, que c'eſt encore la meilleure Hiſtoire d'Angleterre qui ait paru juſqu'ici, & qu'on la donne en attendant qu'il y en ait une autre.

La ſainte Bible en Latin & en François, avec des Préfaces, des Diſſertations & des Notes littérales, critiques & hiſtoriques, pour faciliter l'intelligenee de l'Ecriture ſainte ; le tout tiré du Commentaire de D. Auguſtin Calmet, Abbé de Senones, & des Auteurs les plus célébres. *En dix Volumes in-4°. enrichis de Cartes & de figures*. A Paris, rue S. Jacques, chez Gabriel Martin, à l'Etoile. Jean-Baptiſte Coignard, & Boudet, à la Bible d'or. Pierre-Louis Mariette, aux Colonnes d'Hercule. Hyppolite-Louis Guerin, à S. Thomas d'Aquin.

Outre le texte Latin de la Vulgate, on aura dans cette Bible la traduction Françoiſe du P. de Carrieres, Prêtre de l'Oratoire ; des

Notes tirées la plûpart du Commentaire de D. Calmet; une Chronologie où l'on ſuit communément Uſſerius; les Diſſertations de D. Calmet, revuës de nouveau, & placées aux endroits où elles ont un rapport naturel. On y a joint quelques-unes de celles dont M. l'Abbé de Vence a enrichi l'Edition de la Bible du P. de Carrieres: toutes ces Diſſertations ſont au nombre de 120. dont on donne les titres dans le *Proſpectus.* On y annonce auſſi des Préfaces, tant générales que particuliéres, tirées de D. Calmet, du P. de Carrieres, & de M. l'Abbé de Vence; avec des Sommaires, des planches gravées, des Tables Chronologiques, Géographique & des Matiéres; ſans compter des Obſervations nouvelles ſur quelques ſujets traités par D. Calmet, tels que le paſſage de la Mer rouge, la ſucceſſion des Souverains Pontifes Hebreux, les 70. ſemaines de Daniel, &c.

Conditions de la Souſcription.

Pour faciliter l'acquiſition de ce Livre, non-ſeulement on en bornera le prix à 72. liv. en feuilles pour ceux qui ſouſcriront, mais on conſentira même de ne recevoir cette ſomme que par parties. En faiſant la premiére avance, il ſera fourni une reconnoiſſance ſignée des Libraires, portant promeſſe de livrer l'Ouvrage entier dans l'eſpace de dix-huit mois, à compter du premier Janvier 1748. aux conditions ſuivantes :

On payera en ſouſcrivant	24. l.
En recevant les trois premiers Volumes en Juillet 1748.	18. l.
En recevant les trois ſuivans, ſix mois après	18. l.
En recevant les quatre derniers Volumes	12. l.
Total	72. liv.

Les Souſcripteurs feront retirer leurs Exemplaires dans les tems ci-

dessus marqués : & s'ils négligent de les retirer dans le cours de l'année, qui suivra la publication entiere de cet Ouvrage, leurs avances seront perduës pour eux. Ceux qui ne souscriront pas payeront ledit Livre cent livres en feuilles.

Exercice de Piété pour la Communion. Par le P. Griffet de la Compagnie de Jesus. Chez J. B. Coignard & Hyppolite-Louis Guerin, rue S. Jacques, in-12. pp. 371.

L'objet de ce Livre est de proposer, pour la sainte Communion, une méthode très-utile & très-édifiante, connuë autrefois & pratiquée par S. François de Borgia lorsqu'il étoit encore Duc de Gandie. *Il communioit alors tous les huit jours ; il employoit une partie des jours qui précédoient sa communion à s'y préparer, & dans les trois jours qui la suivoient, il s'occupoit encore de tous les sentimens de reconnoissance que ce Sacrement exige, & de la considération des fruits qu'il doit produire.*

Pour mettre les Fideles à portée de ſuivre la même méthode, on donne ici un Exercice de piété, qui comprend des Réfléxions & des Priéres partagées ſelon l'ordre des jours de la ſemaine, *enſorte que les trois premiers jours renferment tout ce qui regarde la préparation à la Communion ; le quatriéme jour n'a pour objet que la Communion même ; & les trois derniers jours ſont employés à méditer ſur les effets de la Communion.*

Cet Ouvrage quoiqu'aſſez court, contient un grand fond d'inſtruction, un développement conſidérable du Myſtere, une morale également noble & ſolide ; avec tous les ſentimens de la plus vive piété. Nous n'en citerons que le morceau ſuivant : il eſt tiré des réfléxions du ſecond jour. L'Auteur y peint tous les caractéres de l'amour de Jeſus-Chriſt pour nous dans la ſainte Euchariſtie : *Amour déſintereſſé, Amour éternel, Amour*

prévenant, Amour empressé, Amour tendre, Amour paternel, Amour généreux, libéral & magnifique : & il dit sur *l'Amour prévenant :*

» Le Verbe de Dieu, avant que » de se faire homme, promit sa ve» nuë, & la fit prédire par ses Pro» phétes, mais il la différa. Elle » fut attendue, elle fut différée » pendant plus de quatre mille ans. » Elle fut le fruit des vœux ar» dens & des instantes priéres de » tous les Justes de l'ancienne » Loi .... Ici c'est lui-même qui » vient à nous, c'est lui qui nous » invite & qui nous appelle. Les » Patriarches & les Prophétes lui » disoient : *Venez, Seigneur, ne* » *tardez pas ;* ne différez pas plus » long-tems notre bonheur & no» tre délivrance. Ici c'est lui qui » nous dit : *Venez à moi.* Ils di» soient : *Cieux abbaissez-vous, &* » *donnez-nous notre Sauveur.* Ici » les Cieux s'abbaissent d'eux-mê» mes, & le Dieu du Ciel se pré-

sente

» ſente à nous ſans attendre que
» nous l'ayons demandé. Les Pro-
» phétes diſoient : *O Cieux, en-*
» *voyez-nous votre divine roſée,*
» *& faites deſcendre le Juſte comme*
» *une pluie ſalutaire, & que la*
» *terre ouvrant ſon ſein nous pro-*
» *duiſe ſon Sauveur.* Ici la roſée
» céleſte prévient nos priéres &
» nos ſouhaits. La terre ouvre ſon
» ſein pour produire des fruits qui
» ſont en un moment changés &
» conſacrés par la vertu de ſa di-
» vine parole. Le Ciel n'attend
» pas qu'on le ſollicite. Le Juſte
» & le Sauveur des hommes nous
» eſt offert. Il nous dit : Je veux
» me donner à vous : *Prenez &*
» *mangez ;* recevez-moi dans vo-
» tre cœur. Préparez-vous ſeule-
» ment, & rendez-vous digne de
» l'honneur que je vous fais. Ils
» lui diſoient : *Seigneur, percez les*
» *Cieux, deſcendez ſur nous, fai-*
» *tes éclater votre puiſſance, & ces*
» *montagnes orgueilleuſes qui ſont*

» la figure des passions qui nous
» dominent, *seront fondues & anéanties en votre présence.* Ici
» c'est lui qui nous dit : j'ai percé
» les Cieux pour me donner à vous ;
» j'ai rassemblé toutes les merveil-
» les de ma puissance pour m'unir
» intimement à vous. Je suis prêt
» à me joindre à vous pour vous
» soustraire à l'Empire de ces pas-
» sions qui vous tyrannisent, &
» pour vous soumettre unique-
» ment à celui de la grace & de
» la vertu. Quoi, Seigneur, vous
» venez à moi, vous m'invitez,
» vous m'appellez, vous me pré-
» venez ! &c.

Horloge perpetuelle ou Cadran Solaire, Lunaire & Stellaire pour l'année 1748. On y trouvera plusieurs manieres de connoître l'heure présente au Soleil, à la Lune & aux Etoiles, la maniere de s'orienter pendant la nuit, de connoître les Etoiles, de mesurer les distan-

cès & les hauteurs ; le tout ſans avoir beſoin d'autres inſtruments, que de ce petit livre *à Lyon chez Aimé de la Roche ſeul Imprimeur de M. le Duc de Villeroy ; de la Ville & du Gouvernement.*

Ceci eſt un des plus jolis Calendriers qu'on puiſſe imaginer. La couverture ſeule peut donner envie de l'acquérir. D'un côté on y voit une planche contenant un quart de cercle avec tous ſes degrés & un plomb ſuſpendu au centre ; de plus une échelle de 8. pouces, ſervant à trouver l'heure préſente. De l'autre côté eſt une autre planche qui montre les principales conſtellations, & avec laquelle on peut meſurer la hauteur d'une tour, d'un arbre, &c. Le quart de Cercle donne la ſolution de pluſieurs problemes Aſtronomiques. On trouve ſurtout par ſon moyen les hauteurs de tous les aſtres : & tout ceci eſt expliqué dans le

corps du livre, où l'on a aussi des tables pour les hauteurs du Soleil & de la Lune, pour les principales Etoiles, & pour mesurer toute sorte de distances.

Ce petit livre, charmant par ses divers usages, est de M. Hervier Chanoine de S. Chaumont: *on en trouvera des Exemplaires à Paris chez Jean-Baptiste Coignard, rue S. Jacques.*

Fables nouvelles par M. P.. chez Prault, Pere, Quai de Gêvres au Paradis. On voit à la tête de ce recueil une Estampe gravée par le célébre M. le Bas. Elle représente un cabinet de livres où l'on apperçoit le buste de *La Fontaine*. A la vûë de ce portrait, un petit génie qui tient en main ces fables nouvelles, s'apprête à le déchirer. Il est arrêté par l'*espérance* qui lui fait voir, en levant un rideau, une belle & vaste campagne à par-

courir; on lit au bas ces deux vers de Phedre :

> Materiæ tantâ abundat copiâ,
> Labori faber ut desit, non fabro labor.

Dans un Extrait que nous donnerons, on verra que l'*espérance* nous a rendu un bon service en prenant sous sa protection le nouveau Fabuliste, M. Pesselier, & son ouvrage.

Essais sur les passions & sur leurs caractéres. 2. vol. in-12. à la Haye chez Neaulme & se trouve à Paris chez Clousier rue S. Jacques. C'est un livre de réfléxions & de caracteres: Ouvrage Philosophique partout, & dont nous rendrons compte avec quelque étenduë : aussi bien que des deux livres suivants, qui paroissent dans le meilleur goût.

Traité de la maniere de lire les Auteurs avec utilité. Tome 1. chez Lottin & Butard ruë S. Jacques. In-12.

Cours de Belles-Lettres distribuè par exercices 2. vol. chez Desaint & Saillant, ruë S. Jean de Beauvais.

Grangé & Rouy Libraires au Palais publient en 2. vol. in fol. & pour le prix de 36 liv. relié *le Droit commun de la France & la Coutume de Paris réduits en principes tirés des Ordonnances, des Arrêts, des Loix civiles & des Auteurs; & mis dans l'ordre d'un Commentaire complet & méthodique sur cette coutume; contenant dans cet ordre les usages du Châtelet sur les liquidations, les comptes, & les partages, & sur toutes autres matieres.* Par M. Bourjon ancien Avocat au Parlement. L'Auteur a embrassé d'une vuë générale le droit commun & la coutume, parce que l'un est la véritable explication de l'autre. Trois motifs l'ont conduit à cette union desirée depuis 200. ans. 1°. Tout

ce qui concerne le droit commun & la coutume eſt diſperſé. 2°. Il eſt trop étendu. 3°. On n'a pas encore donné d'ordre à l'un & à l'autre de ces objets : trois ſources de difficultés qui ſe trouveront applanies par cet Ouvrage.

Obſervations nouvelles & extraordinaires ſur la prédiction des criſes par le pouls, faites par le Docteur D. Franciſco Solano de Luques, Eſpagnol, & enſuite par différens Médecins. Enrichies de pluſieurs cas nouveaux & de remarques. Par *M. Nihell*, traduites de l'Anglois par M. Lavirotte Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier. *Chez de Bure l'aîné Quai des Auguſtins* in-12.

Nouvelles Etrennes utiles & agréables. Contenant un recueil de chanſons morales & d'emblêmes ſur de petits airs connus & notez à la fin pour l'année 1748.

Ce petit livre ſuccéde à celui des Fables qu'on a vû avec plaiſir les années précédentes. Il ne ſe trouve rien ici que de très-décent & de bien choiſi. *Les Libraires ſont Lottin & Buttard rue S. Jacques.*

Le Sieur Gautier Imprimeur des Tableaux en trois couleurs, incapable de perdre de vûë cet objet important, avant que de l'avoir conduit à ſa perfection, avertit que, malgré tous les contretems, dont nous ſommes témoins, ceux qui ont ſouſcrit pour les planches d'Anatomie en couleur naturelle, auront les 5. dernieres, comme il les a promiſes; & que les Chirurgiens ou Etudiants qui deſireront les avoir ſéparément, pourront ſouſcrire pour cette partie, donnant actuellement & avant la diſtribution 15. liv. mais que ceux qui auront attendu la fin de l'Ouvrage, payeront les 5. planches vingt & une livres. Elles ne ſeront

diſtribuées que dans le courant de Mars, au lieu de Février comme il l'avoit d'abord annoncé, la grandeur des planches & leur détail ont cauſé ce retardement. Nos Mémoires ont conſtamment applaudi à l'art que poſſede M. Gautier : nous en développâmes même dès le commencement tous les principes & les façons générales. Le ſuccès a ſurpaſſé notre attente. De jour en jour le deſſein de M. Gautier devient d'une correction, & ſon coloris d'une fonte & d'un œil, qui n'a plus rien de cet air *ſanguinolent*, que nous reprochâmes à ſes premieres planches d'Anatomie. Nous reconnoiſſons avec plaiſir que cet Artiſte a tous les talens, le courage ſurtout & & l'âpreté joints à la jeuneſſe : qualités néceſſaires pour fonder un art dont le public ne connoit point encore aſſez l'importance & l'utilité.

Lettre de M. La Condamine aux Auteurs de ce Journal.

MES RR. PP.

En lisant dans le premier Volume de votre Journal du mois de Décembre de cette année, l'Extrait de la nouvelle Edition de l'*Orinoque illustré* du R. P. *Gumilla*, publiée à *Madrid* en 1745; & l'exposé que vous faites des raisons de cet Auteur, pour nier la communication de l'*Orinoque* au *Maragnon*, ou *fleuve des Amazones*; on est porté à croire, que le Pere *Gumilla* a répliqué dans cette nouvelle Edition aux preuves de fait que j'ai données de cette communication, dans ma *Relation de la Riviere des Amazones*, (p. 119. & suiv.) Cependant il est évident que ce Pere n'avoit pas vû mon Livre, quand il a écrit ce que vous citez du sien. Ma Relation, quoiqu'elle porte la datte de 1745. & qu'elle ait été en effet

imprimée à la fin de la même année, n'a été publiée qu'au commencement de 1746. Donc le Pere *Gumilla* n'a pû la voir & y répondre en 1745. quand même il eût été à *Madrid*, & bien moins encore ne l'a-t'il pû étant retourné en Amérique dans le commencement de 1743.

Vous ignoriez, sans doute ces circonstances, & ces époques *, Mes RR. PP. lorsque vous avertissiez vos Lecteurs, que » l'Auteur de l'Orinoque illustré, bien » loin d'être *pleinement désabusé*, » comme on l'avoit annoncé en » 1745. produisoit au contraire de

* En faisant l'Extrait, on étoit bien persuadé que le P. G. n'avoit point vû le livre de M. de la Condamine, mais on ne concevoit pas comment ce livre disoit le P. G. *pleinement désabusé*, tandis que l'*Orinoque Illustré* se réimprimoit en 1745. C'est qu'on ne sçavoit pas que dès l'année 1743. le P. G. étoit retourné en Amérique, & qu'un autre prenoit soin de l'Edition de son livre à Madrid en 1745.

» nouvelles raisons pour fortifier
» son sentiment.

Pour lever vos doutes sur cette apparence de contradiction, je puis vous fournir un de ces éclaircissemens que les Lecteurs sont bien-aises de trouver, qu'ils desirent, & qu'ils semblent avoir droit d'attendre des Auteurs des Journaux, plus à portée que les particuliers de se les procurer, en remontant à la source.

Premiérement, pour ce qui regarde le changement d'avis du Pere *Gumilla* que j'ai articulé, voici ce que j'ai à dire.

Le Pere *Gumilla* revoyant son Livre à *Madrid*, au commencement de 1743. & disposant les matériaux de sa nouvelle Edition qui n'a paru qu'en 1745. deux ans après son départ, ne pouvoit deviner que les Portugais de *Rio Negro* remontoient actuellement, dans leurs canots, de cette Riviere dans l'*Orinoque*; mais de ce qu'il

persistoit au commencement de 1743. à croire sur de pures raisons de vrai-semblance, que l'union de ces deux Fleuves étoit impossible, il ne s'ensuit pas qu'à son arrivée en Amérique, quelques mois après, il n'ait dû être instruit par la voix publique, de la communication trouvée par les Portugais, & qu'il ne se soit désabusé de son erreur. Quelque bien fondé que je fusse à le croire, je n'ai pas avancé ce fait sur une simple conjecture. J'ai cité un bon garant, c'est M. *Bouguer*, qui revenant de *Quito* à *Carthagene* en 1743. fut informé à *Honda*, vers la fin d'Août, non par le Pere *Gumilla*, comme je l'avois d'abord crû, mais par le Pere *Raou*, qui venoit de quitter à *Santa-Fé* le Pere *Gumilla*, récemment de retour d'Europe; que celui-ci s'étoit enfin rendu aux preuves de fait de la communication des deux Fleuves qu'il avoit niée dans son Livre,

Voilà donc le changement d'avis du Pere *Gumilla* bien constaté, malgré ce qu'on lit dans la nouvelle Edition, qui s'est faite à deux mille lieues de lui. Mais après tout, ce changement d'opinion du Pere *Gumilla* ne regardoit que M. *Bouguer*, que j'avois cité comme témoin ; mais quoiqu'il en fût de l'avis du Pere *Gumilla* quant au fait principal, qui est la communication des deux Fleuves, il est évident par les dattes que je viens d'établir, que les preuves rapportées dans ma Relation subsistent en leur entier, & ne sont pas seulement effleurées par la nouvelle Edition de l'*Orinoque illustré*, bien loin d'être répondues comme le Lecteur pourroit le croire en lisant votre Extrait.

J'ajoute qu'il est encore aisé d'en juger ainsi indépendamment des dattes, par la nature même des preuves.

Celles du Pere *Gumilla* ſe réduiſent à deux, dont aucune n'eſt poſitive. Les voici : Ni lui, dit-il, ni aucun Miſſionnaire n'ont vû (il écrivoit en 1741.) de bras de communication de l'*Orinoque* au *Rio-Negro*. Une haute chaîne de montagnes s'oppoſe à cette communication, & ne laiſſe pas lieu de la ſoupçonner. Tout ce qu'ajoute le Pere *Gumilla* ne ſont que des citations de Cartes anciennes dont il confond les Auteurs, & qu'il regarde comme l'ouvrage de l'Académie des Sciences, quoique cette Compagnie ne ſoit pas plus garante de leur juſteſſe, que le R. P. Charlevoix & moi le ſommes des Cartes de l'Amérique Septentrionale, & Méridionale, récemment publiées ſous nos noms ſans notre aveu, du moins ſans que j'en aie eu le moindre avis, ſur quoi je fais ici en paſſant ma proteſtation. Enfin, la nouvelle Edition de l'*Orinoque illuſtré* ne

contient, sur le fait en question; de plus que l'ancienne, que quelques citations de *Herrera*, du Pere *d'Acuña*, & du Pere *Fritz*, qui toutes ne peuvent fonder que des conjectures que le moindre fait peut détruire.

A toutes ces raisons je ne réponds qu'un mot. Le voici : *Les Portugais de Para ont remonté en 1743. de la Riviere des Amazones dans l'Orinoque par Rio-Negro.* Vous avez pû lire cette note sur la Carte inserée dans ma Relation. J'ajoute qu'au lieu de *en 1743.* j'aurois pû dire *dès 1742.* Vous conviendrez, mes RR. PP. qu'il n'y a d'autre réponse à ce fait, que de le nier, ou de se rendre; c'est ce dernier parti qu'a pris le Pere *Gumilla.*

Vers le mois de Juin 1743. dans le même tems que ce Pere, à son arrivée d'Europe dans la Province de *Santa-Fé de Bogota*, & que M. *Bouguer* descendant de

Quito à *Carthagene* par la Riviere de *la Madelaine*, apprenoient ces nouvelles par la voix publique, M. *Maldonado* & moi, descendant le *Maragnon*, la trouvions déja répanduë à *Laguna*, principale Mission des *Maynas*, où nous eûmes communication de la Lettre du R. P. François *Rauber*, Jesuite Allemand, résidant à *Santa-Fé*, écrite à un Missionnaire de *Maynas*, son compatriote & son ami.

Cette Lettre, dont le desir d'être court m'a fait supprimer l'extrait dans mon Livre, portoit *qu'on sçavoit certainement depuis peu à Santa-Fé, que des peuplades nouvellement établies sur les bords de l'Orinoque, il sortoit un bras par lequel on pouvoit en quatre jours se rendre dans le Rio-Negro, & par cette Riviere dans le Maragnon.*

Au mois de Septembre suivant, la même chose nous fut confir-

mée au Fort qu'ont les Portugais à l'embouchure du *Rio-Negro*, par le témoignage des Soldats de la Garnison de ce Fort, qui avoient vû leurs camarades de retour de cette expédition. Enfin en arrivant au *Para*, nous trouvâmes cette nouvelle répanduë & devenuë publique. Le Gouverneur nous fit voir d'anciennes Lettres du Pere *Gumilla* même, que ce Missionnaire avoit adressées au Missionnaire & au Commandant des Portugais de *Rio-Negro*, & qui étoient venuës de Riviere en Riviere de l'*Orinoque* au *Para*. J'avouerai que je doutois encore que ce fait fût rigoureusement vrai : je soupçonnois toujours qu'une partie du chemin se faisoit par terre, & je ne me rendis entiérement qu'après avoir vû & examiné, avec M. *Maldonado*, l'Indienne de l'*Orinoque*, dont j'ai parlé dans mon Livre à l'endroit cité. Cette Indienne interrogée à plusieurs réprises de différentes maniéres, & dans sa propre Langue, par un Indien qui entendoit aussi la Langue *Chapunia*, qu'on parle sur la *Riviere noire*, & dans laquelle le Missionaire de cette Riviere lui traduisoit les questions que nous lui faisions en Portugais ; cette Indienne, dis-je, fut toujours simple & invariable dans ses réponses, & soutint qu'elle étoit venue de chez elle toujours par Eau, & qu'elle ne s'étoit débarquée que dans des sauts ou passages dangereux, où on déchargeoit les canots

par précaution. Cette femme étoit née & avoit été baptisée dans les Missions Espagnoles du haut de l'*Orinoque* ; elle nous dit le nom de son Village, celui de sa Nation, celui de son Missionnaire ; elle appelloit dans sa Langue l'*Orinoque Paragua* ; & comme je proférai le mot d'*Orinoco*, elle ajouta avec un geste vif, *Paragua Castellano Orinoco* ; comme pour dire, le Fleuve *Paragua* s'appelle *Orinoco* en Castillan. Remarquez en passant que la Carte de M. de l'Isle de 1703. donne au haut *Orinoque* le nom de *Baraquan*, qui est visiblement le même que *Paragua*. Ce nom de *Paragua* paroît être un abregé de *Paraquazu*, qui dans la Langue générale du Bresil, portée & répanduë par les *Tupinambas*, dans divers endroits de l'Amérique Méridionale, veut dire Riviere grande, nom que portent encore, & que méritent la plûpart de celles de ce Continent : de là encore le nom de *Paraquay*, autre corruption de *Paraquazu*, & le nom de *Para*, qui veut dire simplement Riviere.

Je reviens à notre Indienne ; elle acheva de me convaincre par l'air d'ingénuité de ses réponses, & la justesse avec laquelle elle satisfit à nos questions, en nous rendant compte des avantures singuliéres, qui l'avoient fait passer des mains de ses parens dans celles de deux Indiens *Manaos*, qui l'avoient ensuite venduë aux Portugais de

la Riviere noire. Si je n'avois ſongé qu'à me procurer des Lecteurs, j'aurois pû orner ma Relation de cette hiſtoire, qui n'avoit pas beſoin de beaucoup d'embelliſſemens pour reſſembler à un Roman.

Ce n'eſt donc pas, comme l'inſinue votre Extrait, en me déſignant poliment, ce n'eſt pas ſur mes obſervations, puiſque je n'en ai ni faites, ni pû faire ſur l'*Orinoque*, que je n'ai jamais vû, & puiſque je n'ai remonté *Rio-Negro* que deux lieuës au-deſſus de ſon embouchure; mais ſur des faits atteſtés par des témoins oculaires que j'ai établi la communication de l'*Orinoque* avec le *Maragnon* ou *Riviere des Amazones*, par le *Rio-negro*.

Telles ſont les principales preuves que j'avois raſſemblées pour conſtater un fait réputé impoſſible, & d'autant plus nouveau, qu'il étoit pour ainſi dire renouvellé: cette même communication, marquée dans toutes les anciennes Cartes, & même dans l'Amérique en 4. feuilles de M. *de l'Iſle*, publiée en 1703 ayant été enſuite ſupprimée dans ſa Carte de 1722. & depuis d'un commun accord par tous les Géographes. A mon retour d'Amérique à la fin de 1744. j'étois entré dans quelque détail au ſujet de cette découverte, dans le Memoire que je préparois pour la prochaine aſſemblée publique de l'Académie, & dans la traduction Eſpagnole que je fis de ce Memoire pendant

mon séjour à Amsterdam, lorsque je reçus à Paris, au mois de Mars 1745. une Lettre du *Para* du mois de Décembre précédent, que m'écrivoit le R. P. Jean Ferreyra, que j'avois connu Recteur des Jesuites du Para en 1743. Cette Lettre est si décisive sur le fait en question, qu'elle m'ôte tout le mérite des recherches précédentes, en rendant inutiles la suite des preuves que j'avois recueillies si soigneusement, & qui concouroient à établir une vérité que je jugeois desormais trop évidente pour avoir besoin d'être confirmée. Je sentis qu'il falloit renoncer au plaisir de convaincre mes Lecteurs par degrés, comme je l'avois été moi-même, & qu'il ne me restoit plus qu'une simple nouvelle à leur apprendre; c'est ce que je fis dans mon Livre en citant la Lettre en question. Mais puisque la nouvelle Edition de l'*Orinoque illustré* a répandu encore quelques nuages sur cette vérité, rien n'est plus propre à les dissiper que l'extrait de la Lettre même; elle est écrite en François, & je suis témoin que son Auteur a plutôt deviné notre Langue qu'il ne l'a apprise.

Lettre du R. P. J. Ferreyra, ci-devant Recteur du Collége des Jésuites du Para à M. de la Condamine. Décembre 1744.

» Je vais vous faire part d'une nou-

» velle qui nous eſt venue de la *Riviere*
» *noire* au mois d'Avril de la préſente
» année, & qui convainc de faux ce que
» le Pere *Gumilla* avance en ſon livre
» par rapport à l'union qu'il nie de l'*O-*
» *rinoque* avec le *Maragnon*.

» Les Portugais de la *Riviere noire*
» marchant peut-être ſans ſçavoir où ils
» alloient, & remontant contre le cou-
» rant dans huit canots, ont rencontré
» le P. *Manuel Roman*, Supérieur des
» Miſſions (Eſpagnoles) de l'Orinoque,
(& par conſéquent Succeſſeur en cette
» place du P. Gumilla) qui deſcendoit
» le fleuve, & qui ayant pris la réſolu-
» tion d'aller trouver le P. Achilles Ma-
» ria Avogadri (Miſſionnaire & Aumô-
» nier du Camp volant des Portugais de
» la Riviere noire) s'eſt embarqué ſur
» un bras de l'Orinoque avec ces mêmes
» Portugais & dans leurs canots même,
» renvoyant les ſiens avec l'Equipage Eſ-
» pagnol à ſes Miſſions de l'*Orinoque*.
» Vous ſçaurez mieux tout cela par la
» lettre que je joins à celle-ci, que le-
» dit Pere Supérieur Eſpagnol nous a
» écrite de chez le Pere Achilles Marie.
» Il faudroit que le P. *Gumilla* ſçût bien-
» tôt l'hommage que ſon fameux *Ori-*
» *noque* rend à la Riviere des Amazo-
» nes. »

Je n'ai point trouvé dans cette lettre celle du P. Roman qu'on m'y annonce, &

qui a ſans doute été oubliée, elle multiplieroit les preuves ſans augmenter, du moins pour moi, la certitude d'un fait déſormais inconteſtable.

Quant au lieu où ſe detache de l'*Orinoque* le bras qui fait ſa comunication par le *Rio-Negro* au *Maragnon* peut-être à *Lyupura*, j'ajoute encore peut-être auſſi à l'*Eſſequebe*; j'ai déclaré, & je répéte, que je n'ai ſur cela que des conjectures à propoſer, & j'aurois ſouhaité que cet endroit de ma Carte, ainſi que tous ceux que je n'ai pas levés, & qui n'y ſont placés que ſur des Memoires étrangers, ou par des oui-dire, euſſent été marqués d'un trait de gravûre plus foible, pour les diſtinguer de ceux dont je puis répondre comme de mon propre ouvrage; c'eſt ce que je me propoſe de faire quand je donnerai la même Carte plus exactement, & ſur une plus grande échelle dans les Memoires de l'Académie.

J'eſpére de votre amour pour la vérité, que vous voudrez bien inſérer ma Lettre dans votre Journal. Je ſuis, &c.

Mes RR. PP.

Votre, &c.

La Condamine.

Table des Articles du mois de Février 1748.

ART. X. *Antilucrece de M. le Card. de Polignac*, 197
ART. XI *Traité de la Fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux*, ou *l'Art de la Corderie perfectionné.* Par M. Duhamel &c. 221
ART. XII. *Amusement de la Raison*, 240
ART. XIII. *Extrait d'un Mémoire lû à la rentrée de l'Académie Royale des Sciences*, par M. l'Abbé Nollet, touchant les effets de la vertu Electrique sur les corps organisés, 252
ART. XIV. *Histoire de S. Bonaventure &c.* 275
ART. XV. *Hist. des Voyages Tom. IV.* Suite de l'Art IV. au mois de Janv. 300
ART. XVI. *Dissertation, Découverte, & Démonstration de la Quadrature Mathématique du Cercle &c.* par M. de Fauré Géometre, 321
ART. XVII. *Nouvelles Litteraires*, 338

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1748.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	3.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1748.

ARTICLE XVIII.

***HISTOIRE DU THEATRE** François Tome Dixiéme. A Paris chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire rue S. Jacques au Livre d'Or, & Saillant Lib. rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.*

ON voit dans ce 10. Volume le Théâtre François au comble de ſa gloire : le grand Corneille ſe ſoutenir toujours dans ſa haute ré-

putation, & partager avec le jeune Racine des applaudiſſemens dont il étoit en poſſeſſion depuis plus de 30 ans. Ce nouveau Poëte Tragique s'étoit déja fait connoître par des Tragédies qui promettoient encore quelque choſe de meilleur: il ſe garda bien de vouloir imiter un homme que tout le monde regardoit comme inimitable : il ſe fraya lui-même une route nouvelle, & jamais deux auteurs n'ont pris des chemins ſi différens pour parvenir à un même but. Corneille voulut par l'eſprit aller au cœur, & Racine par le cœur à l'eſprit. L'un étala toute la *pompe* & la majeſté de Melpoméne : l'autre toute la tendreſſe & toutes les graces de cette Muſe Tragique. Corneille étonna l'eſprit : Racine enchanta le cœur; l'ame du premier étoit plus élevée, ſon eſprit plus ſublime, ſon cœur plus héroïque : l'ame du ſe-

cond plus délicate, son goût plus naturel, son cœur plus tendre.

On entre dans les plus brillantes années de la Comédie Françoise. Le *Misantrope*, le *Tartuffe*, l'*Amphitrion*, l'*Avare* paroissent, chef-d'œuvres inimitables, d'abord peu goutés du Public, & qui ne reçurent leurs justes applaudissemens qu'à la faveur du Comique le plus burlesque : le Parterre ne vouloit que rire, il ne sçavoit pas encore admirer. Les autres Comédies qui composent ce volume, ne sont pas de cette beauté, mais elles ont dequoi divertir & amuser le Lecteur.

Ce Tome commence en *1666.* & continuë jusqu'à la fin de *1669.* On trouve sous l'année *1666.* 4 Tragédies, *les Amours de Jupiter & de Sémèlé*, par l'Abbé Boyer : *Arsace Roi des Parthes* par le sieur de Prade : l'*Agesilas* du grand Corneille, l'*Antiochus*, de Th. Corneille, quelques Comé-

dies de *Gilbert*, de *Chevalier*, de *Montfleury*, de *Brécourt*, le *Misantrope* de Moliere, & le *Médecin malgré lui*.

La Tragédie de Boyer est dans le goût de toutes ses Piéces. Il cherche à mettre de l'esprit partout ; & il donne dans le Phébus : il veut être sublime, & il n'est que guindé.

Aucune Tragédie ne fut annoncée avec plus d'éloge, que l'*Arsace* de M. de Prade : les Auteurs les plus fameux de ce temslà en trouvoient les vers les plus énergiques & les plus forts, les plus justes & les mieux tournés ; nos Historiens en donnent l'Extrait ; ils ont beau chercher les belles choses qu'on dit être dans cet Ouvrage, ils ne les trouvent pas, & bien loin de croire qu'il ait assez de beautés *pour parer trois Piéces entieres*, ils sont persuadés qu'il n'en a pas assez pour se soutenir lui-même. On y rencontre

cependant quelques vers heureux, que le hazard y a jettés.

L'*Ageſilas* du grand Corneille n'eſt pas digne de lui. Il faut croire qu'il eſt de ſa façon, puiſque ſon nom y eſt, dit M. de Fontenelle, & qu'il y a une Scéne d'*Ageſilas* & de *Lyſandre*, qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. *Mais c'eſt ſe jouer du Public*, dit le P. Tournemine dans ſa défenſe du grand Corneille, *que de traiter de Piéce miſérable une Tragédie d'un goût nouveau, une Tragédie dont le dénouement eſt un effort héroïque d'Agéſilas qui triomphe en même tems de l'Amour & de la Vengeance, une Tragédie, où l'on retrouve le grand Corneille en plus d'un endroit.*

Quoiqu'elle ne ſoit pas comparable aux chefs-d'œuvres de Corneille, le jugement qu'en porta Deſpreaux, diſent nos Auteurs, *eſt un peu dur & trop bruſque*,

J'ai vû l'Agéſilas !
Hélas !

Ces vers ne firent point de tort à Corneille : il falloit les ſupprimer pour l'honneur de Deſpréaux.

L'*Antiochus* du Cadet des Corneilles n'a jamais eu qu'un ſuccès paſſager. Le plan & la marche du Théâtre ſont des mieux arrangés, mais la verſification eſt languiſſante, & la Tragédie toute des plus froides.

Les Comédies de Moliére donnent un nouvel éclat à la Scéne Françoiſe; le *Miſantrope* fut repréſenté le 4 Juin de cette année *1666*. Cette piéce, toute belle qu'elle eſt, eſſuia de rudes contradictions; les nuances en étoient trop fines pour frapper des ſpectateurs accoutumés à des couleurs trop fortes. Il fallut huit repréſentations pour faire ſaiſir les détails & les rapports délicats, que l'on a depuis admirés dans cette piéce. On n'avoit point enco-

re diverti le Public avec des visages naturels; il fut surpris de voir une Muse guidée par le bon goût, qui sans mettre des masques à grimace sur le visage de ses Acteurs, ne laissoit pas d'en faire des personnages de Comédie excellens. Moliere ne se rebuta point; il crut qu'un ouvrage moins bon, mais plus amusant, rappelleroit les Spectateurs, & qu'insensiblement éclairés sur le bon, ils parviendroient peut-être à en connoître tout le prix.

Cette adresse lui réussit, il composa son *Fagotier*, ou le *Médecin malgré lui*: on le représenta trois mois de suite, toujours précédé du *Misantrope*, la farce fit gouter la Comédie. *Alceste* passa à la faveur de *Sganarelle*. C'est ainsi à la honte de l'esprit humain que les hommes sont faits: ils vont plus à la Comédie pour rire que pour s'instruire: *le Misantrope* étoit l'ouvrage d'un Sage, qui

écrivoit pour des hommes éclairés, & il fallut que le Sage empruntât le Perſonnage d'un Farceur pour plaire à la multitude.

Nos Hiſtoriens rapportent une lettre que M. De Vizé écrivit à une perſonne de qualité ſur le ſujet de cette Comédie ; l'extrait qu'il en donne vaut mieux que toutes les Comédies qu'il a jamais faites ; il goutoit le mérite des Piéces de Moliere, & il ne ſentoit pas le défaut des ſiennes.

On lit avec plaiſir la vie de Moliere où l'on trouve des traits ſinguliers, qui nous peignent ſon eſprit & ſon cœur. On nous repréſente d'abord les progrès que le jeune *Poquelin* fit au Collége des Jeſuites. Il eut le bonheur d'y trouver, & d'y ſuivre dans le cours de ſes claſſes, Armand de Bourbon Premier Prince de Conti, qui fut depuis ſon Protecteur. Ce Prince lui offrit une place de Secretaire auprès de ſa perſonne, mais paſ-

ſionné pour la gloire du Théâtre François, Moliere préféra ſon talent à ce poſte honorable.

Au ſortir du Collége, il fit ſon droit, & fut reçu Avocat, cette profeſſion ne lui plut pas, il quitta le bareau pour monter ſur le théâtre. Il diſparoit de Paris: il joue 4 ou 5 années avec ſuccès en Province, & après avoir un peu façonné ſes Comédies, il revient à Paris: il y donne en 3 ans 4 chef-d'œuvres, le *Miſantrope*, l'*Amphitrion*, l'*Avare*, & le *Tartuffe*, qui l'égalent aux *Plautes* & aux *Terences.* Jamais homme n'entra ſi bien que lui dans ce qui fait le jeu naïf du Théâtre, & n'eut une connoiſſance plus parfaite de tous les reſſorts du cœur humain.

Il n'avoit pas ſeulement les qualités d'un bel eſprit, mais encore celles d'un honnête homme: il parloit peu, penſoit beaucoup. Sa converſation étoit charmante,

quand les personnes lui plaisoient; il ne s'ennuioit de rien, quoique tout ne le divertît pas. Il saisissoit mieux que personne le ridicule des autres, mais il ne railloit jamais personne. Il aimoit à obliger, & quand il faisoit du bien, c'étoit de la meilleure grace du monde ; il perdit toutes les douceurs de sa fortune, & il ne perdit jamais rien des agrémens de son esprit.

Nos Historiens rapportent plusieurs traits qui font honneur à la bonté de son cœur. Un jour qu'il revenoit d'Auteuil, il rencontra un pauvre, & tirant de sa poche une piéce, il la lui donna, c'étoit un loüis : Monsieur, lui dit le Pauvre, vous n'avez pas eu dessein de me donner une piéce d'or. Moliere étonné s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher !* & après un moment de réfléxion, tirant un nouveau loüis de sa poche : *Tiens, mon ami*, lui dit-il, *en voilà encore un autre que je te donne.*

Le Sicilien, ou l'*amour Peintre* ouvrit l'année 1667. c'eſt une Comédie d'intrigue que Moliére compoſa pour être repréſentée dans le *ballet des Muſes*. Cette Piéce eſt remarquable par la fineſſe du Dialogue, & par la peinture vive de la paſſion.

LeGrand Corneille indigné que le goût du ſiécle ſe tournât entiérement du côté de l'amour paſſionné, & que des plus grands Rois, l'on fit des Héros de Roman, dédaigna fiérement de ſe prêter à ce ton à la mode. Il chercha donc un ſujet qui pût braver le goût de ſon ſiécle. Il ne pouvoit mieux choiſir, qu'en lui donnant *Attila*, digne Roi des Huns. Il regne dans ſon caractére une férocité noble que Corneille ſeul pouvoit attraper. La Scéne où Attila balance, s'il prendra l'intérêt de l'Empire qui tombe, où celui de la France qui s'éleve, eſt une des plus belles choſes qui ayent paru ſur le Théâ-

tre. Il falloit un Corneille pour peindre un Attila. Les caractéres d'*Honorie* & d'*Ildionne* ont leur mérite : les autres, n'y répondent pas. La marche de cette Tragédie est mal conduite, la versification négligée, & le dénouement paroît trop merveilleux.

Tout le monde connoît les deux Epigrammes de Despréaux,

J'ai vû l'Agesilas,
hélas !
Mais après Attila,
hola !

On ne daigne pas réfuter ici le sentiment que l'Auteur du *Bolæana*, impute à Corneille pour justifier l'épigramme de Despréaux. Ce sentiment, disent nos Auteurs, est absurde, indigne de Corneille, & l'épigramme par sa platitude, encore plus indigne de Despréaux.

La Comédie de la *Veuve à la mode* présente un tableau assez naïf, d'un événement très-com-

mun parmi la Bourgeoisie. Nos Auteurs en donnent un Extrait qui vaut mieux que la Piéce. C'est une des plus passables de M. de Vizé. Le jeu des Acteurs en releva le mérite. *Delie* pastorale & l'*embarras de Godard* sont encore de M. de Vizé. Elles eurent toutes deux un certain succès, sans trop le mériter. On nous donne tout de suite la vie de M. de Vizé. Il étoit homme de condition. Il avoit plus d'esprit que de talent. Il fut le premier Auteur du *Mercure Galand.* M. de la Bruyere dans ses caractéres foudroïa ce galant Ouvrage. M. le Noble fit encore un sonnet plus sanglant contre lui. Nos Auteurs le rapportent, & on le lit avec plaisir.

On représenta le cinquiéme Août de cette année, le *Tartuffe* de Moliére : il fut défendu le lendemain. Comme cette défense subsista jusqu'au 9. Février 1669, que cette Piéce reparut sans inter-

ruption, on renvoye à cette époque, l'Historique & le détail de cette Comédie.

Nous tirerons de l'article suivant bien des Anecdotes curieuses & instructives. Il renferme la Tragédie d'*Andromaque*, & la vie de Racine. L'*Andromaque* fit presque autant de bruit, & eut encore plus de Censeurs que le *Cid*. Le Grand Condé vouloit qu'on adoucît la férocité de *Pirrhus*. M. de S. Evremont disoit que cette Piéce étoit fort au-dessus du médiocre, mais un peu au-dessous du grand. On peut aller plus loin, ajoute-t'il, dans les passions; on n'est pas assez profond dans les sentimens: ce qui devroit être tendre n'est que doux, & ce qui devroit exciter de la pitié, ne donne que de la tendresse; ceux qui veulent des beautés pleines, continue-t'il, y chercheront je ne sçai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contents.

Il revint à M. Racine que ſa Piéce avoit été frondée par le Maréchal de Créqui, & par le Comte d'Olonne. Le Maréchal n'avoit pas la réputation d'aimer trop les femmes, & le Comte n'avoit pas lieu de ſe plaindre d'être trop aimé de la ſienne. Racine fit l'Epigramme ſuivante, qu'il adreſſoit à lui-même.

La vraiſemblance eſt choquée en ta piéce
Si l'on en croit & d'Olonne & Créqui,
Créqui dit que Pirrhus aime trop ſa Maîtreſſe :
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop ſon mari.

Toutes ces critiques n'empêcherent pas qu'Andromaque n'allât de pair avec nos plus belles Tragédies. Les rapports en ſont parfaits, l'expreſſion belle, les ſentimens naturels, les vers harmonieux, ni trop ſimples, ni trop pompeux. Euripide a traité le même ſujet : les beautés Grecques de

l'ancien n'effacent pas les beautés Françoises du moderne, & les fureurs d'*Hermione* sont peintes avec plus d'art & de délicatesse dans Racine, que dans le Poëte Grec.

Le jeune Racine mena d'abord une vie assez retirée. Il fut élevé à Port-Royal. M. *Lancelot* Sacristain de cette Abbaye lui apprit le Grec, & le mit en état d'entendre les Tragédies de Sophocle & d'Euripide. Il en fut tellement enchanté qu'il les apprit par cœur. Le Roman de *Théagéne* & de *Chariclée* en Grec, ne lui plut pas moins; il l'avoit attrapé je ne sçai comment: on n'aimoit pas les Romans à Port-Royal. Le Sacristain lui prit ce livre, & le jetta au feu. Racine en eut un autre: on le lui prit encore: il en acheta un troisiéme qu'il apprit par cœur, après quoi il l'offrit au Sacristain pour le brûler comme les deux autres.

L'Ode qu'il fit sur le mariage de Louis XIV. fut extrêmement

goûtée. Cet heureux coup d'eſſai l'enhardit : il compoſa quelques piéces pour le Théâtre François qui furent applaudies, ce ſuccès ne plut pas à Meſſieurs de Port-Royal : ils traiterent les faiſeurs de Romans & de Poëſie de Théâtre, d'*empoiſonneurs publics.* Racine ſentit le trait : il prit la défenſe du Théâtre, & fit une lettre contre Meſſieurs de Port-Royal, pleine de tours fins & délicats. M. Nicole fut le ſeul qui ne la goûta pas. Elle étoit écrite contre Port-Royal, elle ne lui parut pas bonne. Meſſieurs *Dubois* & de *Sacy*, d'autres diſent, *Barbier d'Aucourt*, y firent chacun une réponſe. M. Racine répliqua dans une ſeconde lettre, où il ne ſema pas moins d'enjoûment & de raillerie. Les amis de Port-Royal la lui firent ſupprimer : mais on l'a depuis imprimée dans les nouvelles éditions des œuvres de M. Racine.

La réputation du jeune Poëte

excita la jalousie de beaucoup de gens de lettres. Le sieur Barbier d'Aucour se signala par une Critique Allégorique intitulée, *Apollon vendeur de Mithridate* ou *Apollon Charlatan.* Cette Piéce de Poësie fut d'abord assez bien reçuë; elle est, disent nos Historiens avec raison, mal imaginée, plus mal conduite, foiblement versifiée, pleine d'allusions froides, & de pointes insipides. On n'y trouve qu'un beau vers: c'est dans la Critique du Personnage de *Porus* :

Il eut plus qu'Alexandre & d'esprit & de cœur,
Et fit voir un vaincu plus grand que son vainqueur.

Ce que *Messieurs Parfait* rapportent au sujet de Port-Royal & de la *Thébaïde* premiere Tragédie de Racine, est très-singulier. La solitude qu'il y trouva, disent nos Historiens, lui fit produire sa *Thébaïde.* Il est sans doute étonnant,

que la nouvelle Thébaïde de Port-Royal ait inſpiré à M. Racine le deſſein de traiter un ſujet auſſi funeſte que celui des malheureux enfans d'Œdipe. *Des gens moins ſimples que nous*, ajoutent-ils ; *pouſſeroient peut-être cette réfléxion plus loin.*

Ce fut au commencement de 1668. que l'*Amphitryon* fut joué devant le Roi. Il avoit été repréſenté à Paris avant que de paroître à la Cour. C'eſt une des meilleures Comédies de Moliére. Il a pris beaucoup de choſes de *Plaute*, mais il leur donne un tout autre tour. *Lucien* a fourni le fait ſur quoi le Prologue roule : mais il n'en a point fourni les penſées. Il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot que Moliére doive à cet Auteur Grec. *Madame Dacier* idolâtre de *Plaute* qu'elle avoit traduit, fit une Diſſertation pour prouver que l'Amphitrion Latin étoit fort au-deſſus de l'Amphitrion François,

mais elle la supprima. Elle craignit que Moliére qui faisoit alors sa Comédie des *Femmes Sçavantes* ne la mît en jeu. *Despréaux* ne goûtoit que médiocrément l'Amphitrion de Moliére. Le fameux *Bayle* en jugeoit tout autrement. *S'il n'y avoit qu'à comparer*, écrivoit-il en 1696. *les deux Amphitrions l'un avec l'autre, pour décider la dispute qui s'est élevée sur la supériorité, ou l'infériorité des Anciens, je crois que M. Perrault gagneroit bientôt sa cause. Il y a des finesses & des tours dans l'Amphitrion de Moliére, qui surpassent de beaucoup les railleries de l'Amphitrion Latin.* M. *Ricoboni* en juge à peu près comme Bayle, & beaucoup mieux que Despréaux.

L'*Avare* suivit de près l'*Amphitrion*. Le même préjugé qui avoit fait tomber *le festin de Pierre*, fit tomber l'*Avare*: la prose dérouta le Public. *Moliére est-il fou:* disoit M. le Duc de .... *Et nous prend-*

il

il pour des innocens de nous faire essuyer cinq Actes en prose ? Il fut bien vengé, lorsqu'il donna son *Avare* pour la seconde fois. On y courut en foule : il fut joué presque toute l'année, & le Public comprit qu'on pouvoit le divertir pour le moins aussi bien en prose qu'en vers.

On cite les différens endroits des Piéces Italiennes dont Moliére s'est servi pour composer son *Avare* : mais il rajeunit toutes ces Scenes avec un génie & un art plus admirables que l'invention même, tantôt en ajoutant de la finesse aux plaisanteries Italiennes, tantôt en perfectionnant ce qui n'étoit que croqué. Les copies deviennent entre ses mains des Originaux & perdent ce caractére d'imitation servile, que les Auteurs médiocres laissent toujours dans les ouvrages dont ils ne sont pas Créateurs. M. *Ricoboni* dans sa critique de la Comédie de l'*Avare* a fait quelques

observations qui portent à faux, mais rien n'est mieux censuré que le caractére peu respectueux de *Cleante* pour son Pere. *Si le Théâtre*, dit-il, *n'est pas fait pour inspirer la vertu, il ne faut pas du moins en faire une école du vice.*

L'*Andromaque* de Racine fut encore plus critiquée que l'*Avare* de Moliére. *Subligni*, jeune Avocat, ennuyé de sa profession, se mit à écrire quelques petits Ouvrages où l'on trouve de l'enjouement & de la satyre. Il s'étoit déja fait connoître par sa *Muse Dauphine*: il voulut se distinguer par sa *Folle Quereile*, ou *Critique d'Andromaque*. Il reprend dans cette Piéce, quelquefois assez bien, mais plus souvent mal à propos jusqu'à près de trois cents fautes prétenduës. Si M. Racine, dit-il, avoit observé dans la conduite de sa Piéce, certaines bienséances qui n'y sont pas, je l'aurois égalé sans marchander à notre grand

Corneille : mais ſi ce Prince des Tragiques avoit eu ce ſujet à traiter, il *n'auroit pas fait venir Oreſte en Epire, comme un ſimple Ambaſſadeur : il auroit rendu Andromaque moins étourdie : il auroit tiré Aſtianax des mains de Pyrrhus, avant qu'elle prît la réſolution de ſe poignarder : il auroit fait Pirrhus moins farouche, & Hermione moins emportée.* Corneille auroit fait tout cela, & peut-être encore quelque choſe de mieux.

Le Poëte Baſque, & les *Faux Moſcovites*, ſont deux Comédies du ſieur *Poiſſon*. Elles font beaucoup rire, & ne ſont preſque rien. Les *Moſcovites* furent *fagotés* à la hâte, comme il le dit ; & tout y eſt dans le bas comique. L'*Amante qui ne flate point*, eſt du ſieur de *Hauteroche*. Il voulut *ſe tâter*, comme il s'exprime, ſur ce genre de Poëſie. Son coup d'eſſai ne fut pas heureux : ſa Piéce eſt

froide, les personnages vicieux, & le denoûment ridicule.

Les Plaideurs de Racine furent représentés sur la fin de cette année. Les Acteurs furent presque sifflés aux deux premieres représentations, & n'oserent hazarder la troisiéme. Ceux même qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles. La Piéce fut bientôt jouée à Versailles, & ceux qui avoient crû se déshonorer de rire à Paris, furent obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. Cette Comédie n'est pas tellement traduite d'*Aristophane*, que Racine n'ait travaillé lui-même d'après nature. La Comtesse de Crissé, Mad^e^. Tardieu femme du Lieutenant Criminel, & la plûpart des Avocats de ce tems-là sont joués dans les *Plaideurs*, & les differents tons sur lesquels l'*Intimé* déclame, sont autant de copies de différens Avocats qu'il contrefait.

Le *Tartuffe* de Moliére, & le *Britannicus* de Racine parurent en 1669. nous allons terminer cet extrait par quelques remarques ſur l'un & ſur l'autre.

Le *Tartuffe* fut défendu en 1667. Cette défenſe dura deux ans. *Ceux qu'on jouoit firent bien voir*, dit Moliére dans ſa Préface, *qu'ils étoient plus puiſſans en France, que ceux qu'on avoit joués juſqu'alors. Les Marquis, les Précieuſes, les Médecins ſouffrirent doucement qu'on les repréſentât. Ils firent ſemblant de ſe divertir avec tout le monde des Peintures que l'on fit d'eux; les Hipocrites furent les ſeuls qui n'entendirent point raillerie.*

Cependant la cabale des Tartuffes ſe diſſipa. Le témoignage de pluſieurs Prélats, du Légat même, des Princes & des Miniſtres l'emporta, & le Roi eut la bonté de permettre que le *Tartuffe* fût repréſenté. Cette Comédie reparut

donc à Paris en 1669. le 5. Février. Tous les Connoiſſeurs y applaudirent, les vrais Dévots furent détrompés, les Hipocrites confondus, & le Poëte pleinement juſtifié, elle fut jouée pendant trois mois ſans interruption, & elle durera autant qu'il y aura du goût & des Hipocrites en France.

Pendant qu'on ſupprimoit le Tartuffe, on permit qu'on jouât ſur le Théâtre Italien, *Scaramouche Hermite*, Piéce également froide & mauſſadement licentieuſe. *Je voudrois bien ſçavoir*, dit le Roi à M. le Prince, *pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi fort de la Comédie de Moliére, ne diſent rien de celle de Scaramouche. Sire, la raiſon de cela*, dit le grand Condé, *c'eſt que la Comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces Meſſieurs-là ne ſe ſoucient point : mais celle de Moliére les joue eux-mêmes : c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir*. On fit

peu de tems après la *Critique* du *Tartuffe*, Comédie en un Acte & en vers, d'un Auteur Anonime. C'eſt une eſpéce de Parodie du *Tartuffe* de Moliére, pour le ridiculiſer, & pour donner à ſes vers une interprétation maligne. La Parodie eſt un ouvrage d'Ecolier, & le *Tartuffe*, de main de Maître.

La Tragédie de *Britannicus*, au rapport de ſon Auteur, eſt une de celles qu'il a le plus travaillée. Son travail lui fit honneur. Cependant il ne répondit pas d'abord à ſes eſpérances. La Piéce avoit été trop vantée : elle ne fut que médiocrement applaudie. Il ſemble que *Bourſault* ait recueilli toutes les voix qui fronderent cette Tragédie. Il en fit une critique plus maligne que judicieuſe dans la Préface d'un petit Roman intitulé *Artemiſe & Poliante*. Le morceau eſt curieux : nous allons l'abréger.

Bourſault n'étoit pas des amis

de Racine. Il y paroît. Il convient que dans *Britannicus*, il y a d'auſſi beaux vers, qu'on en puiſſe faire : il étoit impoſſible à M. Racine d'en faire de mauvais. Il reprend avec raiſon ces termes trop répétés : *que fais-je ? Que dis-je ? Quoiqu'il en ſoit :* ces façons de parler n'entrerent jamais dans la belle Poëſie. . . . Il pourſuit ſa critique. Agrippine lui paroît fiére ſans ſujet, Burrhus vertueux ſans deſſein, Britannicus amoureux ſans jugement, Narciſſe lâche ſans prétexte, Junie conſtante ſans fermeté, & Néron cruel ſans malice. Il trouve plaiſant que Junie, après la mort de Britannicus, aille ſe rendre Religieuſe dans l'Ordre des Veſtales. *J'aurois crû cet ouvrage une Tragédie Chrétienne*, dit Bourſault, *ſi l'on ne m'avoit aſſuré que Veſta ne l'étoit pas.* Il paſſe en revûë tous les Actes : il critique mal le 4^e^. C'eſt un des plus beaux qu'on ait vûs ſur la Scéne ; il a raiſon de

n'être pas content du dénoûment. L'empoiſonnement de Britannicus, la Scéne où Junie revient avec Néron, & le quitte pour paſſer dans l'appartement d'Octavie, donnerent priſe à la Critique, & Racine en profita. Il ne tint pas à Deſpréaux que cette Tragédie n'eût grand ſuccès; il étoit extaſié à chaque vers. *Il épouſoit toutes les paſſions des perſonnages. Britannicus à la bavette le faiſoit rire : le recit qu'on fit de ſa mort le fit pleurer. Je ne ſçai rien*, dit Bourſault, *de plus obligeant, que d'avoir à point nommé, un fond de joie & un fond de triſteſſe au très humble ſervice de M. Racine.*

On remarque encore dans cette Tragédie que Britannicus eſt trop pénétrant pour ſon âge, qu'il paroît trop petit devant Néron, & que Junie ſemble trop bien connoître la Cour, pour un ſéjour de vingt-quatre heures qu'elle y a fait.

ARTICLE XIX.

SECONDE LETTRE écrite à M. de C. ſur la conſtruction des vaiſſeaux. (*a*)

VOus ſentez parfaitement, Monſieur, qu'il n'y a point de métier au monde qui exige tant d'habileté, que le métier de la Marine : non cette habileté puiſée dans les livres, & qui apprend à diſcourir avec je ne ſçai quelle oſtentation & quelle audace ; mais cette habileté toute de pratique, qui perfectionne le jugement & met l'homme qui la poſſede, en état de prendre ſon parti dans les occaſions les plus difficiles. Auſſi un Officier de la Marine doit-il

(*a*) On a trouvé la premiere Lettre ſur cette matiere ſi curieuſe & ſi bien écrite que nous croions faire un véritable préſent au Public en lui donnant la ſeconde.

être tout oreilles & tout yeux : tout oreilles, pour recevoir avidement les conſeils de ceux qui ont plus d'expérience que lui, & tout yeux, pour obſerver finement les diverſes ſituations où il ſe trouve, & en tirer des regles de conduite qui lui ſervent à la mer comme de point d'appui.

Dans le beau ſiécle de la Marine, je veux dire celui où vivoient M. de Tourville Maréchal de France, & MM. de Preuilly, Gabaret, d'Amfreville, le Marquis & le Chevalier de Châteaumorand, d'Infreville, de Chabert, Bellefontaine, Pannetié, de Relingue, Lieutenans Généraux des Armées Navales : dans ce ſiécle, dis-je, les Officiers attentifs & circonſpects ne parloient jamais que de leur métier. Toute autre converſation ſembloit leur être interdite. Qu'en arrivoit-il ? C'eſt qu'on s'inſtruiſoit mutuellement, & qu'on profitoit des converſations les uns

des autres. M. le Maréchal de Tourville avoit ſur-tout un art ſingulier d'interroger ceux qui s'étoient trouvés dans des rencontres périlleuſes, & de leur demander comment ils avoient manœuvré, & pourquoi ils avoient fait telle ou telle manœuvre. Car il ne vouloit point qu'on agît au hazard & ſans quelque motif, ſans quelque raiſon, *conduite*, ajoutoit-il, *non moins ordinaire aux timides qu'aux audacieux*. Il expliquoit enſuite ce qu'il auroit fait lui-même & l'expliquoit d'une maniere ſi ſimple & ſi naturelle, qu'il faiſoit oublier ſon rang & ſa ſupériorité. Il parloit en maître : mais en maître qu'on reſpectoit, & qu'on aimoit tout enſemble.

La converſation du Maréchal (& il étoit fort ſenſible à ce plaiſir qui flatte tant les honnêtes gens) pouvoit paſſer pour une école continuelle. Ce qu'il avoit ébauché dans ſes entretiens, il le pratiquoit

à la mer. L'exécution ſuivoit de près le conſeil donné. Rien ne l'embarraſſoit : * rien ne l'inquiétoit.

Les Jeſuites qui ont procuré tant d'excellens Profeſſeurs de Mathématique à la Marine, avoient alors à Toulon le Pere Hoſte, ſi connu par ſon recueil des Traités de Mathématique qui peuvent être néceſſaires à un Gentilhomme pour ſervir, tant à la mer, qu'à terre, & qu'on doit encore plus regarder comme le premier Auteur ou même l'Inventeur de la Tactique de la Marine & des évolutions navales. Le Maréchal n'eut point de

* M. le Marquis d'Antin mort Vice-Amiral, avoit de ce côté-là beaucoup de rapport avec M. le Maréchal de Tourville. Il l'avoit pris pour ſon modéle, & ſuivant toutes les apparences, il l'auroit égalé. Sa mort prématurée a fait auſſi une très-grande playe à la Marine. Qu'il eſt rare de trouver des jeunes gens de qualité, qui s'appliquent & s'inſtruiſent !

peine à demêler un pareil homme, & il lui avoua naïvement que ſans avoir aucune teinture de la Géometrie, il ſentoit pourtant qu'il devoit y avoir quelque ſcience fixe & immuable qui donnât ſans erreur les rapports des poids & des meſures, & qui apprît par des calculs ſenſibles à déterminer ces meſures & à évaluer ces poids. C'eſt ce qui engagea le Pere Hoſte à compoſer ſon ouvrage ſur la conſtruction des vaiſſeaux. Mais cet ouvrage parut trop ſçavant pour le tems où il étoit fait. Une inſtruction ſeche & nuë fatigue plus qu'elle n'éclaire les eſprits.

On conteſta d'ailleurs quelques principes au Pere Hoſte, & ſon plus grand adverſaire qui en appelloit toujours à la pratique, fut le Maréchal lui-même. Comme il n'y avoit perſonne en état de les juger, ils tomberent d'accord l'un & l'autre de ſe battre à armes éga-

les, c'eſt-à-dire, de travailler chacun de ſon côté à la conſtruction d'une Frégate qui eût même longueur, même largeur & même creux. Les autres proportions devoient dépendre de leur induſtrie, & des regles qu'ils s'étoient faites.

Quoique le Maréchal eût promis au Pere Hoſte que tout ſeroit égal entre eux, on juge pourtant bien quels avantages il avoit dans un Port, où chacun lui étoit ſoumis, où chacun obéiſſoit à ſes ordres. Les meilleurs Ouvriers, les meilleurs bois, les conſeils donnés & reçus à propos, furent le partage du Maréchal; tandis que le Géometre, laiſſé à lui-même, ſouffroit des retardemens & des contradictions inévitables. Les deux Navires étant enfin achevés, on les mit le même jour à l'eau. Toute la Marine étoit accouruë à ce ſpectacle. Les deux concurrens s'attiroient juſtement cette curioſité. Le vaiſſeau bâti par les ordres

& ſous les yeux du Maréchal, obtint la préférence au premier coup d'œil. Il la méritoit par le fini de l'ouvrage, & par une certaine élégance dont les bois mis en œuvre ſont ſuſceptibles. On convint enſuite (& le Pere Hoſte ne s'éloigna point de cette penſée) que le vaiſſeau du Maréchal méritoit encore la préférence par la bonté de ſa conſtruction. Ce qui avoit jetté dans l'erreur l'habile Géometre, c'eſt qu'il avoit donné les mêmes façons à l'arriere & à l'avant de ſon vaiſſeau; trompé ſans doute par une eſpéce de bâtimens très-communs ſur la Méditerranée & qui y réuſſiſſent au mieux: ce ſont les Tartanes. Le navire conſtruit par le Pere Hoſte, étoit preſque rond, ſes deux côtés reſſembloient à deux ſegmens de cercle qu'on auroit joints enſemble. Il croioit par là que ſon Navire diviſeroit mieux le liquide où il étoit plongé, ce Navire ne faiſoit que tour-

noyer comme feroit une navette de tiſſerand dans une baille d'eau à qui on auroit imprimé un mouvement de tourbillon. Mais le Pere Hoſte ayant remanié ſes premieres idées, propoſa une conſtruction plus parfaite. Les guerres qui ſurvinrent, & dont l'opiniâtreté coûta tant de ſang à l'Europe, empêcherent qu'on n'y travaillât *.

Pendant qu'on eſſayoit la conſtruction des vaiſſeaux ſur les ſciences exactes & Mathématiques; des Phyſiciens parurent & propoſerent une idée qui n'étoit point à dédaigner. » La nature, diſoient-» ils, a formé les poiſſons pour

* Outre le Pere Hoſte, il y a encore eu à Toulon le Pere Laval, excellent Aſtronome, & qui a beaucoup perfectionné la Theorie des réfractions du Soleil. Pour le Port de Breſt, on y a vû ſucceſſivement les Peres Toubeau, de la Maugeraye & le Brun. J'ai été lié d'une étroite amitié avec ce dernier, & je puis dire de lui ſans flatterie : *quando ullum invenient parem?*

» reſpirer & vivre, ſoit dans l'eau
» douce, ſoit dans la mer : elle
» leur a donné par conſéquent la
» ſtructure la plus propre à fendre
» le liquide, dont ils ſont envi-
» ronnés de toutes parts. Leur tête
» eſt fort groſſe, le corps va en
» diminuant, & la queuë reſſem-
» ble à un trenchant plus ou moins
» épais. Que ne forme-t'on les
» vaiſſeaux ſur ce modéle, en en-
» flant leur avant & en retréciſſant
» leur arriere ? » Cette propoſition
n'a jamais été applaudie. Mais les
raiſons qui ont concouru à la fai-
re rejetter, doivent-elles paroître
ſans replique ? Car de dire que ne
connoiſſant point les cauſes fina-
les, nous ignorons entierement
pourquoi Dieu a donné une telle
forme aux poiſſons : c'eſt, je
crois, ne rien dire de concluant
& de poſitif. Deſcartes s'eſt ſur ce-
la bien abuſé.

Quoiqu'il en ſoit cependant,
quelques vaiſſeaux ont été bâtis

avec un avant plus enflé qu'à l'ordinaire, & avec un arriere plus maigre. Tels étoient le S. Michel, le Royal-Louis & le Sceptre. Mais ce dernier bâti par feu Hubac, fils d'un de ces Conſtructeurs, que M. de Seignelai avoit attirés en France, n'a jamais navigé, & le ſecond, bâti par le célébre Coulon, n'a fait que la traverſée de Toulon à Breſt. Ce n'étoit point aſſez pour juger de ſa marche. A l'égard du Saint Michel conſtruit par feu M. Goubert, Inſpecteur des conſtructions, il eut le malheur en revenant de la Havane, de perdre ſon gouvernail : & M. du Caſſe qui le commandoit alors, jugea au retour qu'il le falloit ſouffler, c'eſt-à-dire, qu'il falloit groſſir ſon arriere ; ce qui fut exécuté au Port-Louis.

Malgré ces autorités, je penſe qu'on pourroit faire encore de nouvelles tentatives : & peut-être qu'elles réuſſiroient. Une main

adroite, à force de tâtonnemens, pourroit enfin s'assûrer du rapport qui doit être entre la grosseur de l'arriere d'un vaisseau & la grosseur de l'avant. Coulon tomboit d'accord qu'il avoit trop amaigri l'arriere du Royal-Louis. J'en ai vû le plan fait & depuis corrigé de sa main, où il donnoit à la lisse d'hourdi plus de longueur, & augmentoit les autres parties à proportion.

La figure essentielle à un vaisseau n'est point encore trouvée. C'est un probleme indéterminé, qui contient plus de quantités inconnuës que de quantités connuës, & duquel par conséquent on ne peut si-tôt se promettre la solution. Le probleme du solide * de moin-

* Ce probleme a paru à M. Jean Bernoulli ne point mériter une grande attention. *Sans avoir besoin d'aucun calcul*, dit-il, *sans plume & sans papier, je l'ai résolu dans mon lit, ne faisant que me le représenter fortement par l'imagination.*

dre résistance, qui a tant exercé les Géometres à la fin du siécle dernier, n'a répandu aucune lumiere sur ce sujet. Il m'a paru cependant que les habiles Ingénieurs de la Marine, tels qu'étoient Helie & les deux Ollivier, cherchoient à donner des contours paraboliques à l'avant des vaisseaux de guerre : ce qui ne leur réussissoit pas mal. Pour les Fluttes, ils se contentoient de donner à leur avant une forme circulaire ou elliptique.

C'est la partie du navire qui souffre le plus, tant par le poids des mâts, des cordages & des voiles, qui tend à submerger la prouë, qu'à cause de la poussée verticale de l'eau qui tend continuellement à la relever : c'est aussi

D'autres Géometres y ont employé plus de tems & plus de peine : mais le Public n'en a pas retiré plus de profit. *Vid. Joh. Bernoulli operum tom. prim.*

la partie du navire qu'il est à propos de fortifier, & qu'on fortifie davantage. Car dans les tempêtes & les grosses mers, presque tous les bâtimens larguent de l'avant, & commencent par là à faire eau. On employe aussi dans ces occasions plusieurs moyens, pour resserrer cette partie & la contretenir, comme des rostures & des cercles de fer. Au retour de la noble expédition de Rio-Janeiro, M. du Gué Troüin perdit deux des navires de son escadre, sçavoir le Magnanime, commandé par M. de Courserac Lieutenant de vaisseau & le Fidéle commandé par la Moinerie-Miniac, qui avoit commission de Capitaine de Frégate. On croit que ces navires s'étant ouverts par leur avant, ne purent éviter le naufrage, la mer surtout étant haute comme les monts, & les vents forcés. Ils firent les signaux ordinaires d'incommodité: mais il fut impossible de leur por-

ter le promt ſecours qu'ils demandoient.

J'ai dit que le S. Michel avoit perdu ſon gouvernail, en revenant de la Havane. On ſera peut-être bien aiſe de ſçavoir quel moyen employa M. du Caſſe, pour le ſuppléer. Il fit depaſſer par les ſabords de la Sainte Barbe deux de ſes cables liés enſemble par de bonnes roſtures, & il gouverna de cette maniere avec beaucoup d'adreſſe juſqu'à la Martinique, où il fit travailler à un nouveau gouvernail. On ſçait de quelle néceſſité il eſt, & à combien de beſoins & d'uſages il s'étend. Car quoique ce ſoit un incomparable, pour me ſervir de ce terme, par rapport au corps de tout le vaiſſeau, c'eſt pourtant lui qui ſert à diriger ſa route & à lui faire faire tous les mouvemens, dont il eſt capable. C'eſt l'ame, ſi j'oſe ainſi parler, de chaque bâtiment de mer.

En 1732. M. le Chevalier de

Luynes fut deſemparé de ſon gouvernail dans le détroit du Sund, par un tems embrumé & des grains fréqûens. La mer étoit fort groſſe, & la lame courte. M. de Luynes qui commandoit le Conquérant, remplaça, en moins d'une matinée, ſon gouvernail par le moyen d'un mât de hune de rechange, emboitté dans des planches de ſapin, & arrêté par deux auſſieres.

On voit par là combien un génie inventif, un génie plein de feu & de reſſources, eſt utile à la mer, & combien il trouve d'occaſions de ſe faire valoir, & d'occaſions qui ne veulent point de retardement. Mais une choſe que je dois remarquer, c'eſt qu'à la mer, tout ce qui peut ſe faire à bras d'hommes mérite la préférence ſur ce qui ſe fait par machines; & tout ce qui ſe fait vîte, quoique d'une maniere groſſiere, mérite encore la préférence ſur ce qui pourroit ſe faire avec plus d'art,

mais plus de lenteur. En un mot, le ſervice de la Marine demande deux choſes, & des hommes qui agiſſent, & des hommes qui agiſſent vîte. Sur-tout, point de machines; c'eſt-à-dire, point d'ouvrages d'un art recherché, dont le ſuccès dépende, ou de quelque reſſort caché, ou de quelques rouës engrainées, ou de quelque mouvement de pendule. Ces ouvrages ne réuſſiſſent point à la mer, & ſe décompoſent en peu de tems, ſoit par les mouvemens bruſques & violens dont le vaiſſeau eſt frapé, ſoit par l'humidité ſaline & corroſive, qui rouille & gâte bientôt tout ce qui eſt de fer & d'acier.

Ainſi, les inſtruments faits pour prendre hauteur & qu'on peut tenir à la main, ſont préférables à ceux qui ſont placés ſur un balancier ou ſur un niveau, comme l'inſtrument propoſé par M. de Radouay mort Chef-d'Eſcadre. Ainſi, les bouſſoles ordinaires qu'on em-

ployeployepour s'assurer de la déclinaison de l'aiguille aimantée,& qu'on appuye tout uniment contre le côté du vaisseau, sont préférables aux boussoles suspenduës inventées par M. Meynier Ingénieur de la Marine, & depuis Ingénieur en chef à Saint Domingue, où il fut tué en faisant sauter un rocher miné. Ainsi, les Odometres ou les instrumens propres à mesurer sur mer le chemin d'un vaisseau, n'approcheront jamais du coup d'œil d'un Pilote expérimenté qui, en voyant courir l'eau de la mer le long du vaisseau, estime plus sûrement son sillage qu'il ne feroit avec toutes les machines proposées jusqu'à présent. Ainsi, (car il faut finir) quoique la rouë qui sert au manîment du gouvernail, ait des avantages décidés, sur-tout dans un gros tems & lorsqu'il faut manœuvrer avec vîtesse, il y a encore beaucoup d'Officiers qui préférent à cette rouë la manuelle ou

le levier que le Timonier fait aller basbord & ſtribord. Ce levier lui eſt en quelque maniere aſſujetti: il en diſpoſe à ſon gré.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, très-fidélement à vous D....

ARTICLE XX.

ESSAIS SUR LES PASSIONS & ſur leurs caractéres 2 vol. in-12. à la Haye chez Neaulme 1748. & ſe trouvent à Paris chez Clouſier rue S. Jacques.

CEtte partie de la Philoſophie qu'on appelle *la Morale* étoit depuis long-tems la moins cultivée. On étoit Dialecticien, Metaphyſicien, Geometre, Chimiſte, Aſtronome; mais on ne s'appliquoit gueres à connoître les hommes. On avoit mille Commentateurs d'Ariſtote; & l'on n'avoit qu'un La Bruyere. Enfin ce goût de Morale prend inſenſible-

ment le dessus ; à en juger par les écrits modernes, notre siécle devient Philosophe : voici encore un livre de réfléxions, & de caractéres. L'Auteur dit, dans sa Préface, qu'il doit à *des malheurs prématurés la tranquilité de son ame*, & les remarques contenues dans cet ouvrage ; qu'il écrit ce qu'il a vû dans les hommes ; qu'il n'a consulté pour tracer ses portraits que les impressions & le sentiment ; que ces portraits au reste sont pris du grand Théâtre du monde ; qu'on auroit tort d'en faire l'application à personne ; & qu'il n'y a point ici de clef à chercher, à inventer.

Sans connoître cet Ecrivain, nous jugeons, à la lecture de son livre, que c'est un honnête homme, ennemi du faste, de l'ambition, de la pedanterie ; observateur de sa parole, ami sincere & généreux, plus accoutumé à se renfermer dans une société de gens qui lui ressemblent qu'à se livrer

au grand monde. Nous le croirions élevé d'abord en Province & transplanté ensuite à Paris ; plûtôt aisé qu'opulent, plus homme d'esprit & de goût que sçavant ; plus profond dans ses pensées, que développé dans ses discours. Il doit être encore jeune, libre de tout engagement, jaloux de plaire à un monde poli, mais capable de se consoler s'il avoit le malheur de lui déplaire. Cet Ouvrage est probablement le premier qu'il donne au Public : seroit-ce le dernier en ce genre ? Il paroît qu'oui, parce qu'il faudroit tomber dans des redites pour en composer un autre du même goût. Donnons une idée de son génie & de sa maniere.

Il embrasse, comme tous les Auteurs de caractéres, différents sujets qui se suivent sans liaison. Ainsi le premier volume parle *de l'indépendance, de l'esprit de société, de la bonne foi, de l'ambition, des conversations & des dis-*

putes, de la connoiſſance de l'homme, de la vertu, de la générosité, de la vanité, du tems, de la louange, de l'amitié, des ſciences, du mariage, de la connoiſſance de ſoi-même, de l'inſenſibilité, de la fortune, du malheur & de la compaſſion, de la prévention ou de l'eſprit faux. Le ſecond volume, qui ſera la matiere d'un autre extrait, eſt ſur le même plan. Chaque article contient des maximes, des réfléxions, des portraits quelquefois tirés en grand & en général, d'autres fois plus reſſerrés, plus particulariſés; les uns préſentés ſimplement à l'aide de la narration, d'autres animés par l'apoſtrophe; tous contenant une forte empreinte de la Science des mœurs & de la connoiſſance des hommes.

Il eſt venu en penſée à cet Auteur d'inférer dans ſon livre quelques morceaux qui tiennent un peu du Roman: tel eſt le trait de *Philos* & d'*Emilire* (*p. 80. du 1.*

vol.) celui de *Rose* & d'*Antoine* (*p. 150. du 2. tome*). Il adopte aussi deux espéces de hors-d'œuvres ou d'épisodes qui ont de l'étenduë. Ce sont, dans le premier volume, sept lettres sur le mariage, & dans le second, un Mémoire ou Journal contenant les statuts & les exercices d'un certain ordre prétendu, qui ressemble fort à ces societés Comiques que le plaisir, la liberté, & ce qu'on appelle *la bonne compagnie* font éclorre de tems en tems. Nous avouons ingenuement que nous ne pénétrons ni l'utilité, ni la finesse de ce Journal, & que nous le mettons fort au-dessous des autres articles qui composent cet Ouvrage. Disons aussi une fois pour toutes que la plûpart des endroits où il est parlé des femmes sont trop longs : nos Philosophes échouent souvent à cet écueil, l'abondance de leurs réfléxions à cet égard pourroit faire naître des doutes sur la solidité

de leur Philosophie. Il faut pourtant reconnoître que celui-ci traite la matiere avec plus de gravité que les autres ; qu'il donne aux femmes mêmes de très-bons avis ; & que les sots personnages que tant de gens font auprès d'elles sont peints ici sans respect humain.

A l'égard de la Religion, si notre Auteur en parle peu, c'est sans doute parce qu'il a voulu se renfermer dans la sphere naturelle de l'homme. Du reste, trois ou quatre mots qu'il dit de Dieu & de la vie future indiquent la bonté de ses principes sur des points si essentiels. Un peu plus de développement auroit pû lui faire honneur. Il y a mille choses dans la Morale, considerée même comme pure Philosophie, que la Religion explique, embellit, consacre ; & s'il est vrai que le meilleur Chrétien est toujours l'homme le plus sensé & le plus aimable, il doit être également vrai que le meilleur li-

vre eſt celui qui réunit les maximes de l'Evangile avec celles de la raiſon & de la ſociété.

Nous n'avons maintenant qu'à préſenter au Lecteur les traits principaux qui caractériſent cet Ouvrage. Sur la bonne foi, on trouve dans le 1. vol. quelque choſe d'original & peut-être de neuf. « Si
» la nature agiſſoit librement, &
» que l'éducation n'en eût pas
» modifié les reſſorts, la ſociété
» n'en vaudroit que mieux, & la
» même intelligence éclaireroit
» tous les hommes ſur les vices.
» L'Avare n'auroit pour couvrir
» ſa turpitude que la honte d'en
» être coupable. L'homme inté-
» reſſé ou ambitieux, qu'un men-
» ſonge groſſier qui frapperoit
» tous les yeux. Les faux amis, que
» des proteſtations de ſervices auſ-
» quelles l'indignation des hom-
» mes veilleroit. Le Bigot, que le
» manteau de l'apparence déchiré
» en mille endroits par la vérité ;

» il paroîtroit tel qu'il eſt,& ſa pro-
» pre confuſion le rendroit honteux
» de paroître. La vertu ſeule pour-
» roit ſe montrer contente & iné-
» branlable. La nature alors en
» fixant les mœurs forceroit les
» paſſions à ſe manifeſter : elle
» regneroit ſur tous les cœurs,
» dicteroit les ſentimens ; la po-
» litique s'évanouiroit, & la ſincé-
» rité en prenant ſa place, éta-
» bliroit les loix de la juſtice. »

Comme il eſt permis de diſputer en Philoſophie, nous allons faire le perſonnage d'adverſaires : bien-entendu que, ſi nos raiſons ne ſont pas bonnes, on ne nous croira pas. Nous diſons donc que les principes ci-deſſus énoncés pourroient paroître excellents, s'il y avoit parmi les hommes plus de bien que de mal, plus de vertus que de vices. Suppoſons, par exemple, les trois quarts du genre humain compoſés de perſonnes vertueuſes & irréprochables, il eſt évident que l'autre

quart où il ſe trouveroit des travers, & des deſordres, ſeroit bien honteux, ſi les cœurs venoient tout d'un coup à ſe développer ; ſi la ſociété entiere devenoit témoin & Juge de tant de noirceurs ſecrettes, qui dégradent l'humanité & détruiſent la juſtice. Mais puiſque nous ſommes dans une hypothèſe contraire, puiſque la plûpart des hommes ſont vicieux, que gagneroit-on à la révélation générale des ſentiments ? Cette multitude de coupables ne s'armeroit-t'elle pas d'effronterie & peut-être de violence contre le petit nombre de gens de bien qui voudroient les juger, les condamner ? Et dans une telle poſition, ne vaut-il pas mieux encore, pour éviter le ſcandale, & pour conſerver la paix, que le crime ſe déguiſe, faiſant ainſi, par ſes déguiſements mêmes, une ſorte d'hommage à la vertu ? Quoiqu'il en ſoit, ceci eſt un pro-

blême qui peut exercer une école entiere de Philoſophes.

Sur *les converſations & les diſputes*, notre Auteur dit très-bien : » Si nous ſommes imparfaits & » ſujets aux égarements, pourquoi » ſommes-nous poſſedés de la rage » de vouloir ſoutenir certaines er- » reurs ? L'on ignore ce qu'il y » auroit à gagner en cédant ingé- » nuement, en avouant qu'on a » tort. Oui, *Zantippe*, vous qui » voulez briller par les diſputes » d'eſprit, & qui, malgré votre » ſavoir, ne réuſſiſſez preſque » jamais, j'ai vû le moment où » vous auriez mis votre Antago- » niſte au pied du mur, en lui cé- » dant certains points d'une foible » conſéquence. L'erreur ou l'entê- » tement ont tourné les ſuffrages » en ſa faveur. »

Dans le même article, nous aimons encore beaucoup ce morceau. » Deux ſortes de langage

» font l'ame des converſations.
» L'un eſt un tiſſu plus ou moins
» rempli de conjectures, de jeux
» de mots, d'équivoques; l'autre
» eſt un composé naturel & rai-
» ſonnable de ce qui ſe préſente
» de vrai dans les différents ſujets.
» Le Sot, & ce qu'on appelle *Bel-*
» *eſprit*, ſe ſervent aſſez volon-
» tiers du premier. Il eſt même ſi
» fort en uſage qu'il fait préſumer
» une éducation diſtinguée dans
» celui qui le parle. Dans le Sot,
» ce langage n'eſt point ſoutenu:
» la ſimplicité y fait continuelle-
» ment une alternative baſſe, &
» compenſation faite, le préjugé
» favorable qui en réſulteroit s'en-
» vole, la ſimplicité du diſcours
» laiſſe à découvert l'envie de bien
» dire, le Sot paroît, le Sot en-
» nuye, le Sot eſt Sot. Dans le
» Bel-eſprit au contraire, l'équi-
» voque, l'ironie eſt un jargon con-
» tinué, rappellé ſans ceſſe par
» l'habitude, & ſoutenu par la

» mémoire. La plaisanterie qui re-
» gne dans ce genre, tient toujours
» d'un côté à la vérité, & de l'au-
» tre au badinage, à la puerilité.
» De là se forme une espéce d'at-
» tention de la part des Auditeurs :
» les uns pour entendre simple-
» ment, les autres pour interpre-
» ter. L'obscurité même devient
» quelquefois favorable à l'Ora-
» teur qui tient un pareil langage ;
» & l'interprétation ouvrant une
» route conforme aux esprits faux
» ou malins, l'amour-propre fait
» admirer & décider en faveur de
» ce Bel-esprit. Il n'en est pas de
» même de l'autre langage dont
» j'ai parlé. Celui qui s'en sert a
» du génie & de l'exactitude. Il
» voit les choses comme elles sont,
» & ses peintures n'ont pas besoin
» d'habillements grotesques pour
» séduire les yeux. Il représente
» la nature, &c. »

L'article *du tems & du soin d'en profiter* est rempli de réfléxions

intéressantes & vraiment Philosophiques. Pour faire sentir le prix du tems, on le suppose ici confié par la providence à un dispensateur, tel que seroit le Ministre d'un grand Empire, un *Colbert*, un *Mazarin*. On le suppose distribué inégalement à tous les hommes, en sorte que les uns n'eussent par jour que 20. heures, les autres 12. les autres 10. Quel empressement n'auroit-on pas pour se procurer l'acquisition ou l'augmentation d'un bien si précieux, d'un bien sans lequel tous les autres ne sont rien, sans lequel nous ne sommes pas nous-mêmes? Il faut avouer que les hypothèses de notre Auteur, toutes impossibles qu'elles sont, donnent cependant des idées assez justes de l'importance du tems, & qu'elles doivent paroître à cet égard comme ces fausses positions de l'Arithmetique ou de l'Analise qui font découvrir la vérité d'un probléme.

Mais voyons encore comment l'ingénieux Philoſophe apprécie la valeur de nos jours. » Vivre c'eſt » faire un juſte emploi du tems : » c'eſt ſe rendre utile à la ſociété : » c'eſt connoître ce qu'on fait, » pourquoi on le fait : c'eſt raiſon- » ner, ſentir ſon état, tendre à ſa » fin : c'eſt combattre l'homme, » s'élever au-deſſus de l'homme ; » c'eſt ſe former le cœur, cultiver » ſon eſprit, s'étudier, ſe connoî- » tre. Vivre, c'eſt exercer l'amitié, » ſe livrer à la reconnoiſſance, » aider les malheureux, avoir » compaſſion de ceux qu'on ne » peut pas ſecourir ; c'eſt faire le » bien, déteſter le mal, c'eſt être » vertueux. »

En parlant des Sciences, on pouvoit s'étendre un peu davantage. On indique ſeulement dans ce Chapitre la néceſſité d'une méthode, le zéle dont il faut être animé pour la vérité, l'obligation qu'ont les Savans d'être ſociables, polis,

exempts de pedantiſme. Tout cela eſt judicieux, mais quelques détails ſur les divers genres de Sciences, ſur les Sciences propres de chaque état, ſur le deſordre de la Science dans une ame malfaite, ſur l'avantage de connoître de bonne-heure les Savans, ſur l'accueil que ces Savans doivent faire à une jeuneſſe curieuſe d'apprendre ; enfin quelques traits de l'Hiſtoire Littéraire depuis la renaiſſance des Lettres pouvoient embellir toute la Théorie de notre Auteur. Qui n'aimeroit, par exemple, à trouver, dans un livre de mœurs comme celui-ci, un Portrait de la Cour de François I. ou de celle de Leon X. ſéjours délicieux par l'extrême affabilité de ces deux Souverains, & par les talens exquis de ceux qu'ils honoroient de leur protection ?

L'inſenſibilité eſt attribuée par notre Philoſophe à l'excès d'une paſſion qui domine, & qui empêche

d'être touché des autres biens. On conçoit que cela se vérifie dans l'Avare, dans le Vindicatif, dans l'Ambitieux, parce que les hommes de ce caractere sont comme absorbés par leurs passions. Mais on rend ici la régle générale, on l'étend jusqu'au petit maître infatué de mille riens, d'où se forme pourtant un travers supérieur & principal, qui le rend insensible aux meilleures choses. Il nous semble que cet endroit est un des plus délicats de tout l'Ouvrage : nous finissons par là ce premier extrait.

» Le petit Maître, occupé d'une » vaine délicatesse dans sa parure, » de la vanité continuelle de plaire » par-tout, de saisir les nouvelles » façons de parler, de grimacer, » de rire, de pleurer par métho» de, & avec art; épris de la lec» ture des Romans, des promena» des, des spectacles, des nouvel» les modes, d'une dissipation con» tinuelle, trouve le secret d'igno-

» rer l'art de ſe faire eſtimer, & » celui de ſe rendre heureux. Le » bon ſens le fatigue; les bons » livres l'ennuyent; les occupations » ſolides ſont pour lui des chimé- » res; il bâille à une bonne piéce: » l'Hiſtoire, les Arts, les Scien- » ces, la méthode, les régles, la » ſimplicité, le ſpectacle & les » richeſſes de la nature; tout gliſſe » ſur ſon ame, hors les bagatelles » & les futiles occupations propres » de ſon caractére, ſur leſquelles » s'eſt établie ſon inſenſibilité pour » la vertu & les ſolides connoiſſan- » ces. Ainſi le défaut d'équilibre » dans les paſſions, & la ſéduction » de celle qui exerce principale- » ment un homme, le privent en » même tems d'un bonheur réel; » c'eſt-à-dire de celui d'être ſenſi- » ble à mille plaiſirs oppoſés. Tels » ſont les maux de l'inſenſibilité & » ſon origine.»

ARTICLE XXI.

TRAITÉ DE LA VERITÉ de la Religion Chrétienne. Section VII. *contenant la preuve de la divinité de l'Evangile par les miracles qui en ont accompagné la publication.* Suite de l'Article VI. au mois de Janvier 1748.

APrès les Arguments directs, formels & décisifs, en faveur des miracles de l'Evangile, M. Vernet place ce genre de preuves qu'on appelle des *présomptions* : nous avons déja indiqué les premieres. Il n'en reste plus qu'une qui contient toutefois ici un fort grand détail. Elle consiste cette présomption en ce que les miracles de l'Evangile n'ont pas été niés ou contestés, comme ils auroient dû l'être par les adversaires, si ce n'avoit été que des Fables.

M. Vernet fait voir que les Juifs Contemporains de J. C. & des Apôtres n'attaquoient point, dans les miracles de l'Evangile, ce qu'on appelle la vérité des faits; & que toutes leurs difficultés se bornoient à y donner un tour désavantageux, ou à en éluder la conséquence. Cette discussion améne l'examen suivi & raisonné du célébre passage contenu au XVIII. Livre des Antiquités Judaïques. C'est, comme on sçait, un éloge complet de Jesus-Christ, de sa conduite, de sa doctrine, de ses qualités & de ses miracles. On sçait encore qu'Eusebe, S. Jerôme, Sozomene, sans compter un très-grand nombre de de Critiques modernes, regardent ce témoignage comme étant véritablement de Joseph; que d'autres au contraire, quoiqu'en plus petit nombre, le croyent supposé & n'en font aucun cas; que quelques-uns ne le rejettent pas tout-à-fait, mais le soupçonnent seulement d'a-

voir été amplifié & embelli par quelque Chrétien prétendu zélé ; qu'enfin ſur cet article on a multiplié depuis 150. ans, les diſſertations, les éclairciſſements, les attaques & les défenſes, les objections & les réponſes ; ſans que le différend ſoit encore totalement terminé. Or M. V. prend à ce ſujet le meilleur parti & le plus avantageux à la Religion : car il fait voir que dans toute hypothèſe, & quelque idée qu'on ait de ce fameux paſſage, il n'en réſulte qu'un argument très-favorable aux miracles de J. C. Voici en peu de mots le fond de ſon raiſonnement. Si ce Texte eſt véritablement de Joſeph, quelle gloire pour J. C. d'avoir forcé, pour ainſi dire, par la grandeur de ſes actions & de ſon mérite le plus habile Ecrivain d'entre les Juifs, à lui rendre témoignage ? Si le même paſſage a été altéré par les additions qu'on y a faites, & ſi dans ſon origine, il ne contenoit

qu'un éloge très-court & très-simple de J. C. éloge semblable, si l'on veut, à celui que fait Joseph de S. Jean-Baptiste & de S. Jacques; ce sera toujours un avantage pour la cause des Chrétiens, qu'un Historien de cette réputation ait reconnu la justice & les belles actions de Jesus-Christ: ne fut-ce que d'un stile affoibli par la politique, par la crainte, ou par quelque intérêt de Nation. Enfin si l'on reprouve absolument ce morceau, comme supposé dans toutes ses parties, qu'en pourra-t'on conclure, sinon que Joseph auroit affecté de garder le silence sur le compte de J. C?

Mais ce silence d'où auroit-il pû procéder, sinon de deux sortes de craintes différentes l'une de l'autre, quoique non opposées entre elles: crainte d'un côté de blesser évidemment la vérité, en parlant mal d'un homme dont il auroit connu la justice: crainte d'autre part de s'attirer des reproches en disant

le bien qu'il ſçavoit de ce même homme perſécuté par les Juifs. Et le principe de tout ce raiſonnement eſt que Joſeph n'a pû ignorer l'éclat que JESUS & ſes Diſciples venoient de faire dans le monde. Cet Hiſtorien détaille tous les événements de ſon ſiécle, il parle avec honneur de Jean-Baptiſte, & de Jacques le *Mineur* qu'il déſigne même par la qualité de *frere du Chriſt*; peut-on croire qu'il n'ait eu aucune notion de ce que Jéſus-Chriſt & les Apôtres avoient annoncé aux Juifs, des miracles qu'on publioit ſous leur nom, des changements qui s'étoient introduits par leur moyen dans toute l'œconomie du culte public? Ce principe aſſurément eſt inconteſtable. Mais encore une fois, ſi cet Auteur a gardé le ſilence, quoiqu'il ſçût l'Hiſtoire de J. C. & celle des premiers Chrétiens, ce ſilence politique ne peut être qu'un aveu, & par conſéquent une ſorte

de

de nouvelle preuve en faveur des grandes choses, qui avoient accompagné la prédication de l'Evangile. Tout ceci est mis par notre Auteur dans un point de vuë très-lumineux.

Cependant comme il est à propos de se déterminer aussi sur l'état & sur l'autorité de ce fameux passage, M. Vernet embrasse le sentiment qu'on peut appeller mitoyen : il ne peut croire que tout cet endroit soit l'ouvrage d'un imposteur ; mais il ne s'accoutume point non plus à le regarder dans son entier comme l'ouvrage de Joseph. Il conserve les parties du texte qui paroissent les plus simples ou les moins ornées ; mais il rejette les expressions où il entre une sorte d'amplification & d'enflure : tout cela pour satisfaire autant qu'il est possible aux difficultés qu'on forme en cette matiere ; & pour respecter en même temps les regles de la Critique, qui ne per-

mettent pas de reprouver, ſur de ſimples conjectures, tout l'énoncé d'un paſſage que l'antiquité a reconnu.

Nous promettions, dans un Article de nos Mémoires, de rappeller à l'occaſion de cette controverſe, le ſentiment qu'on voit exprimé dans le *Proſpectus* de la nouvelle traduction de Joſeph. L'Auteur, qui eſt un très-habile Chanoine Régulier de Ste. Genevieve, ſoutient qu'en ſuppoſant tout le paſſage de Joſeph inſéré frauduleuſement dans ſon Hiſtoire, le ſilence de cet Ecrivain *forme une démonſtration de la vérité des miracles de J. C. à laquelle toutes les chicanes des Juifs, des Payens ou des Libertins ne ſçauroient donner atteinte.* Cette aſſertion, comme on voit, préſente quelque choſe de plus affirmatif encore que l'opinion de M. Vernet. Mais elle procéde toujours du même ptincipe qui eſt que Joſeph *n'a pû igno-*

rer ce qu'on disoit du Sauveur du monde, de sa doctrine, de ses miracles & de sa Résurrection.

Le Pere G. (Auteur du Prospectus) prouve parfaitement bien ce point important, & il demande ensuite, pourquoi Joseph n'aura-t'il donc rien dit de JESUS-CHRIST? A quoi il répond par le morceau suivant qui donnera idée de ce nouveau Traducteur : » Joseph trouvoit la résurrection de » J. C. & ses miracles trop bien » établis pour les pouvoir nier. » Son honneur & sa probité l'ont » empêché de les traiter de fourbe- » ries & d'impostures, y trouvant » des traits si bien marqués au coin » de la vérité. Il le falloit cepen- » dant s'il en parloit, ou renoncer » à sa Religion, perdre sa fortune » & encourir la disgrace de l'Em- » pereur. Dans une alternative si » fâcheuse, quel parti prend un » Mondain? Il tourne la tête, il » ferme les yeux; & si un reste

» d'honneur l'empêche de trahir
» la vérité qu'il connoît, le cou-
» rage & la force lui manquent;
» il n'ose lui rendre le témoigna-
» ge qu'il lui doit, & il se renfer-
» me dans un silence aussi prudent
» & sage aux yeux de la chair &
» du sang, que criminel & détes-
» table à ceux de Dieu. »

Il se trouve entre le Chanoine Régulier & M. V. une différence que nous devons indiquer ici. Le dernier, comme nous avons vû, feroit cas du passage pris dans son entier, si l'on pouvoit s'assurer qu'il est véritablement de Joseph, au lieu que le Pere G. dans cette hypothèse-là-même le regarderoit comme quelque chose de frivole, d'inutile à la Religion Chrétienne.
» Donnons, dit-il, à son témoi-
» gnage l'autenticité la plus incon-
» testable: le témoignage d'un Juif
» assez lâche pour flatter un Prince
» Payen d'être le desiré des Na-
» tions, mérite-t'il une grande

» considération ? Plaisante autori-
» té que vous me citez, pourroit
» dire un Juif, un Payen : Joseph
» est un Impie quand il reconnoît
» un Payen pour le Messie ; vous
» n'en pouvez disconvenir : seroit-
» ce un homme de bien, un glo-
» rieux témoin de la vérité, quand
» il parle bien de J. C ? »

A cela quelqu'un pourroit répondre que, quand Joseph flatte Vespasien d'être le Messie, il devine, il conjecture, & son motif est de faire servilement sa Cour. Au lieu que dans le passage qui concerne Jesus-Christ, il ne paroîtroit de la part de cet Historien qu'une attention louable à raconter les faits comme il les sçavoit, & l'on ne pourroit le soupçonner d'avoir voulu flatter Jesus-Christ ou les premiers Chrétiens, qui n'avoient encore aucune puissance dans le monde. Il semble que ce raisonnement est solide ; & il s'ensuit qu'il ne faudroit pas mettre le

célébre passage de Joseph au même rang que le mot hazardé en faveur de Vespasien ; il s'ensuit même que Joseph auroit pû *être un Impie en reconnoissant Vespasien pour le Messie*, & *un homme de bien, un glorieux témoin de la vérité, en parlant bien de J. C.*

Nous avons crû faire plaisir à quelques Lecteurs en discutant ainsi ce qu'on a écrit de plus récent sur cette matiere ; & nous ajoutons que le *Prospectus* du P. de Ste. Genevieve fait souhaiter ardemment la nouvelle traduction de Joseph : Ouvrage après tout nécessaire, & qui feroit même rechercher la traduction de M. d'Andilli, quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de la comparaison.

Nous reprenons le Traité de M. Vernet, & nous abrégerons désormais beaucoup. Les Thalmudistes n'ont point nié les miracles de J. C. considérés comme faits, ils les ont attribués à la magie, à

la prononciation mistérieuse du nom de Dieu *Jehovah.* Maimonide célébre Rabbin prétend éluder la preuve accablante des miracles de J. C. en établissant comme un principe que le Messie ne fera point de miracles. C'est se mettre au large comme feroit celui qui ne voulant pas s'astreindre à l'observation des loix, diroit sans façon qu'il n'y a point de puissance Législative.

Parmi les Payens plusieurs ont reconnu les faits merveilleux de l'Evangile. On cite d'après S. Justin, Tertullien, & Eusebe la relation envoyée par Pilate à Tibere. On produit les aveux de Celse, de Porphire, de Philostrate, de Hieroclès, de l'Empereur Julien. On indique ce que Thallus & Phlegon ont écrit de la grande éclipse ou des ténébres arrivées la 18e. année de Tibere qui est celle de la mort de J. C. Enfin on raisonne sur l'idée que Celse & les autres Enne-

mis de la Religion Chrétienne voulurent donner de J. C. & de ses Disciples. Ils tâcherent de les faire passer pour des Magiciens & des Enchanteurs. » Mais, ajoute M. V. » s'il étoit aisé de s'inscrire en faux » contre les miracles de l'Evangile, il n'y avoit qu'à prendre » cette voye comme la plus simple, » surtout dans les principes d'un » Epicurien tel que Celse, & dans » un tems où l'on étoit à portée » de mettre au jour la fausseté de » ces miracles ; à quoi bon s'em- » barrasser de chercher subtilement » la cause de ces faits que le plus » court étoit de nier, si on l'avoit » pû ?... C'est sans doute qu'on se » trouvoit gêné par le témoignage » d'une foule de gens qui avoient » vû ces merveilles ; ce qui pro- » duisoit une sorte de notorieté » publique, contre laquelle on » n'osoit pas s'élever. »

Ici notre Auteur se donne la peine de répondre aux objections

qu'on fait quelquefois contre ces témoignages émanés des Auteurs Juifs ou Payens. En quoi il montre ſa grande attention à ſatisfaire la délicateſſe des Lecteurs. Car aucune de ces difficultés ne s'éleve au-deſſus de la conjecture, aucune ne paſſe les bornes du ſimple *peut-être* : maniere d'argumenter qui eſt un abus manifeſte de la raiſon, quand le ſentiment contraire eſt appuyé ſur des preuves directes & poſitives. On dit, par exemple, qu'il pourroit ſe faire que la malice des Chrétiens eût ſupprimé un grand nombre d'anciens Auteurs qui contrediſoient formellement la vérité des faits de l'Evangile, qu'il pourroit ſe faire que les défenſeurs du Chriſtianiſme euſſent affoibli les raiſonnements de ceux qu'ils combattent dans leurs ouvrages. Or voilà deux choſes qu'il eſt non-ſeulement impoſſible de prouver, mais qui ſont même hors de toute apparence;

Et d'abord en quel tems placera-t'on la prétenduë ſuppreſſion de ces anciens livres oppoſés aux faits merveilleux de l'Evangile ? Pendant les trois premiers ſiécles, les Chrétiens étoient contredits & perſécutés dans tout l'Empire Romain : pouvoient-ils alors détruire tous les livres de leurs ennemis ? Quand la paix eut été donnée à l'Egliſe, ce projet de deſtruction n'étoit-il pas encore impratiquable puiſque le Paganiſme ſubſiſtoit encore avec ſes uſages, ſes dogmes & ſes cérémonies ? Dans les ſiécles ſuivants, » l'Empire ayant été par» tagé & demembré, quelle autorité » ou quel artifice auroit pû détrui» re ou altérer des écrits ſemés çà » & là en tant de lieux de l'Orient » & l'Occident ? »

Mais, dit-on, il eſt de fait que les livres de Celſe, de Porphire, de Julien ſe ſont perdus, & que ceux de leurs adverſaires Origene, Euſebe, & Cyrille ſubſiſtent en-

core ; quelle peut en être la cause, sinon l'attention des Chrétiens à supprimer les premiers & à conserver les autres ? La réponse à cette très-petite difficulté se présente naturellement : sans doute les Chrétiens se sont appliqués à faire beaucoup de copies d'Origene, d'Eusebe & de Cyrille, parce qu'ils les regardoient comme de bons ouvrages : ainsi a-t'on eu soin dans tous les siécles de copier par-tout Ciceron, Virgile, Terence, Homere & tous les plus excellents Auteurs, tandis qu'on ne s'est pas donné la même peine pour une multitude d'autres qu'on estimoit moins ; & qu'est-il arrivé par la suite des tems? L'ignorance, la barbarie, les incendies, les guerres ont fait périr une infinité de ces productions littéraires, dont les copies étoient en petit nombre, & il n'y a eu que celles qui se trouvoient fort multipliées, dont les debris ont survêcu à tant de désastres : or tout cela

s'eſt fait ſans deſſein prémédité de la part des ſocietés priſes en corps : car on ne peut aſſurer qu'en quelques circonſtances, des particuliers n'ayent pas fait périr certains livres qui leur déplaiſoient tantôt pour une raiſon & tantôt pour une autre: qui oſeroit répondre en effet de toutes les ſingularités dont s'occupent certains hommes? Mais pour un concert général en cette matiere, il eſt tout-à-fait chimérique. Ainſi les ouvrages des adverſaires de la Religion auront ſubi le ſort de tant d'autres ſoit purement profanes, ſoit même compoſés pour la défenſe du Chriſtianiſme, leſquels ſe ſont auſſi perdus par le malheur des tems ; & il ne faut point chercher là d'autre ſubtilité, d'autre fineſſe.

A l'égard des objections qu'on ſoupçonne avoir été déguiſées ou altérées par les Auteurs Eccléſiaſtiques qui ont réfuté les adverſaires de la Religion ; c'eſt une difficul-

té plus mince encore que la précédente. Car en quel tems, par exemple, Origene, Eusebe, Cyrille ont-ils combattu Celse, Porphire, & Julien? Sans doute lorsque les écrits de ces fameux Impies étoient entre les mains de tout le monde. Mais comment les déguiser alors, comment les altérer, sans s'exposer aux railleries ou à l'indignation du Public? Et qu'on prenne bien garde que selon l'idée de ceux qui font aujourd'hui l'objection, la mauvaise foi auroit dû être telle qu'on eût substitué aux grandes difficultés de ces adversaires, des arguments de nulle conséquence; qu'on eût par conséquent changé tout l'objet de la controverse: ce qui ne peut être supposé par des esprits raisonnables. Ajoutons des preuves de fait qui doivent faire impression sur l'esprit de quiconque cherche la vérité de bonne foi: en lisant, par exemple, Origene contre Celse,

on ſent que la controverſe eſt tout-à-fait ſérieuſe ; que les difficultés du Philoſophe y ſont rapportées de ſuite comme on les trouvoit dans ſes livres ; & qu'enfin pluſieurs de ſes arguments l'emportent pour la force & la ſubtilité ſur les petites chicanes que nous font les Incrédules d'aujourd'hui.

Les objections directes contre les miracles & les réponſes à ces objections occupent la ſuite du Traité de M. V. Ce ſera encore l'objet d'un extrait. La matiere eſt ſi eſſentielle qu'on nous ſçaura gré peut-être d'en avoir rendu compte avec tout le ſoin qui peut dépendre de nous.

ARTICLE XXII.

ANTILUCRETIUS DE DEO &c. Antilucrece de M. le Card. de Polignac, *Livre II. sur le Vuide. Suite de l'Article X. au mois de Février 1748.*

EPicure après avoir exclu les Dieux du Gouvernement du monde & les avoir réduits à la tranquilité de la vie privée, ſans autre occupation que leurs plaiſirs, établit, pour les principes univerſels du monde, les atomes & l'eſpace immenſe où ils ſont dans un continuel mouvement. Cet eſpace n'eſt pas tellement rempli d'atomes qu'il ne reſte du vuide, afin qu'ils puiſſent ſe mouvoir : ce qui ſeroit impoſſible s'il n'y en avoit point. Si tout étoit plein de ces atomes, qui ſont des parcelles infiniment petites de la matiere, mais très-dures, comment aucune de ces

parcelles changeroit elle de place ; trouvant de tout côté une résistance invincible ? Les atomes ne sont pas des touts, composés de plusieurs parties séparables les unes des autres ; ils sont si petits & d'une si grande *simplicité* qu'on ne sçauroit les diviser : dès qu'en divisant quelque corps que ce soit, on est parvenu aux atomes, la division ne sçauroit être plus grande : c'est de ces atomes éternels, indivisibles, si petits qu'il en faut une prodigieuse quantité pour devenir sensibles, qu'est composé le Monde d'Epicure. *Ils errent dans le vaste Empire du Vuide*, & comme ils ont des figures différentes, & diverses directions dans leurs mouvemens, ils ne se choquent pas de la même maniére quand ils se rencontrent : telle est l'origine de toutes les merveilles de la nature.

Namque per immensi dum cœca vagantur inanis

Imperium, ac celeri tranant ſpatia omnia
curſu,
Accidit ut, variis cùm ſint affecta figuris,
Perpetuò varias inter ſe concita plagas
Accipiant, reddantque, ex quo pars juncta cohærent,
Et pars diſſiliunt, prout ipſo verberis ictu,
Formarumque modis potüit contingere....

Il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait une différence infinie dans les figures des atomes. Il ſuffit qu'il y ait une quantité infinie d'atomes de chaque figure; de ronds, de quarrés, de triangulaires, de cubiques. L'Imprimeur n'a qu'un certain nombre de lettres, mais un très-grand nombre de chacune de ces lettres, & il eſt en état d'imprimer une longue ſuite de volumes. Nous ne réſiſterons pas à la tentation de tranſcrire ici les vers de M. le Cardinal. Cependant pour ne pas allarmer ceux de nos Lecteurs à qui

tant de Latin ne plaît pas, nous leur promettons que déſormais nous en uſerons plus ſobrement.

Sic, dum preſſa gravi ſignatur pagina prælo,
Qui foliis inventa ſuis aliena propagant;
Bis duodena ſibi ſcripturæ elementa legendæ
Uſurpare ſolent, totidem diſtincta per arcas,
Quadratis donec veniant digeſta tabellis;
Unde leves atrata bibunt veſtigia chartæ,
Ut variis repetita modis, ac ſæpè recurrens
Innumeras eadem componit littera voces;
Concentus ſic per varios, nexuſque jugales,
Paucæ perficiunt opera infinita figuræ.

On a envie de ſçavoir quelle eſt la cauſe qui a mis dans cette étrange Philoſophie les atomes en mouvement. C'eſt leur propre poids qui les fait deſcendre des régions

ſuperieures de l'eſpace, & c'eſt en ſe rencontrant qu'ils s'accrochent les uns les autres, ou qu'ils ſe repouſſent, ſelon que leurs figures conviennent ou ne conviennent pas entre elles. Telle eſt l'origine des élemens, des animaux, des hommes, des Dieux mêmes. Il eſt vrai que les Dieux n'ont pas des corps, mais comme des corps; il ne coule point de ſang dans leurs veines, mais comme du ſang. Mais enfin tels que ſoient ces Dieux, ou ils ont des corps ou ce ſont des eſprits qui n'ont point de corps. Si ce ſont des eſprits ſans corps, l'ame des hommes compoſée auſſi d'atomes, peut ſubſiſter ſans corps. Si les Dieux ſont corporels & ne laiſſeront pas de durer éternellement, rien n'empêche que nos ames, fuſſent-elles corporelles, ne ſoient en même tems immortelles. C'eſt ainſi qu'Epicure & ſes Diſciples ont ſapé eux-mêmes, ſans s'en ap-

percevoir, les fondemens de leur doctrine.

Cet eſpace, tel que les Epicuriens le repréſentent, n'eſt-il pas une vraie Divinité ? Il eſt infini, il eſt éternel, immuable, & il exiſte par lui-même : lui manque-t'il quelque attribut pour être Dieu ? On répondra ſans doute qu'il n'a ni connoiſſance ni ſentiment, & que jamais ni Epicure ni ſes Diſciples n'ont conteſté ces perfections aux Dieux. Il eſt vrai : mais puiſque l'eſpace a toutes les autres perfections de la Divinité, pourquoi cette ſeule perfection lui manque-t'elle ? Tout ce qui exiſte de ſoi-même ou par ſa propre vertu, doit être infini & infiniment parfait en toute maniere. Car les perfections d'un être infini ne ſont point oppoſées entre elles : elles ſont inſéparables les unes des autres. C'eſt donc aux Diſciples d'Epicure d'aſſigner la cauſe qui a empêché l'eſpace infini, éternel, im-

muable, existant de lui-même, d'avoir la connoissance & le sentiment.

Nam quidquid per se est, infinitum esse necesse est
Omni parte sui penitùs, nec tempore tantum
Atque loco, sed & omnimodis; cunctasque profectò
Quotquot sunt aut esse queunt, comprehendere dotes.

Choisissez, dit-on à ces Philosophes: si l'espace existe par lui-même, ainsi que vous l'assurez, ou il est Dieu, ou il est un corps, ou il n'est rien: vous lui refusez la Divinité, vous ne voulez pas qu'il soit corporel, il n'est donc rien. Mais ce rien étant, selon vous, d'une étendue immense & sans bornes, car vous méprisez ceux qui renferment le monde comme dans une enceinte de murailles, comment les atomes ont-ils pû descen-

dre jusqu'à nous. On trouve ici plusieurs difficultés, qui sembleront frivoles à qui ne considerera pas que ce sont les Disciples d'Epicure, qui y ont donné lieu, en se perdant dans une vaine & fausse Métaphysique. M. le Cardinal n'a pas voulu qu'on l'accusât d'avoir laissé sur pied une seule partie du systême qu'il combat. Les Lecteurs qui n'aiment point ces sortes de subtilités, ne laisseront pas de lire tout cet endroit avec plaisir, pourvû qu'ils connoissent bien ce que c'est qu'un Poëme Didactique & contentieux. La comparaison de l'ombre du cadran dont l'illustre Auteur se sert pour faire comprendre à ses adversaires que le vuide n'existe pas plus réellement que l'ombre du style, est ingénieuse & très-bien exprimée. Nous ne l'omettrions pas si nous n'avions pas promis de ménager le Latin.

L'école d'Epicure ne juge pas que si tout l'espace est rempli d'a-

tomes, il puiſſe y avoir du mouvement dans l'Univers : tout demeurera dans un parfait engourdiſſement. Cette crainte eſt mal fondée. A meſure que quelque corps eſt pouſſé, la matiere ſubtile & les autres corps le remplacent, ſans qu'il reſte aucun vuide. Comme lorſqu'une rouë tourne ſur ſon eſſieu, toutes les parties de cette rouë ſe ſuccedent les unes aux autres immédiatement dans toutes les révolutions. Comment ces Philoſophes ne ſe ſont-ils pas apperçus que ſi l'eſpace étoit quelque choſe de réel, ce qui ſuit naturellement de leurs principes, ce ſeroit alors que le mouvement ſeroit impoſſible ſans le ſecours peu Philoſophique de la pénétrabilité : car cette pénétrabilité n'eſt connuë que par les myſteres de la Religion : ainſi elle ne doit pas être cenſée une diſpoſition naturelle dans un ſyſtême purement Phyſique. L'illuſtre Auteur explique avec autant d'art

que de goût cette matiere ſubtile que Deſcartes a miſe en œuvre ſi à propos, pour empêcher les plus petits vuides. Ces corpuſcules réduits par des chocs & des frottemens continuels en une pouſſiere ſi menuë qu'elle échape à la vuë aidée de tous les inſtrumens capables de la fortifier, ne ſont ni de la même grandeur ni de la même figure : ils ont une facilité merveilleuſe à ſe briſer encor plus dès qu'il eſt néceſſaire ; ils ſe ſuivent, ils ſe ſéparent, ils prennent de nouvelles figures, & rempliſſent toujours exactement les plus petits intervalles.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer ni de grands ni de petits *vuides* pour que les corps puiſſent ſe mouvoir. Le plein rallentit le mouvement, en détourne la direction, mais il ne le rend pas impoſſible : il n'eſt pas moins vrai que le plein contribue à la conſervation de pluſieurs corps, dont les

les atomes qui les forment, se détacheroient les uns des autres & se dissiperoient dans le vuide, s'il y en avoit. On rapporte ici quelques-uns des effets que le *plein* produit, & c'est à cette occasion que le Savant Cardinal s'étonne comment un Philosophe d'autant de sagacité & de force de génie que le célébre M. Newton, a adopté le vuide comme plus convenable aux mouvements rapides des Astres. Le Philosophe Anglois, qu'on a tant loué pendant sa vie & qui le méritoit si bien, seroit peut-être flatté plus agréablement, s'il vivoit encore, de quelques vers qu'on lit ici à son honneur, que de tout ce qu'on lui a dit jamais de plus gracieux ni de mieux pensé.

. . . . . . Dicam
Tanti pace viri, quo non solertior alter
Naturam rerum ad leges componere motûs,

Ac mundi partes juſtâ perpendere librâ,
Et radium ſolis tranſverſo priſmate fractum
Septem in primigenos permanſuroſque colores
Solvere : quî potuit ſpatium ſibi fingere vanum ?

Cette eſpéce d'éloge donné avec autant de ſincérité que d'art, n'empêche pas M. le Cardinal de combattre le Phyſicien Anglois. Rien ne ſied tant aux grands Capitaines qu'une grande politeſſe; on n'en fait pas la guerre avec moins d'application, & ſouvent on la fait avec plus de ſuccès. La crainte que la réputation d'un fameux Mathématicien ne raméne le vuide que Gaſſendi n'avoit pû défendre contre les Diſciples de Deſcartes, a engagé M. le Cardinal dans ce combat.

Il eſt conſtant que tout corps qui eſt mû circulairement, com-

me la pierre dans la fronde, s'éloigne dès qu'il n'eſt pas retenu. Ainſi les Aſtres & les Cieux tournant ſi rapidement ſur un centre, s'échaperont dans ce vuide immenſe qui les environne, & ils fuiront juſqu'à ce qu'ils rencontrent un obſtacle invincible. Tous les Globes céleſtes n'euſſent pas ſubſiſté longtems : toute leur nature ſe fût diſperſée par la violence du mouvement circulaire. Toute peſanteur ſera détruite ; tous les Atomes de tous les corps tendront à s'éloigner du centre de leur mouvement, & les corps les plus denſes ſeront les plus legers ; parce que ceux qui ſont plus denſes ont auſſi plus de mouvement, & font d'autant plus d'effort pour s'éloigner du point où ils tendent par la peſanteur. Cette force ou vertu, qui, ſortant du centre, preſſe tous les corps d'y tendre, & qui ſe répand dans tout l'univers, cette vertu, preſque magique, ne produira aucun

effet, s'il y a du vuide entre les corps qu'elle doit retenir. Ces objections ne ſont que le prélude d'un combat très-férieux, où l'Auteur de l'Anti-Lucréce montre qu'il n'eſt pas moins profond Phyſicien, que Poëte gracieux. Ce n'eſt point ici un de ces Poëmes didactiques où l'on ne fait qu'effleurer le ſujet : on a beau les lire & les relire avec plaiſir, on n'en devient pas beaucoup plus habile ; mais on le devient en liſant l'Anti-Lucréce. Combien de belles choſes ſommes-nous obligés, & ſerons-nous encore obligés de paſſer ſous ſilence dans la ſuite ?

Troiſiéme Livre. Des Atomes.

Le troiſiéme Livre, qui eſt deſtiné aux atomes, commence par les images les plus riantes & les plus capables d'engager à l'étude de la Philoſophie. Il ne convient point au Sage d'admirer, pour

ainſi dire, *l'écorce* de l'Univers, & de ſe borner au plaiſir que cauſe un ſi beau ſpectacle ; il faut qu'il s'efforce de pénétrer dans les myſtéres les plus ſecrets, & juſqu'à l'origine des choſes. L'illuſtre Auteur invite Quintus à le ſuivre dans un voyage dont on ne lui diſſimule pas les fatigues ; mais on lui promet de les adoucir autant qu'il ſera poſſible par la douceur du chant. M. le Cardinal s'eſt dignement acquitté de ſa promeſſe. Il ne converſe pas avec moins d'agrément dans ſes vers après ſa mort, qu'il faiſoit autrefois pendant ſa vie.

Nec te, quæſo, viæ capiant mala tædia longæ.
Sunt rigidi, fateor, trito ſine tramite montes,
Sunt duræ cautes, ac ſpinis horrida paſſim
Virgulta, & foſſæ juga per ſalebroſa profundæ :
Macte animo tamen.

On attaque d'abord Epicure ſur les Atomes, comme on l'a attaqué ſur le Vuide ou l'Eſpace. Ces Atomes exiſtans par eux-mêmes, ont néceſſairement toutes les perfections poſſibles. Ce qui manque de quelque perfection, doit ſon exiſtence à une Puiſſance ſupérieure qui l'a limité. Et pourquoi les Atomes ne ſeroient-ils pas du moins auſſi heureux que ces Divinités, qui n'exiſtent pas par elles-mêmes, puiſqu'elles ont été fabriquées par la rencontre fortuite des Atomes? Elles ne ſe ſont donné ni la matiére ni la forme de leur être. Pourquoi Epicure enſeigne-t'il que les Atomes ſont ſans nombre, c'eſt que n'ayant pas été créés, nulle cauſe n'a pû en détermiuer la multitude. La même raiſon prouve que chaque Atome doit pareillement avoir un eſprit infini & une puiſſance infinie. Quelle cauſe y a mis un obſta-

cle invincible ? Chaque Atome eſt donc une Divinité, & il a cet avantage qu'éxiſtant de lui-même il a ſervi ou du moins qu'il a pû ſervir à fabriquer la Divinité. Rougiſſez, mon cher Quintus, d'avoir attribué à de petits corpuſcules les propriétés de la Nature divine.

On ne ſauroit concevoir ce qui éxiſte par ſoi-même, qu'on ne conçoive que ſon exiſtence eſt neceſſaire : il n'a jamais pû & ne pourra jamais ne pas exiſter. Voyez-vous clairement que l'idée d'une éxiſtence néceſſaire ſoit renfermée dans l'idée des Atomes ? Choiſiſſons-en un en particulier. Cet Atome qui m'eſt uni pouvoit exiſter ſans moi, comme moi ſans ce même Atome. Puiſqu'il eſt inutile ou du moins qu'il n'eſt pas néceſſaire à l'Univers, quel inconvénient s'en ſuivroit-il, s'il ceſſoit d'exiſter ? Ce que nous diſons d'un ato-

me, diſons-le de deux, de trois, d'un grand nombre, car tous les atomes ſont de même nature, & s'il y en a un ſeul qu'on conçoive n'exiſter pas neceſſairement, il faut juger de même de tous les autres.

Quel beſoin Epicure avoit-il de tous ces atomes, puiſque ſelon ſa doctrine, le *Vuide* ou l'*Eſpace* ſubſiſtent réellement? Tout étoit donc rempli, & la matiere eſt étrangére au monde. Se repréſenter l'*Eſpace* comme quelque choſe de réel, c'eſt rendre toute la matiere inutile. Lucréce nous dit que l'Eſpace a plus d'étendue que la totalité des atomes innombrables dont l'Univers eſt formé. Il y a donc des *infinis* plus grands & d'autres plus petits. Quoi de plus inconcevable & de plus faux! De plus, chaque atome étant fini, aſſemblez-en dans votre imagination telle multitude qu'il vous plaira, vous ne nierez pas que

vous ne puiſſiez y en ajouter encore d'autres. Tel que ſoit un nombre, on comprend qu'on peut encore y ajouter des unités, des dixaines & le reſte. Ni la multitude des atomes, ni celle des nombres ne ſont donc pas de vrais infinis.

On demande enſuite pourquoi les figures des atomes ne ſont pas variées à l'infini ; chaque eſpece eſt infinie, mais les eſpeces ne ſont pas diverſifiées infiniment. Quelle puiſſance plus forte que les atomes les a réduits & fixés à ce petit nombre de claſſes. Comment eſt-il arrivé que pendant toute l'éternité, il ne s'en eſt pas formé une infinité, toutes différentes les unes des autres ? *Répondez à cette queſtion, car vous le devez ; & ſi vous ne le faites pas, reconnoiſſez que tout votre ſyſtême n'eſt qu'une pure fiction.*

Dic age, nam debes : factique ediſſere
cauſam

Si potes; aut gratis hæc omnia facta fatere.

L'Epicurien eût-il satisfait à cette difficulté, il en trouveroit une autre qui ne seroit pas moins embarassante. Puisque chaque espece d'atomes est infinie, pourquoi n'y-a-t'il pas une infinité de lions, de loups, d'hommes, d'animaux & de plantes? Les premiers animaux ont été formés par le concours fortuit des atomes, sans la voie ordinaire de la génération, pourquoi ne s'en forme-t'il pas encore aujourd'hui de la même maniére? Ces atomes qui sont infinis pouvant se joindre par une infinité de combinaisons différentes, pourquoi ne produisent-ils pas des Quadrupédes d'une grandeur monstrueuse ou d'une figure épouvantable, des Polyphémes, des Harpies, des Chiméres, des Hydres à sept têtes? Avec des carreaux qui ne sont chacun que de deux couleurs, com-

bien imagine-t-on d'arrangemens divers ?

L'indivisibilité des atomes fournit de nouvelles armes à l'illustre Auteur contre ses adversaires. Puisque les atomes ont différentes figures, triangulaires quarrées, crochuës, comment se persuader que nulle puissance n'est capable d'en émousser les angles ? Mais lorsque deux atomes se rencontrent & se joignent, se joignent-ils dans toute leur substance ? S'ils ne se joignent que dans une portion de leur substance, cette substance est donc capable de division : s'ils se joignent dans toute leur substance, ils se pénétrent donc mutuellement. Le troisiéme, le quatriéme, le centiéme, qui se joindront aux deux premiers se pénétreront de la même maniere. Ainsi ils n'occuperont pas tous ensemble plus de place que n'en occupoit le premier. C'est donc une nécessité que toute matiere, si petite qu'on la

conçoive, ſoit diviſible. Il n'y a point de partie dans le mouvement, qui ne ſoit mouvement; point de partie dans le temps, qui ne ſoit temps; point de partie dans le poids, qui ne ſoit poids; ni aucune partie dans la matiere, qui ne ſoit matiere & par conſequent qui ne ſoit étendue & diviſible.

On n'a point omis le globe poſé ſur un plan, ni les autres difficultés qu'on oppoſe à la diviſibilité de la matiére à l'infini. On les lit ici avec autant de clarté & beaucoup plus d'agrément que dans les Philoſophies ordinaires les mieux travaillées. On ne ſauroit douter que le ſavant Cardinal, avec le talent merveilleux qu'il avoit de rendre ſenſible & d'orner tout ce qu'il propoſoit, n'eût fait goûter & rendu intelligible, s'il l'eût entrepris, les degrés métaphyſiques, les relations & tout ce qu'il y a de plus ennuyeux dans la Logique de Collége.

Quintus propose ensuite une difficulté qu'il a puisée dans la Metaphysique. Tout ce qui existe vraîment, a la simplicité & l'unité, c'est-à-dire que ses principes doivent être simples & indivisibles; car si l'on ne sçauroit parvenir à la derniere division des parties dont il est composé, ces parties ou atomes seront des corps dont on sera obligé de chercher les principes. Comme les nombres sont composés d'unités qui sont chacune indivisibles, la matiere doit aussi être composée de principes indivisibles. On répond à Quintus que la simplicité & l'unité dans le sens propre ne conviennent qu'aux substances spirituelles, à Dieu, à l'ame. Ce n'est qu'improprement qu'on les attribuë aux substances corporelles. Du reste l'unité même se divise par la pensée dans les nombres, & l'on peut considerer un nom-

bre impair comme partagé égalément en deux moitiés.

Le ſavant Cardinal trouve ici une occaſion toute naturelle de tomber rudement ſur Spinoſa, le plus extravagant de tous les Athées. Selon lui l'Univers eſt Dieu, l'Architecte & la Maiſon ſont une même choſe. Tous les corps ſont le corps de cette chimérique Divinité, & toutes les ames en ſont l'ame. Dans la crainte qu'on ne le forçât d'avouer que ſon Dieu eſt diviſible, puiſqu'on ſépare à tout moment les corps les uns des autres, il a avancé que la matiere ne pouvoit ſe diviſer, parce qu'elle étoit eſſentiellement une, & que celui qui diviſe la matiere eſt une même choſe avec la matiere qu'il veut diviſer. Toute cette burleſque doctrine eſt expliquée avec beaucoup de clarté & d'élégance, & on la réfute pleinement. On revient enfin à Epi-

cure & à Lucréce adverſaires d'un tout autre mérite que Spinoſa. Après avoir porté de rudes coups au Maître & au Diſciple, l'illuſtre Auteur avertit Quintus qu'après une ſi longue courſe parmi les épines & les rochers dans un pays ſec & aride, il eſt à propos de reprendre haleine, pour ſe préparer à de nouvelles fatigues.

Quippe voluptati eſt labor intermiſſus, & ultrò
Ad nova collapſas reficit molimina vires.

Le conſeil eſt ſi ſage que le Journaliſte croit devoir en profiter & finir ici ſon ſecond Extrait.

ARTICLE XXIII.

MEMOIRE SUR LES EAUX Minérales de Barége, lû à l'Académie de Bordeaux au mois de Janvier 1747. par M. de Secondat.

MESSIEURS,

JE crois devoir vous rendre compte des expériences que j'ai faites ſur les Eaux minérales de Barége, peut-être ne ſeront-elles pas inutiles à des Phyſiciens plus heureux & plus habiles que moi.

Les ſources de Barége ont été diſtribuées en cinq bains : celui que l'on appelle bain de l'entrée reçoit par deux canaux différents des eaux d'une température différente : les moins chaudes font monter le mercure dans le Thermométre de Fahrenheit au 95^e^ degré, les plus chaudes au 111^e^;

le bain du milieu ou le bain royal reçoit auſſi des eaux par deux canaux ; mais leur température eſt peu différente , les moins chaudes élevent le mercure à 112 dégrés , les plus chaudes à 113 ; le bain du fond, de même que les précédens , reçoit des eaux qui élevent le mercure à 100 degrés, & d'autres qui l'élevent à 110 $\frac{1}{2}$; la chaleur des eaux du bain appellé de Polar n'eſt que de 99 degrés , & celle des eaux du bain de la Chapelle, qui eſt le plus temperé de tous , n'eſt que de 90 dégrés.

On ne ſauroit douter que la proportion entre la chaleur des Eaux minérales & celle du corps humain n'influë beaucoup dans les effets qu'elles produiſent. Il eſt donc utile de connoitre auſſi exactement qu'il eſt poſſible , & le degré moyen de chaleur du corps humain , & celui de chaque ſource minérale. Boerhaave, à qui la Médecine & la Phyſique

ont de ſi grandes obligations, a fixé le degré de la chaleur de la vie dans les hommes à 92 degrés & dans les enfans à 94 (chimie part. 1 Pag. 103. Edition de Paris) Il ſemble s'appuier en cela de l'autorité de Fahrenheit : cependant Fahrenheit a marqué dans ſes Thermométres la chaleur du corps humain à 96 degrés. Le ſavant Martine Médecin Ecoſſois en a aſſigné les limites entre le 96^e^ & le 98^e^ degré (*de animalium calore* §. 11.) Suivant les expériences de ce curieux Obſervateur, le Thermométre entouré exactement de la peau du corps humain en quelque partie que ce ſoit, marque le même degré que lorſqu'il eſt tenu dans la bouche fermée ; la chaleur des entrailles eſt un peu plus grande, mais ſeulement d'un dégré. Moi-même j'ai tenu un Thermométre dans la bouche fermée de pluſieurs perſonnes de tout âge & de tout ſe-

xe : j'ai vu le mercure s'élever depuis le 95^{e} jusqu'au 97^{e} degré ; ainsi il me paroît qu'on doit s'en tenir à la détermination de Fahrenheit comme à la plus exacte. Cela posé, on voit que les Eaux du bain de l'entrée sont à peu près au degré de la chaleur moyenne du corps humain ; les Eaux du bain de la Chapelle au-dessous; & toutes les autres au-dessus. Je dirai en passant que des 30 sources de Bagneres deux sont au degré de la chaleur moyenne du corps humain, 10 au-dessous, & dix-huit au-dessus. Entre les sources de Cauterets, trois sont au dessous de la chaleur du corps humain, & les neuf autres au-dessus. J'ai pris exactement le degré de chaleur de toutes ces sources, c'est aux Maîtres en l'art de guerir à tirer d'utiles conséquences de ces observations.

Les Eaux de Barége sont principalement remarquables par une

odeur & un goût très-fort d'œufs couvés; par leur qualité onctueuse au toucher, telle que quelques-uns de ceux qui prennent les bains comparent ces Eaux à de l'huile; & par la propriété qu'elles ont d'imprimer à l'argent une couleur noire : d'ailleurs elles sont d'une transparence parfaite. J'ai pesé à la balance hydrostatique celles du bain royal; je les ai trouvées de la même pesanteur specifique que les Eaux de la riviere de Barége appellée le Bastan : on peut conjecturer que cela ne seroit pas, si ces Eaux minérales étoient chargées de beaucoup de substances étrangeres.

J'ai mis dans une cucurbite de verre, luttée avec des bandes de papier collé, cinq livres & demie d'Eau du bain royal; je les ai fait distiller au bain de sable par un feu assez doux : le troisiéme jour de la distillation, ce qui avoit passé dans le récipient ne paroissoit

differer en rien de l'eau commune; ce qui étoit resté dans la cucurbite avoit encore conservé, mais foiblement, le goût & l'odeur d'œufs couvés, & la propriété de noircir l'argent.

Je continuai la distillation. Au bout de quatorze jours & de quatorze nuits, je ne trouvai au fond de ma cucurbite que 12. grains d'une matiere saline, un peu acre, qui fermente avec l'esprit de nitre & verdit le Syrop violat, ce qui indique une qualité alkaline; tout ce qui avoit passé dans les récipients pouvoit à peine être discerné de l'eau commune, par cette odeur que contractent ordinairement les matieres, qui ont souffert l'action du feu. Une pareille quantité d'eau du même bain que je fis évaporer me laissa à peu près la même quantité de cette matiere Alkaline.

Assez peu content du résultat

de mes tentatives chymiques, je me promenois un jour dans une eſpece de portique qui eſt au-devant des bains; j'apperçus à des crevaſſes de la voute du bain royal une ſubſtance blanche qui en garniſſoit les bords; j'en ramaſſai ſoigneuſement le plus qu'il me fut poſſible : c'étoit un ſel que je reconnus à pluſieurs indices pour du ſel marin, il en a le goût, il petille de même ſur le feu, & les cryſtaux quoique confus paroiſſent formés en cubes: je ſoupçonne que ce ſel exiſte en nature dans les Eaux minérales, que la partie de l'eau qui s'eleve en vapeurs j'uſqu'à la voute eſt empreinte de ce ſel, que ces vapeurs perdant une partie de leur chaleur par le voiſinage de l'air extérieur lorſqu'elles paſſent dans les crevaſſes de la voute, dépoſent aux bords de ces crevaſſes le ſel qu'elles contenoient; ainſi il ſe peut bien que je n'aye point découvert ce

ſel par la diſtillation, parce que la chaleur que j'y ai employée ayant été beaucoup plus grande qu'elle n'eſt dans les fentes de la voute, les vapeurs qui ſe ſont élevées dans le chapiteau de mon Alembic ont toujours tenu en diſſolution le ſel dont elles étoient empreintes, & ne s'en étant jamais dépouillées l'ont porté avec elles dans le récipient: mais on peut eſperer de découvrir ce ſel par la diſtillation, en employant une chaleur douce, & qui n'excede pas par exemple le 60^e degré du Thermométre de Fahrenheit.

Les canaux par leſquels les Eaux minérales arrivent aux bains ſont enduits d'une ſubſtance blanche qui paroît mucillagineuſe; on l'appelle le limon des eaux : on en trouve aux parois de l'Aqueduc qui reçoit les eaux qui ſortent des bains : d'habiles gens l'eſtiment comme très-réſolutive & très-émolliente. Je mis ce que je pus en ramaſ-

ſer entre deux feuilles de papier, afin de le laiſſer ſécher lentement. Le lendemain cette ſubſtance réduite à un très-petit volume avoit acquis une conſiſtence de ſuif ; elle en avoit le goût & l'odeur, ſe fondoit de même à la chaleur, & tombant ſur le charbon embrâſé s'enflammoit & nourriſſoit le feu. Il eſt peu de ſubſtances connues auſſi volatiles que celle-là, pas même le camphre ; une quantité aſſez conſidérable que j'en avois rapportée s'eſt réduite à une pellicule extrêmement mince, qui a perdu la proprieté de s'enflammer ; ſeulement lorſqu'on la jette ſur le feu, elle répand une odeur ſenſible de graiſſe brûlée. De ſçavoir ſi cette ſubſtance inflammable a été ſimplement entraînée par le cours des Eaux minérales ſans ſe mêler intimement avec elles, ou bien ſi elle leur eſt intimement mêlée, c'eſt ce que je ne déciderai pas ; mais il me paroît vrai-

vraiſemblable qu'elle leur eſt intimement mêlée, puiſque ces Eaux ſont toujours fort tranſparentes dans les bains, & ne paroiſſent porter avec elles rien d'étranger, & que néanmoins elles dépoſent une quantité conſidérable de cette ſubſtance à leur ſortie des bains.

Au reſte ni la matiere alkaline qui m'eſt reſtée après la diſtillation, ni le ſel marin que j'ai découvert à la voute des bains, ni cette matiere graſſe & inflammable dont les canaux ſont enduits, ni aucune combinaiſon de ces ſubſtances, n'a l'odeur ni le goût d'œufs couvés que l'on remarque dans les Eaux minérales mêmes, ni la propriété de noircir l'argent.

Telles ſont, Meſſieurs, les tentatives que j'ai faites ſur les eaux minérales de Barége; je ne regretterai point le tems que j'y ai employé, ſi elles excitent quelqu'habile Obſervateur à pénétrer plus avant dans cette matiere importante.

ARTICLE XXIV.

RECUEIL DE PLUSIEURS Piéces d'Eloquence & de Poësie présentées à l'Académie des Jeux Floraux l'année 1747. avec les Discours prononcés dans les Assemblées publiques de l'Académie. A Toulouse, chez Claude-Gilles le Camus, seul Imprimeur du Roi & de l'Académie des Jeux Floraux. in-12. p. 168. & se trouve à Paris chez Chaubert.

L'Académie des Jeux Floraux continue toujours avec la même ardeur d'animer l'amour des Lettres. L'équité de ses jugemens, inspire à tous les beaux Esprits de la Province, le desir de mériter les suffrages de tant de Juges si éclairés; & le Public voit avec plaisir éclore chaque année de nouveaux Poëtes & de nouveaux Orateurs. Les prix qu'on distribue

aux Vainqueurs conviennent parfaitement aux Jeux Floraux : ce ſont des fleurs, mais telles que Flore n'en vit jamais dans ſon empire. Elles ſont ou d'or ou d'argent, & ne reſſemblent pas à ces fleurs naturelles qui ſe flétriſſent en peu de tems. Ce n'eſt pas tant toutefois la richeſſe ni le poids du métal qui les rend précieuſes, que le témoignage qu'on reçoit par elles de l'avoir emporté ſur tant de Rivaux avec qui l'on couroit dans la même lice.

Le Recueil commence par une Ode ſur le Soleil. Elle eſt de M. de Viguier de Segadennes de Villefranche de Lauragais. Le plus grand des Poëtes lyriques, Pindare, avoit ſoin de faire connoître la patrie des Vainqueurs, & on ne l'oublioit pas ſur la baze des ſtatues qu'on leur dreſſoit. C'eſt pour imiter en quelque ſorte ces exemples, que nous mettrons les noms des Auteurs & de leur patrie au-

tant que nous en ſerons inſtruits. Nous ſçavons bien que nos Mémoires ne ſont pas à comparer aux monumens de la Gréce ; mais nous ne pouvons rien de plus.

On reconnoît, en liſant cette Ode qui a remporté le prix, que l'Auteur a du feu, de la verve, de l'imagination : deux Stances feront mieux ſentir ſon talent, que ne feroit un long diſcours.

Mais quel objet me frappe ? O gracieux préſage!
L'Horiſon eſt en feu : des bords de ce nuage
L'Argent ſoudain ſe change en Or étincelant.
A l'aſpect des beautés que chaque inſtant augmente,
Ma vuë impatiente
Se promet un ſpectacle encor plus éclatant.

Oui, treſſaille, Univers ; ton œil enfin ſe r'ouvre.

D'un rayon échapé du côteau qui le
couvre ,
Les côteaux opposés viennent de se dorer.
Il paroît ; quel éclat ! quelle beauté su-
prême !
Est-ce un Astre , ou Dieu même ?
Suffit-il qu'on l'admire, ou doit-on l'a-
dorer ?

Il n'y a peut-être jamais eu aucune Ode Françoise qui n'ait donné du moins quelque petite prise à la critique. Ainsi on ne sera pas surpris s'il y a des Lecteurs qui jugent que le vers

Pensée humiliante où tout mon orgueil
tombe ,

tient un peu trop de la Prose. Il leur semblera aussi qu'il y a quelque endroit un peu obscur. Mais ces petites taches ne nuisent pas plus à la beauté de cette Ode sur le Soleil , que les taches du Soleil nuisent à l'éclat de cet Astre.

L'Ode qui ſuit eſt ſur la Mer, autre objet bien capable d'échauffer l'imagination des Poëtes, mais qui, par l'abondance même des images qu'il fournit, n'en eſt que plus difficile à traiter. L'Auteur mêle dans ſes vers le phyſique & le moral, mêlange où il n'eſt pas aiſé de réuſſir; il faut de l'art & du goût pour ménager tellement ces nuances qu'elles ne ſe nuiſent pas réciproquement. Le Poëte ne doit pas ſe repentir de ſon travail. Nous rapporterons les deux dernieres Stances.

Seigneur, je l'avoüerai, de ta gloire immortelle
Tout me parle dans l'Univers.
Mais rien ne m'en retrace un portrait ſi fidele,
Que le vaſte Empire des Mers.
De tes propres couleurs là tu t'es peint toi-même:
J'y trouve ta ſageſſe & ton pouvoir ſuprême.

Ses élévations m'annoncent ta grandeur
Son calme à mes esprits rappelle ta clémence ;
Et quand de nos forfaits tu veux prendre vengeance,
Au prix de ton courroux qu'est-ce que sa fureur ?

Evitons-le, mortels, ce courroux inflexible.
Hélas ! le monde où nous vivons,
Qu'est-il pour qui s'en forme une image sensible,
Qu'une mer trompeuse & sans fond ?
D'innombrables rochers cette mer est jonchée.
Sous un calme apparent la tempête est cachée.
Tout passe comme l'onde & perit sans retour :
Dieu seul ne passe point, son règne est toujours stable ;
Et puisqu'il n'est que lui d'éternel, d'immuable,

N'offrons qu'à lui nos vœux, nos ſoins
& notre amour.

L'Ode ſur l'utilité des Académies a auſſi ſes beautés : nous craignons que le vers de la premiere Stance,

Il vous raſſemble ſous ſes toits,

ne ſemble pas répondre au reſte de la Stance ni à toute la piéce, qui finit par ces vers.

Des climats où les Arts fleuriſſent,
Que le ſort me paroît heureux !
Du joug des préjugés les peuples s'affranchiſſent ;
Un nouveau Soleil luit ſur eux.
L'eſprit au loin ſe communique ;
Cent brillantes cités, qu'un noble exemple pique,
Offrent Paris à mes regards.
Tout a pris dans ton ſein une face nouvelle,
France, ta gloire eſt immortelle :
J'en ai pour garant les beaux Arts.

L'Académie des Jeux Floraux avoit donné pour le ſujet du Prix d'Eloquence, que *les grands talens ſont dangereux quand ils ne ſont pas conduits par la ſageſſe*. L'Auteur diviſe ainſi ſon diſcours: *Sans la ſageſſe les grands talens détruiſent & anéantiſſent plûtôt qu'ils ne créent.* S'ils enfantent des prodiges, ce ne ſont ou que *des monſtres, ou que des vices : des monſtres lorſque l'eſprit n'eſt pas conduit par la ſageſſe, & alors les grands talens ſont dangereux pour ceux mêmes qui les poſſedent : des vices, lorſque c'eſt le cœur que la ſageſſe ne conduit pas, & alors les grands talens ſont dangereux pour la ſociété.*

Premiere partie. » L'empire que » les paſſions prennent ſur le cœur, » les grands talens l'uſurpent ſur » l'eſprit, ils nuiſent comme elles » au bonheur de celui qui les poſſéde, ils nuiſent à ſes ſuccès, ils » nuiſent à ſa gloire... Le talent

» devient phrénésie dans l'ame du
» Poëte; dans celle du Peintre, dé-
» lire ; manie dans celle du Mu-
» sicien ; il est une distraction
» perpétuelle dans toute la vie
» du Philosophe : c'est là ce qui
» les enlevant tous à eux-mêmes,
» les laisse rarement dans cet
» état de paix & de tranquilité,
» hors duquel on chercheroit en
» vain la liberté & le bonheur de
» la vie. «

Les grands talens, lorsque l'esprit n'est pas conduit par la sagesse nuisent au succès. *Second effet, qui leur est commun avec les passions .... Des projets, la honte de l'esprit humain, en auroient été les chef-d'œuvres, si leurs auteurs n'eussent pas eu plus de talent que d'esprit. Pyrrhus, Paul Emile, Virgile, Ronsard, le Brun, Calot, avoient peut-être une égale portion de génie, de talent, chacun dans leur genre... C'est la sagesse qui a marqué les*

uns pour des modeles dont les exemples ont fait depuis les principes des Arts, & qui a rayé les autres des fastes de leur siécle.

Les grands talens nuisent encore à la gloire de ceux qui les possedent. Lorsque l'éxécution reste au-dessous du projet, la honte est d'autant plus grande qu'on avoit annoncé le dessein avec plus d'appareil. L'Auteur remarque ingénieusement que *les hommes de génie* sont sujets à un ridicule qui nuit beaucoup à leur gloire même, au milieu des plus grands succès : c'est *de préférer la sphère de leurs talens à celles dont les régions ne leur sont pas connuës.... Le Poëte, lorsqu'il est dans l'enthousiasme, ou lorsqu'il croit y être*, pense, que *son langage est le langage des Dieux : né pour l'immortalité, c'est lui qui la dispense aux autres. La noblesse, à l'entendre, n'est qu'un caprice de la naissance, les riches-*

ſes un jeu de la fortune, le talent de la guerre eſt un art pernicieux qui détruit les hommes, la Politique renverſe les Etats : tous les autres arts utiles ſont des métiers dont le travail ne convient qu'au bras de l'artiſan. Sans reſpect pour les bienſéances, il mépriſe les grands, il hait les riches : & lui qui ſe voit perpétuellement expoſé à toutes les inſultes des beſoins, il prétend à l'eſtime non ſeulement de ſon pays, mais de toute la Terre : pourquoi ? pour ſon talent. Ces défauts ſont cauſe que des gens d'un grand ſens mépriſent les hommes à talent de cette eſpéce.

Dans la ſeconde partie, où l'on fait voir combien les grands talens ſont dangereux pour la ſociété, quand la ſageſſe ne conduit pas le cœur, on trouve un caractére de la nation Angloiſe dont les traits, quelque reſſemblans qu'ils puiſſent être, ſembleront trop

vifs aux ames pacifiques. Il n'en eſt pas de même du portrait de Cromwel. Toute l'Angleterre y applaudira ; elle expie chaque année par un jeûne ſolemnel le crime commis par les intrigues de ce fameux Scélérat. *C'eſt ainſi qu'un de ces hommes à talens, dont le cœur n'étoit pas conduit par la ſageſſe, ſçut profiter de vos diſſentions inteſtines pour renverſer tous les ordres de la ſociété, & pour fixer dans ſa main le centre mobile de votre Anarchie. Un Roi traîné du thrône à l'échafaut ſans reſpect pour les droits du ſang Royal, un monſtre ſorti tout à coup du ſein de la pouſſiére, & reçu ſous le dais, voilà de ces ſpectacles que le talent d'un homme ſeul a donnés à l'Univers. Pour ruiner tout, il n'a eu beſoin que d'aſſurer qu'il venoit tout conſerver.*

On produit auſſi Bayle comme un de ces hommes qui par leurs

talens ont causé un grand dommage à la societé. On verra volontiers comment l'Auteur s'explique sur ce sujet. *Parmi nous est né un Génie supérieur dans l'art de raisonner, de faire passer dans l'ame des autres son opinion. Personne n'eut jamais des guides si fidéles pour découvrir toutes les routes qui conduisent à la persuasion. Convaincu que la volonté est maîtresse de l'esprit, pour disposer à croire ce qu'il veut persuader, Bayle laisse entrevoir au cœur un attrait d'intérêt. Lorsqu'une fois il a mis le cœur dans cette disposition, subtile à faire jouer le méchanisme du raisonnement, il laisse au faux qu'il veut insinuer une face vraye; au lieu de la vérité, ce n'est d'abord que la vraisemblance qu'il vous donne, la probabilité au lieu de l'évidence. Ensuite il fait filtrer des nuances d'erreur imperceptibles aux yeux les plus clairvoyans. Souvent c'est une thè-*

ſe qui ſouffre des eſpéces & des différences à l'infini, qu'il poſe comme un principe univerſel : les conſéquences qu'il en tire embraſſent & tranchent le général, quoiqu'elles ne ſoient concluantes que pour le particulier : naturellement ennemi du vrai, hardi dans les matieres douteuſes, téméraire dans celles qui touchent au dogme de la révélation, ou qui appartiennent aux faits de l'Hiſtoire, lorſque Bayle a la plume en main, il adopte les rêveries des autres avec auſſi peu de choix, mais avec autant de confiance, qu'il publie les ſiennes. Les Orateurs Evangéliques, les Orateurs Profanes, des Ecrivains d'une autre eſpéce, & qui prétendent être bien autrement forts pour le raiſonnement, ont eſſayé comme à l'envi leur éloquence & leur érudition contre l'Auteur du Dictionnaire Critique : il a ſi bien trouvé l'art de plaire, que ſon ouvrage, malgré

toûtes les raiſons qu'il y a de ne le pas lire, eſt entre les mains de tout le monde.

Les Lecteurs remarqueront dans le diſcours dont nous venons de donner l'extrait, quelques inéxactitudes Grammaticales, ce ſont des minuties, & quelques expreſſions un peu trop recherchées:mais c'eſt une partie du ſtile qui eſt à la mode. N'eſpérons plus que nos Orateurs, ni nos Ecrivains adoptent la maxime de M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai, cet homme d'un goût ſi exquis. Selon lui, l'Orateur doit uſer de la parole comme un homme modeſte uſe de ſes habits. Il en uſe parce qu'il faut être couvert : mais comme il ne veut pas que ſon habillement ſoit ni ridicule ni mépriſable, il n'affecte point auſſi la dorure ni la broderie. Le Public ne s'occuperoit que de la magnificence de l'habit, & ne penſeroit guéres au mérite du

maître. L'Orateur ne ſauroit communiquer ſes penſées que par l'expreſſion ; il doit donc avoir ſoin qu'elle ſoit claire , nette , débarraſſée , & qu'elle n'ait rien de rebutant ; mais il ne doit point auſſi rechercher des expreſſions ſingulieres qui frappent tellement par leur nouveauté qu'il ne reſte plus d'attention ni pour l'ordonnance du diſcours, ni pour la force du raiſonnement. Lorſque Démoſthène parloit , ſes Auditeurs n'étoient occupés que des interêts de la République. Cette règle vaut ſeule toutes celles dont on a composé tant de Rhétoriques , la plûpart fort inutiles. On a dit , il y a longtems , qu'un mauvais mot faiſoit plus de tort à un Orateur , qu'un mauvais raiſonnement : n'eſt-il pas auſſi vrai de dire qu'une expreſſion neuve & ſinguliere , ſi elle eſt heureuſe , lui fait plus d'honneur que tout le reſte, du-moins parmi certains

Auditeurs & certains Lecteurs, dont le nombre n'est pas petit? Ce premier discours est suivi d'un autre sur le même sujet. On y trouve aussi le portrait de Cromwel que nous transcrivons ici, afin que ceux à qui il prendra envie de le comparer avec celui qu'on a vû dans le premier discours, puissent se satisfaire.

Cromwel s'élève sur les debris de sa patrie après l'avoir renversée : sujet obscur, il force l'Angleterre, cette Nation fiere & orgueilleuse, à lui rendre des respects & des hommages, que son amour pour l'indépendance lui avoit fait constamment refuser à ses légitimes Souverains; génie entreprenant, il met le comble à son infâme orgueil, en osant se déclarer le Protecteur d'un Trône teint encore du sang de son Roi. L'Auteur parlant de ces fameux Romains qui détruisirent leur Empire, parce qu'ils ne pouvoient se résoudre à

vivre ſelon les loix, dit : *Nouveaux Samſons, ils tournent ſans ceſſe autour de la colomne où ils ſont attachés ; ils aiment mieux abbattre l'édifice & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas faire uſage de la force de leurs talens.*

Bayle n'eſt pas nommé, mais il eſt compris parmi ces Ecrivains dont les ouvrages ſont pernicieux aux mœurs & à la Religion. *Auteurs dignes de nos éloges par la force de votre génie, mais mépriſables par l'indignité de votre objet, la raiſon & la vertu réclament hautement contre l'abus de vos talens. Pourquoi inſultez-vous à la Religion ? Pourquoi faites-vous rougir la pudeur ? Nouveaux Eroſtrates, ne pouvez-vous vous faire un nom que par la deſtruction de nos Temples ? Ah ! que n'avez-vous été réduits à la médiocrité de l'eſprit! Moins fameux, mais plus ſages, votre nom auroit péri avec vous, & vous n'auriez*

pas été le ſcandale de votre ſiécle & de la poſterité.

Le premier jour de Janvier, jour de la ſéance publique de l'Académie des Jeux Floraux, M. le Préſident de Caulet, un des quarante de la même Académie, prononça une Diſſertation ſur la Critique. Il n'eſt pas peu glorieux aux Lettres d'être cultivées par un Magiſtrat ſi diſtingué, qui ne les décore pas ſeulement par ſa dignité, mais auſſi par ſes talens.

L'illuſtre Auteur repréſente d'abord que *les talens qui diſtinguent les Auteurs celèbres, les Maîtres de l'Art*, & qui leur procurent *chez toutes les nations policées des amis, des Protecteurs*, ne les mettent point à l'abri de l'envie ni de la critique. Cependant on ne doit pas abolir la critique, puiſqu'elle eſt utile & même neceſſaire au progrès des Arts. *Elle n'eſt nuiſible qu'entre les mains des Zoïles* & de ſes

imitateurs. Le vrai Critique doit être *ſevère, infléxible pour ſes propres ouvrages, ſage, modéré, dépouillé de prévention dans l'examen des ouvrages des autres .... Il y a dans les ouvrages qui méritent un ſuccès éclatant des beautés pour tout le monde .... Il s'y trouve auſſi des défauts légers, ſouvent des fautes eſſentielles que peu de gens apperçoivent & que la critique met au jour : elle empêche l'effet de cette aveugle ſéduction que le nom d'un Auteur connu a fait naître, que mille traits brillants ont ſoutenu.* Ce n'eſt pas aſſez d'avoir appris les règles de l'art d'écrire, il faut encore le goût ; la critique le fit naître. *Sans le goût tout languit, tout rampe dans un ouvrage. Inutilement y ſuit on les règles ; on eſt aſſuré de n'être point lû : c'eſt cette attention méchanique d'arranger des mots, des ſyllabes ſans choix, ſans diſcernement, qui a*

produit cette quantité innombrable de volumes qui passent sous nos yeux, & si peu d'ouvrages : mais le goût assure l'immortalité. L'Auteur ne regarde pas la critique comme une chose aisée. Il s'agit d'une critique judicieuse & exacte. Nous ne voulons pas deviner à qui ressemble le caractére qui suit. *Un médiocre Grammairien usurpera le nom d'Auteur en donnant le jour à quelques Romans, si l'on veut même, en faisant quelque traduction. Si ce travail ne rend point, il inondera le Public de feuilles périodiques, qu'il décorera d'un titre fastueux. Géographe, Medecin, Astronome, Politique, sans avoir la plus légere teinture de ces arts & de ces sciences, il décidera du sort, du succès d'un ouvrage avec un ton fier & un air assuré. Favorable aux Auteurs lorsqu'il a intérêt de l'être, notre Critique censure les autres pour satisfaire sa malignité ; il donne pour des dé-*

cisions les fruits de sa prévention, pour des oracles, ses calomnies. Assuré malgré cela de Lecteurs, de Patrons, il sera à la mode, ses ouvrages se vendront, & c'est là le but glorieux d'un Auteur qui ne travaille que pour un vil intérêt; & un pareil motif doit-il lui valoir l'impunité?

Il reste encore d'autres traits que nous nous abstiendrons de rapporter. Un Magistrat respectable qui parle avec autorité a droit de dire ce qu'un simple Journaliste ne diroit pas avec la même décence. Ce que nous pouvons assurer, c'est que tout Ecrivain qui se reconnoîtra dans cette peinture, s'il n'est pas estimable par d'autres endroits, le sera beaucoup en cette occasion par sa bonne foi.

Le Recueil contient un grand nombre de Poësies, presque de toutes les especes. On y voit des Elégies, des Idylles, des Sonnets.

Cette diverſité montre combien il y a dans Toulouſe & dans les environs de perſonnes qui font la cour aux Muſes, & qui ne la font pas à pure perte. Nous aurions volontiers choiſi quelques vers dans chacune de ces Piéces pour en orner nos Mémoires ; mais l'Extrait eût paſſé la meſure preſcrite ; ce qui n'eſt jamais à propos, ſi l'on en croit le Libraire : & qui le ſçait mieux que lui ?

Parmi tant de vers François, nous en avons remarqué de Latins, & quoiqu'ils ſoient en petit nombre, il y en a aſſez pour apprendre au Public que la Langue Latine eſt eſtimée dans cette belle Province. Et comment la Langue Latine ſeroit-elle indifférente ou négligée dans un Pays où les loix Romaines ſont ſi reverées? Peut-on lire les Pandectes ſans admirer la ſageſſe des Juriſconſultes de l'ancienne Rome, & avec quelle dignité & quelle briéveté, ils

répondoient

répondoient aux conſultations. Si les Langues Latine & Françoiſe, ces deux fieres Rivales, ſe réconcilient jamais, ce doit être dans une Ville qui merite d'être appellée la ſœur de Rome.

On a mis à la fin du recueil les noms des Académiciens des Jeux Floraux. Monſeigneur le Chancelier eſt le Protecteur de cette Académie, M. de Maniban Premier Préſident du Parlement, en eſt le Chancelier. Quatre autres premiers Préſidents ont occupé la même place. Pluſieurs Membres du Parlement, Préſidensou Conſeillers ſont Membres de la même Académie. On voit auſſi dans la liſte un Lieutenant Général des Armées du Roi, c'eſt M. le Comte de Caraman & pluſieurs perſonnes diſtinguées. Une pareille Compagnie a tout ce qu'il faut pour entretenir & augmenter de plus en plus l'amour & le goût des Beaux-Arts.

On a mis au commencement du Recueil un avertiſſement que tous ceux qui aſpirent aux prix des Jeux Floraux, doivent lire pour être inſtruits des loix qui s'obſervent dans la diſtribution de ces Prix.

On avertit auſſi que les Recueils des Piéces de Poëſie & d'éloquence qui ont été préſentées depuis 1710, ſe trouvent à Paris chez le ſieur Prault Pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

ARTICLE XXV.

LETTRES SUR DIVERS Points de Controverſe, contenant les principaux motifs qui ont déterminé Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Duc Frédéric des Deux-Ponts à ſe réunir à la ſainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, 2 vol. in 12. A Liége, chez Everard Kints, imprimeur de S. Em. & de ſes Etats. 1747.

VOilà un nouvel ouvrage de Controverſe que pluſieurs circonſtances doivent rendre intéreſſant. 1°. Il contient les motifs qui ont acquis à la Religion Catholique un Prince plus reſpectable encore par la droiture de ſon cœur & de ſon eſprit, que par ſa naiſſance & ſes grandes qualités pour la guerre. 2°. On y lit pluſieurs

réfléxions de son S. A. S. l'Electeur Palatin, qui prouvent qu'il connoit à fond notre Religion sainte, qu'il l'aime, qu'il la révére, & qu'il travaille à l'étendre. 3°. Il est écrit en notre langue par un * Allemand avec plus de pureté qu'on n'a droit d'attendre d'un Auteur qui écrit dans une langue étrangére : mais ce qui auroit pû manquer du coté de l'éxactitude Grammaticale est bien compensé par la clarté, la force, & surtout par le ton d'insinuation qui regne dans tout cet ouvrage. Ce ton d'insinuation, qui est la plus grande qualité du stile, est surtout nécessaire dans un ouvrage instructif & dogmatique.

Nous allons rendre compte des douze lettres qui composent ces deux volumes ; & comme les

* Le Pere François Seedorf, de la Compagnie de Jesus, Confesseur de S. A. S. l'Electeur Palatin.

matiéres, qui y ſont traitées, ſont fort connües, nous ne ferons ſouvent qu'indiquer les ſujets dont parle chaque lettre: nous réſervant néanmoins le droit de nous arrêter ſur les points qui nous paroitront traités d'une maniére plus neuve & plus forte.

Dans la premiére lettre, l'Auteur prouve qu'il doit y avoir dans la vraie Egliſe un véritable ſacrifice du Corps & du Sang de J. C. d'où il conclut que ce ſacrifice étant rejetté dans l'Egliſe Luthérienne, elle n'eſt pas la vraie Egliſe. Il faut convenir que le ſacrifice de la Meſſe eſt démontré par des preuves, & des témoignages, à la force deſquels il eſt difficile de ſe refuſer. Luther lui-même en fut frappé, & il ſe ſeroit rendu à l'évidence, ſi le Diable, dans une diſpute reglée, ne lui eût apporté cinq raiſons qui l'obligerent à abolir la Meſſe. Voici les paroles de ce Réformateur, telles qu'on

les trouve dans les trois différentes Editions de ses Ouvrages à Wittemberg, à Iena, & à Altenbourg. » M'étant un jour éveillé à » minuit, le Diable commença à » disputer avec moi dans mon » cœur, ainsi qu'il a coutume de » faire en m'inquiétant assez sou- » vent pendant la nuit. Ecoutez, » grand Docteur, me dit-il, fai- » tes-vous réfléxion, que vous » avez dit la Messe pendant quin- » ze ans presque tous les jours ? » Que seroit-ce si vous n'aviez » commis que des idolatries, &c. Et tout de suite il rapporte les cinq démonstrations du Diable, démonstrations qui ne prouvent pas que le Diable soit un fort Raisonneur, ni même un trop bon Sophiste, mais qui prouvent que ce Moine Apostat trouva bien de la crédulité dans un peuple séduit & prévenu.

La seconde lettre prouve la nécessité de se soumettre en matié-

re de foi, au jugement de l'Egliſe univerſelle, qui eſt la *Colomne & le ſoutien de la vérité, & contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront pas.* Le Pere Seedorf fait obſerver que Luther a reconnu cette néceſſité, & qu'il s'en ſervoit comme d'un argument invincible contre les Zwingliens, qui voulant à leur tour ſe faire Chefs de parti, nioient la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie. Voici les paroles de Luther, telles qu'on les lit dans le cinquiéme Tome de ſes Ouvrages, Edition de Iena 1661. page 490. » Si le ſens réel » n'eſt pas le véritable ſens des » paroles de J. C: *Ceci eſt mon » corps*, il faudra regarder tou- » te l'Egliſe comme étant tombée » dans l'héréſie: il faudra con- » damner les Apôtres de nous » avoir appris à dire: Je crois une » ſainte Egliſe Univerſelle: il fau- » dra faire le procès à J. C. pour » avoir dit: *Je ſerai avec vous juſ-*

» *qu'à la conſommation des ſié-*
» *cles :* il faudra le faire à Saint
» Paul, d'avoir nommé l'Egliſe
» la Colomne & le Soutien de la
» Vérité. »

Luther condamné par l'Egliſe fut obligé dans la ſuite de ſe révolter contre ſon autorité; mais il ne le fit, comme il l'avouë lui-même, qu'avec des déchiremens de cœur. A quoi ſe tenir en effet, lorſqu'on ne réconnoît point cette autorité? Il faut s'abandonner à l'eſprit particulier, ou admettre un tolérantiſme ſcandaleux; l'eſprit particulier conduit au Fanatiſme, & à la diverſité des Religions; auſſi l'Auteur obſerve-t-il que le Palatinat, dans un ſiécle, changea quatre fois de Religion, & que le peuple ſe partagea en quatre ou cinq Sectes différentes. Luther s'en plaignit dès ſon tems; mais avoit-il raiſon ? Pourquoi les Diſciples n'auroient-ils pas eu le même privilége que le Maître?

Pour le Tolérantiſme, tout Proteſtant éclairé, s'il raiſonne, eſt obligé de l'admettre. On peut ſe ſouvenir de la diſpute de M. Burnet Evêque de Bangor qui ſoutint que, dans les principes du Proteſtantiſme, on eſt ſauvé par la ſincérité de ſon cœur, & qu'on eſt en ſûreté, quelque Secte Chrétienne qu'on embraſſe, pourvû qu'on l'embraſſe de bonne foi. Les Evêques Anglicans le condamnerent; mais M. Burnet ſe défendit, & on ne peut lire ſes apologies, ſans y voir la pure lumiere de l'Evidence. On peut ſe ſouvenir encore que dans la querelle qu'eut le Pere Cheſmacher avec un célébre Miniſtre Proteſtant, ce Miniſtre pouſſé par ſon Adverſaire fut obligé d'admettre aſſez clairement le Tolérantiſme.

La troiſiéme lettre parle du Purgatoire; ce Purgatoire eſt une ſource intariſſable de plaiſanteries pour les Proteſtans; mais des

plaisanteries ne sont pas des raisons. Le Pere Seedorf en apporte plusieurs de l'Ecriture & de la Tradition. Pour ce qui regarde la Tradition, le consentement unanime des Peres de tous les siécles, & de toutes les parties du monde Chrétien est si démontré sur ce point de notre croiance, que Calvin lui-même a été obligé d'avouer que de son tems il y avoit 1300. ans que l'usage de prier pour les morts avoit été universel & invariable dans l'Eglise : mais il ajoute que *tous se sont trompés, que tous se sont laissé entrainer dans l'erreur :* langage d'une présomption, & d'un orgueil qui révoltent, mais nécessaire dans la bouche d'un Novateur. Ce qu'il y a de mieux manié dans cette lettre, ce sont les argumens qu'on appelle *ad hominem*, & les réponses aux difficultés des Protestants. L'Auteur distingue avec beaucoup de netteté, & de précision

ce qui eſt de foi ſur cette matiére, d'avec ce qui ne l'eſt pas.

La quatriéme lettre parle des traditions Apoſtoliques, & Eccléſiaſtiques, que les prémiers Réformateurs ont attaquées avec tant d'audace. L'Auteur dit ſur cette matiére des choſes qu'on trouve dans tous les Ouvrages de Controverſe ; mais l'application qu'il en fait aux affaires paſſées dans le Palatinat rend ſes inſtructions plus intéreſſantes. C'eſt ainſi qu'il montre, par le colloque de Frankendal, la néceſſité de recourir à la Tradition pour conſtater un dogme de foi. Le Prince fut obligé de faire tenir ce colloque pour tâcher de ramener à l'union les Anabaptiſtes; ceux-ci nioient la néceſſité du baptême pour les enfans, & s'en tenoient fortement au Paſſage, *Qui crediderit & baptiſatus fuerit.* Les Luthériens n'avoient pas de paſſage de l'Ecriture à leur oppoſer, pour juſtifier le baptême des en-

ſans : que firent-ils ? Ils furent » obligés d'appeller à leur ſecours » la croyance & la pratique gé- » nérale de l'ancienne Egliſe, c'eſt- » à-dire la Tradition Apoſtolique, » la parole de Dieu non écrite, » conſervée & tranſmiſe de pere » en fils, d'âge en âge, par la » ſucceſſion non interrompuë des » Paſteurs légitimes.

La cinquiéme lettre établit la Canonicité de pluſieurs Livres ſacrés rejettés par les Proteſtants. Luther & Calvin à l'exemple des prémiers Héréſiarques Cerinthus, Ebion, Marcion n'ont pas admis comme divins les Livres de l'Ecriture qui leur ont paru contraires à leurs dogmes, & en particulier l'Eccléſiaſte, le Livre de Judith, celui d'Eſther, & le ſecond des Machabées. Voici comme Luther parle de ces Livres Sacrés: » L'Eccléſiaſte, dit-il, eſt un Cavalier » ſans bottes & ſans éperons, à » peu près comme j'étois dans le

» Cloître. Le Livre de Judith eſt
» un joli petit Poëme : le Livre
» d'Eſther & le ſecond des Ma-
» chabées ſentent furieuſement le
» Judaïſme, & le Paganiſme. «

Le plus grand & le plus beau morceau de cette lettre eſt celui qui parle de l'infaillibilité de l'Egliſe, & de la néceſſité de ſe ſoumettre à ſon jugement au ſujet de l'interprétation de l'Ecriture Sainte. Ce point nous paroît porté à la démonſtration : mais comment rendre compte dans un Extrait de beaucoup de raiſonnemens, qui n'ont dans cet Ouvrage que l'étenduë abſolument néceſſaire pour qu'on en ſente la force ?

La ſixiéme lettre établit la réalité des Sacremens rejettée par les Luthériens : la ſeptiéme parle de la Confeſſion & de la ſatisfaction : la huitiéme de la Communion ſous les deux eſpéces : la neuviéme de la Préſence réelle de J. C. ſous les deux Eſpéces

avant la manducation, & eſt terminée par une liſte des Princes & Princeſſes qui ont abandonné les erreurs de Luther & de Calvin. Le P. Seedorf fait à la fin de cette liſte une réfléxion que je ne veux pas obmettre, & parce qu'elle eſt vraie, & parce qu'elle fera connoître le ſtile & la maniére de l'Auteur. » Si quelque » Théologien Proteſtant, dit-il, » s'aviſoit d'oppoſer à cette liſte » grand nombre de Princes & » Princeſſes, qui au commence» ment du trouble ont abandonné » l'ancienne Doctrine de l'Egliſe » Univerſelle, pour embraſſer les » nouvelles opinions de Luther & » de Calvin, j'en tirerois un grand » avantage. Ces deux liſtes me » ſerviroient à démontrer la fauſ» ſeté d'un principe, qu'on peut » appeller exécrable, par rapport » aux conſéquences affreuſes qui » en réſultent. Les Proteſtans mi» tigés, & les Politiques du tems

» osent soutenir qu'un honnête-
» homme doit vivre & mourir
» dans la Religion de ses Peres,
» & qu'il ne sauroit changer sans
» se deshonorer ; il faudra donc
» regarder tous ces grands Prin-
» ces, tous ces grands Hommes,
» tant ceux qui ont été malheu-
» reusement entraînés dans les
» nouvelles erreurs, que ceux qui
» en sont heureusement revenus,
» comme des gens sans honneur.
» Si le principe étoit vrai, qu'un
» honnête-homme se deshonore
» en changeant de Religion, la
» conséquence seroit juste & sans
» réplique. J'espere, Monsei-
» gneur, que cette réfléxion qui
» vient de notre Electeur, fera
» beaucoup d'impression sur un
» esprit aussi solide, & un cœur
» aussi droit que le vôtre.

La dixiéme lettre parle de la justification. Luther n'admit qu'une justification extérieure, & prétendit que la Foi *seule* sans les

œuvres justifioit le pécheur. Afin qu'on ne s'avisât pas d'en douter, il eut l'audace de faire enseigner cette erreur à S. Paul, en traduisant ainsi le V. 23. Chap. 3. de l'Epitre aux Romains: nous estimons que l'homme est justifié par la foi *seule* sans les œuvres de la loi: au lieu que l'Apôtre dit simplement: *nous estimons que l'homme est justifié par la Foi sans les œuvres de la loi.* Les Luthériens les plus déterminés furent étrangement scandalisés de l'audace de leur Maître, & lui en témoignerent leur surprise: voici ce qu'il leur répondit, & la lettre est trop propre à faire connoître le caractére impétueux de cet Héréfiarque, pour ne pas la rapporter ici toute entiere:
» Vous paroissez surpris de ce que
» j'ai dit que nous sommes justi-
» fiés par la *seule* foi. Bien que ce
» mot *seule* ne se trouve point
» dans le Texte de l'Apôtre: si

» votre Papiste s'en scandalise, di-
» tes-lui qu'un Papiste & un Asne
» est une même chose. Toute la
» raison que j'ai à rendre de cette
» addition, c'est que je veux que
» le mot de *seule* y soit, je le
» commande, ma volonté doit
» servir de raison..... Il y a long-
» tems que je sçai que le mot de
» seule ne se trouve pas, ni dans
» le Texte Latin, ni dans le
» Texte Grec, mais je ne me re-
» pens que d'une chose, c'est de
» n'avoir pas encore ajouté à ce
» passage deux autres mots en tra-
» duisant, *sans toutes les œuvres*
» *de toutes les loix :* afin que l'on
» vît que l'homme est justifié sans
» aucune œuvre de quelque loi
» que ce puisse être. «

La lettre onziéme parle de l'invocation des Saints & du Culte des Images : c'est un des points sur lesquels M^rs^. les Protestans ont le plus défiguré la croyance Catholique, & le sujet le plus ordi-

naire de leurs invectives indécentes. S. A. S. le Duc des Deux-Ponts s'étant fait expliquer ce que l'Egliſe Romaine enſeigne ſur ces articles , fut ſurpris des fauſſes imputations des Docteurs Luthériens, & , pour s'aſſurer ſi la Foi qu'on lui expoſoit étoit celle qu'on enſeignoit au peuple , il voulut aſſiſter en cachette au Catéchiſme qu'on fait tous les Dimanches à la Chapelle du Château de Schwetzingen par ordre de S. A. S. E. Cette conduite paroît pleine de ſageſſe & de grandeur au P. Seedorf, & il dit: » J'ignore ce que » le vulgaire des Courtiſans penſera d'une telle précaution. Ce » qu'il y a de certain, c'eſt qu'aux » yeux de Dieu, & même des » hommes qui ſçavent juger de la » véritable grandeur , vous paroiſſiez plus grand dans un coin » retiré de la Chapelle, que ſur » le brillant Théâtre de cette triſte » guerre où vous avez acquis tant » de gloire.

La douziéme Lettre prouve que la Chaire de saint Pierre à Rome est la chaire de vérité, & le centre d'unité de l'Eglise de J. C. le P. Seedorf ayant à instruire un Prince aussi éclairé que M. le Duc des Deux-Ponts, n'a pas eu besoin de réfuter toutes les horreurs que Luther & Calvin avec leurs disciples ont dit des Papes & de l'Eglise Romaine, que * *Rome étoit le siége de l'Antechrist & du Diable*, que le Pape étoit proprement l'Antechrist, & *la Bête vetuë d'écarlatte que le Seigneur déconfira*, comme l'ont défini l'assemblée de Gap & le Synode de la Rochelle. Le Ministre Jurieu a fait plus; s'érigeant en Prophéte, il a osé marquer l'époque de cette déconfiture. Que les Nations assez malheureuses pour avoir de tels Docteurs apprennent

* Un des derniers Ouvrages de Luther a pour titre: *La Papauté établie à Rome par le Diable.*

quels maîtres elles ont & quel abîme on leur creuse.

Le P. Seedorf nous prie d'avertir le Public d'une faute qui lui est échapée. Dans sa cinquiéme Lettre il dit que *l'Eglise du troisiéme & du quatriéme siécle de l'aveu des Centuriateurs s'expliquoit ainsi par la bouche de ses saints Docteurs.* C'est une méprise: les Centuriateurs Cent. 3. c. 4. ne parlent que de l'invocation des Saints en général sans faire mention des images. *Videas in Doctorum hujus tertii sæculi scriptis haud obscura vestigia invocationis sanctorum.* Ce Pere déclare qu'il estime autant qu'il plaint plusieurs Théologiens Protestans, & ajoute que *si quelqu'un d'entr'eux l'attaque avec précision, avec méthode & politesse, il ne manquera pas de répondre de même : mais qu'il abandonnera les Auteurs impolis & ténébreux au souverain mépris qu'en feront les honnêtes gens.*

ARTICLE XXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Rome.

D*Ella Iſtoria Eccleſiaſtica deſcritta da F. Giuſeppe Agoſtino Orſi dell' Ordine de' Predicatori Segretario della ſacra Congreg. dell' Indice. Tom. duo.* 4°. Les deux premiers volumes de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique par le P. Joſeph Auguſtin Orſi de l'Ordre des freres Prêcheurs &c. chez les Pagliarini 4°. par ſouſcription.

Ceux qui ont lû avec attention ce commencement de l'hiſtoire de l'Egliſe en font de grands éloges. L'Auteur ſe propoſe d'y répandre beaucoup de ſentiments, & de réfléxions. Il veut éviter la

féchereſſe des Annaliſtes & des Compilateurs. Il blâme fort dans ſa préface la méthode de M. l'Abbé Fleuri. Voici ſes termes : *Se alcuno mi domanderà, ſe ſia facile o difficile impreſa teſſere una Iſtoria Ecleſiaſtica, riſponderò liberamente, nulla eſſer più facile, ſe alcuno intraprenderà a ſcriverla come l'ha ſcritta il Fleuri; nulla più difficile, ſe alcuno pretendeſſe di ſcriverla, come l'avrebbono ſcrita tra i Greci, un Erodoto, un Tucidide, un Senofonte, un Polibio, un Dioniſio Alicarnaſſeo, un Plutarco: tra i Latini, un Saluſtio un Livio, un Tacito; e tra i Moderni, un Tuano, un Bembo, un Guicciardino.* Cette eſpéce de déclaration de guerre contre un Hiſtorien tel que M. l'Abbé Fleury doit piquer la curioſité de bien des perſonnes. Si l'Ouvrage du P. Orſi paſſe les Alpes, il eſt à croire qu'il trouvera des Critiques; mais

s'il ressemble en effet aux Histoires d'Herodote, de Xenophon, de Tite-Live, de Salluste, de Bembe & de Guichardin, on lui promet de sinceres admirateurs.

On assure que M. l'Abbé *Stay* prépare un Poëme Latin sur le Newtonisme, dans le goût de celui qu'il a publié sur le Carthesianisme : c'est-à-dire en vers Lucrétiens, didactiques, & avec cette abondance de discours, d'expression & de facilité qu'on lui connoît.

De Bresse.

Voici les titres & les sujets de quelques lettres écrites par M. le Cardinal Querini durant le cours de l'année 1747.

Lettera all' Illustriss. e Reverendiss. Signore, Monsignor Borgia, Arcivescovo di Fermo. XXIV. Gennaio 1747. Il est question dans cette Lettre de l'abolition de dix-huit fêtes que M. l'Archevê-

que de Fermo avoit projetté de faire dans ſon Diocéſe. M. le Cardinal Querini s'oppoſe vivement à ce deſſein. Il repréſente au Prélat le Decret du Pape Urbain VIII, qui ordonnoit en 1642 de ne rien innover dans le Calendrier des Fêtes. Cette Lettre eſt remplie de tous les motifs que S. E. a crû les plus propres à toucher l'Archevêque. Il s'y trouve une Anecdote particuliére, qui eſt tirée du ſecond Tome des Annales du Sacerdoce & de l'Empire, *par M. Battaglini, Evêque de Nocera.* L'Auteur rapporte que les Evêques de France étoient convenus avec le même Pape (Urbain VIII.) de maintenir les Fêtes très-anciennes & reçues dans toute l'Egliſe; mais qu'ils n'avoient point voulu conſerver celles où l'on ne trouvoit point ces caractères: telles que les Fêtes de S. Joſeph, de Ste. Anne, de S. Sylveſtre &c. *Et que dira le Clergé de France*, ajoute M.

M. le Cardinal Q. *en comparant aujourd'hui la conduite de l'Archevêque de Fermo avec la Bulle d'Urbain VIII ?* On doit remarquer que cet Archevêque vouloit pouſſer un peu loin la ſuppreſſion, ne conſervant pas même les fêtes de S. Jean-Baptiſte, de la Conception, de la Nativité de la Vierge &c. & n'obligeant les Fidéles qu'à entendre la Meſſe ces jours-là : du reſte permiſſion entiere de travailler. C'eſt ce que blâme fort la Lettre Italienne que nous annonçons.

Ad Virum Clariſſimum Joannem Rudolphum Kieſlingium in Lipſienſi Lyceo publicum Profeſſorem Epiſtola 4 April. 1747. Le Profeſſeur de Lipſic qui eſt ici nommé avoit promis à M. le Cardinal Querini de faire des Obſervations critiques ſur la Vie du Pape Paul III. Obſervations en ſtile de Proteſtant & d'ennemi de

l'Egliſe Romaine : cela s'entend aſſez. M. le Cardinal Querini, avec ſa politeſſe ordinaire, le prie de ſe bien renfermer dans les bornes du ſujet ; de ne point rendre cette queſtion dogmatique & polémique ; d'examiner ſeulement la conduite du Pape Paul III. & celle de ſes Cardinaux, par rapport à la réformation de l'Egliſe tant deſirée & tant demandée en ce tems-là. Pour mettre M. Kieſling ſur les voyes, S. E. lui tranſcrit les témoignages d'Auteurs non ſuſpects, & des morceaux de quelques Lettres du Cardinal Contarini au même Pontife. Ces monumens font voir qu'il n'y avoit rien à quoi la Cour Romaine travaillât alors de meilleure foi qu'au grand ouvrage de la Réformation. Cette Lettre de M. le Cardinal eſt curieuſe, pleine de bonté, de candeur, & d'un zèle tout Apoſtolique.

Ad Illuſtriſſ. & Reverendiſſ. D.

Bernardum de Franchenberg, Abbatem Monasterii Desertinensis, sacrique Imp. Principem Epistola. xxvj. Maj. 1747. M. le Cardinal Querini avoit promis à l'Abbé de Disentis dans le pays des Grisons, d'étendre sa course jusqu'à ce Monastere, après avoir fait la visite Episcopale dans le Val-Camunique, qui est du Diocèse de *Brescia.* S. E. n'a pourtant pû s'avancer que jusqu'à Tiran dans la Valteline, à cause des grandes chaleurs qui, l'an passé, commencerent plutôt qu'à l'ordinaire dans ce canton-là. Ce voyage de Tiran, la visite du Val-Camunique, l'excuse du Cardinal ont donné occasion à cette Lettre, où il se trouve aussi des morceaux de Littérature. Le Prélat, durant son voyage, avoit parcouru un recueil de Lettres écrittes par des Protestans, & imprimées, depuis cinq ans, à Zurich. Il donne une idée de cet Ouvrage : il y découvre le

caractére inquiet, contentieux, chagrin des premiers Auteurs de la prétendue Réforme, ſans compter pluſieurs autres traits qui leur font encore moins d'honneur. Il oppoſe ces ſentimens à la douceur, la piété, l'humanité, qui ſe manifeſtent dans les Lettres du Card. Polus & des autres grands Prélats de la Cour de Paul III. M. le Card. Q. répand dans ſon Ecrit mille autres particularités qu'on lit avec plaiſir. Il y invite l'Abbé de Diſentis à faire auſſi le voyage de Breſcia, en allant viſiter le nouveau Collége qu'il a établi à Sondrio, Capitale de la Valteline. Il lui annonce le troiſiéme Volume de l'Edition de Polus, qui va paroitre: il le félicite d'être oppoſé à l'abolition des Fêtes, matiére qui a été fort diſputée entre les Evêques d'Italie. Il égaye de tems en tems ſa narration par le récit des petites avantures de voyage: par exemple, il avoit dans

ſa compagnie un Chanoine de Mazo nommé M. Lavizario, homme décidé contre le Probabiliſme, & qui aime à diſputer contre ceux qui en tiennent les principes. On faiſoit le voyage à cheval, ſans en excepter même le Card. quoique ſeptuagénaire ou à peu près. On alloit bride en main dans ces creux de montagnes; ſurtout à l'endroit qui s'appelle *Gli Zapelli di Aprica*, lieu très-eſcarpé & bordé de précipices. M. le Card. plus hardi, ou mieux monté que les autres, avançoit pourtant d'un pas ferme, ſes Commenſaux deſcendoient de tems en tems, & le Chanoine Lavizario étoit toujours des premiers à mettre pied à terre: ſur quoi S. E. lui diſoit agréablement: *Je vois bien que vous êtes Antiprobabiliſte partout: vous prenez dans ces chemins, comme dans les cas de Conſcience, le parti le plus probable & le plus sûr.* Ea res effecit ut ego eidem ex

equo cæteris frequentiùs descendenti ... exprobrare non omiserim ipsum vel in cautioribus hisce consiliis amplectendis aperire mihi velle quam valdè & mordicùs *Probabilioristarum*, & *Tutioristarum* Sectæ adhæreat.

ANGLETERRE.

De Londres.

Essai Historique & Politique sur le Gouvernement présent de la Hollande. Il y a deux parties dans cet Ouvrage. La premiere contient une Histoire abrégée du Gouvernement de la Hollande, avec le caractére des Stathouders jusqu'à la mort de Guillaume III. La seconde renferme un examen de ce Gouvernement, tel qu'il vient d'être fixé en faveur de la maison de Nassau-Dietz, & quelques réfléxions sur ce qu'on en doit attendre à l'avenir. L'Auteur racon-

te d'abord les événemens , & il raiſonne enſuite ſur l'état préſent de la Hollande. Sa maniere de préſenter les faits eſt ſuivie, claire & inſtructive : ſes réfléxions politiques ſont judicieuſes & ſolides. Il y a dans ce Livre plus de choſes que d'ornemens , plus d'attention à dire ce qui s'eſt paſſé qu'à tracer des caractéres. *On le trouve à Paris chez Jorry , Quai des Auguſtins.*

Apollon-Mentor , ou le Télémaque moderne. Deux parties & deux Vol. Il y a des notes dans cet Ouvrage, & une d'entre elles dit que *l'Auteur atteint à peine ſa dix-ſeptieme année, qu'il a fini ſes cours de Philoſophie & de Théologie, qu'il a pris ſes Degrés en Province , & qu'il travaille à Paris.* Ceci eſt apparemment une anecdote pour quiconque voudra continuer l'Hiſtoire des *Enfans célèbres* par leur ſcience & leurs talens. Le fond du Livre eſt un de

ces voyages au Temple de Mémoire, que les Poëtes & les beaux Eſprits imaginent, pour dire tout ce qu'ils jugent à propos ſur l'état préſent des Lettres. Apollon & les Muſes ſont ſuppoſés inſtruire le jeune Auteur ; mais c'eſt lui-même qui les fait parler. Son langage de 17 ans anime ces Immortels ; & ce Temple, ce Palais qu'il dit habité par tous les Héros de l'harmonie, n'eſt qu'un petit Château tout neuf, où les Peintres & les Vitriers auroient encore à travailler. Qu'on ne prenne pas ceci en mauvaiſe part : Cet Ouvrage eſt un eſſai, une tentative Littéraire. Nous y remarquons beaucoup plus de jolies choſes que de défauts. Quelques-unes des notes ſont trop communes, les éloges trop multipliés, les avis trop diffus. Les vers qu'on ſéme de tems en tems n'ont pas toujours ce feu qu'inſpire Apollon ; il s'y trouve des expreſſions qui

ſurprennent ſous la plume d'un Ecrivain de 17 ans : par ex. *Je n'écris que pour les beaux Eſprits. .... J'ai reproché autrefois à M. G .. ſon peu d'exactitude. Je crains une révolution* dans la Littérature. .. &c. Mais ces taches légeres n'empêchent pas qu'on ne s'amuſe avec ces deux petits Volumes. L'Auteur a déja une étendue de connoiſſances, beaucoup d'habitude avec les bons Poëtes, un zèle marqué pour le vrai goût, un deſir ſincére de grimper à la cime de ce Mont où ſi peu de Modernes arrivent. Nous attendons de lui, avant ſon cinquiéme luſtre, quelque Ouvrage qui enrichira la République des Lettres. *On débite auſſi ce Livre à Paris chez Clouſier, rue S. Jacques ;* & le ſuivant de même.

Le Théâtre Anglois, T. VI. On a dans ce Volume trois piéces : *Aureng-zeb*, ou le grand Mogol;

Tragédie de M. Dryden : *l'Epouſe en deuil*, Tragédie de M. Congréve ; & *Tamerlan*, Tragédie de M. Rowe. M. de la Place ſuit toujours ici ſon plan, qui eſt de préſenter les plus beaux morceaux de ces piéces dramatiques. On y remarque auſſi des Scènes traduites en vers. *Un extrait fera connoître les nouveaux ſuccès de cet Auteur vraiment eſtimé des gens de Lettres.*

PAYS-BAS.

DE LA HAYE.

Hiſtoire du Stadhouderat. Quatriéme Edition par M. l'Abbé Raynal. L'Auteur de cet Ouvrage a fait comme les Peintres & les Sculpteurs, qui expoſent quelquefois des eſquiſſes & des modéles, avant que d'exécuter en grand. L'Hiſtoire du Stadhouderat ne fut d'abord qu'une ébauche. On y re-

marquoit cependant de grands traits, des touches fortes, & des morceaux très-finis. Aujourd'hui c'est un juste Volume, un Ouvrage augmenté des deux tiers, & orné d'une multitude de nouveaux portraits. Car on doit se souvenir que le talent particulier de M. l'Abbé Raynal est de peindre. En lisant son Livre, on fait comme Enée vis-à-vis des bas reliefs du Temple de Carthage, ou des cizelures du fameux Bouclier :

Expleri nequit, atque oculos per singula
volvit,
Miraturque. . . . *Eneïd. L.* 8.

FRANCE.

DE LA ROCHELLE.

Entretiens sur les verités fondamentales de la Religion, pour l'instruction des Officiers & gens de Mer, par le P. Yves Valois de la Comp. de Jesus, de l'Académie

Royale des Belles-Lettres, & Professeur d'Hydrographie, *chez René Jacob Desbordes, Imprimeur des Fermes générales du Roy, du Collége & de la Ville.* in 12. 2 parties, plus de 600 pages.

L'idée de l'Auteur de cet Ouvrage est de mettre entre les mains des gens de Mer un Livre qui les instruise des verités fondamentales de la Religion: La matiére est partagée en VIII. Entretiens dont chacun traite une verité des plus essentielles, comme l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la divinité de la Religion Chrétienne &c. Quoique les Interlocuteurs soient supposés des gens de Mer, l'Ouvrage peut cependant être utile à toutes sortes de personnes. Ceci est un Livre de zèle, d'instruction, de Controverse. L'Auteur paroît y avoir suivi une methode très-propre à son dessein. On donnera l'idée de l'exécution dans un Article de ces Mémoires.

De Paris.

Le Petit Dictionnaire du tems pour l'intelligence des nouvelles de la Guerre. 3. Edition, par M. Ladmiral. Le prompt débit de ce Dictionnaire en fait l'éloge. Le Volume grossit à mesure qu'on le réimprime. Il est peu d'Articles concernant les affaires présentes de l'Europe qu'on n'y trouve dans un détail fort satisfaisant. Les Libraires sont *Bauche pere*, *Quai des Augustins*, *Lottin & Buttard*, *rue S. Jacques*.

Cloustier, même rue, publie les Tomes VIII. & IX. du Théâtre de M. de Boissi 8°, & la seconde Edition de la Tragédie de M. de la Place, Intitulée: *Venise sauvée.* A la tête de ce dernier Livre, on voit une très-jolie Estampe, gravée par M. le Bas, & représentant l'action de Jaffier, qui se poi-

gnarde lui-même, après avoir tué Pédre, ſuivant ces derniers mots de la piéce: ... *Meurs libre, & ſois vengé d'un traître.*

Chez Savoye, rue S. Jacques: *Précis de l'Hiſtoire ſacrée*, par Demandes & par Réponſes. Nous avons déja annoncé cet Ouvrage, mais ſans le faire connoître autant qu'il mérite. C'eſt le réſultat de ce qu'il y a de plus curieux & de plus néceſſaire à ſavoir dans l'Hiſtoire ſainte tant de l'Ancien que du Nouveau Teſtament: & l'on a eu deſſein d'initier les jeunes gens dans ce genre d'étude fort ſupérieur à tous les autres. On procéde en ceci par Demandes & par Réponſes. Tout le monde connoît l'avantage de cette méthode pour l'inſtruction de la Jeuneſſe. L'Auteur écrit clairement & ſimplement. Il raſſemble bien les morceaux dont il veut faire uſage, & à la fin de

ſon Livre il met en vers techniques une récapitulation de toute l'Hiſtoire ſainte. C'eſt le même Ecrivain qui nous donna, il y a trois ans, *L'Art de fixer dans la mémoire les faits de l'Hiſtoire de France.*

Réflexions critiques ſur les Obſervations de M. l'Abbé. D... par M. l'Abbé Armerie; chez Quillau pere, rue Galande, à l'Annonciation : pages 70.

Il y a déja quelque tems que cette Critique a paru. Elle a pour objet les *Obſervations de M. l'Abbé du Fays ſur l'origine, la puiſſance & la valeur des Gaulois.* Ouvrage dont nous avons parlé dans le tems.

M. l'Abbé Armerie ne paſſe rien à ſon Adverſaire. Il attaque ſon ſtile, ſes principes, ſa maniére de raiſonner. Il l'accuſe d'éxalter les Gaulois aux dépens des Romains. Il entreprend de faire

voir que Tite-Live ne ſe contredit point &c. Tout ceci eſt contentieux, & peut-être un peu trop: les querelles Littéraires ne doivent pas ſe traiter à la maniere des Expéditions Gauloiſes de Brennus & de Vercingentorix : mais on ne peut nier que M. l'Abbé Armerie n'ait de grands avantages pour le fond des choſes. Nous ne citons que la diſtinction qu'il met fort prudemment entre les deux Brennus dont il eſt parlé dans Tite-Live. Il y a un de ces Princes Gaulois qui prend Rome en 364 ou 365 (ab Urbe condita ;) & un autre qui fait une Expédition en Gréce près de 200 ans après. Tite-Live fait mention du premier dans ſon V. Livre, & de l'autre dans le XXXVIII. L'un eſt appellé *Regulus Gallorum* , & l'autre *Dux Gallorum*. Cette derniere raiſon ſeroit cependant trop foible pour établir la différence entre ces deux Perſonnages : *Regu-*

lus & *Dux* dans les Anciens ſignifiant bien à peu près la même choſe. Mais l'intervalle des tems ſuffit pour ne les pas confondre. M. l'Abbé Armerie marque avec beaucoup de ſoin toutes les époques & toutes les circonſtances. Ce point, déja traité par M. Doujat dans ſon Edition de Tite-Live, acquiert ici un nouveau degré de lumiere, & doit faire rechercher ce petit Ouvrage. L'Auteur a d'heureuſes naiſſances pour la Critique & pour la diſcuſſion : il peut & doit tourner ſes vûes à quelque entrepriſe plus conſidérable.

Hiſtoire générale d'Allemagne, par le P. Barre, Chanoine-Régulier de Sainte-Genneviéve, *in* 4°. XI. Vol. chez Deleſpine & Hériſſant. On parle avec eſtime de cet Ouvrage qu'on vient de nous communiquer, & dont nous rendrons compte avec ſoin.

Réfléxions Chrétiennes ſur les grandes vérités de la Foi, & ſur les principaux Miſtéres de la Paſſion de Notre-Seigneur, in 12. Ce Livre s'imprime chez de Bure l'aîné, Quai des Auguſtins, & ſera publié dans les premiers jours du Carême.

Le Jardinier Fleuriſte & Hiſtoriographe, ou *la Culture univerſelle des Fleurs, Arbres, Arbuſtes &c.* chez Paulus-Dumeſnil, au Palais, *in* 12. 2. Vol.

On trouve chez le Sieur Audran, ruë S. Jacques, la Vie de S. Ignace de Loyola en 15 Eſtampes; & chez le même beaucoup d'Eſtampes de Labelle & de Callot, entr'autres le ſiége de Breda en ſix feuilles, qui eſt un de ſes plus beaux morceaux.

Nous avons parlé dans ces Mémoires du Livre intitulé : *L'Eſprit*

de Jesus-Christ & de l'Eglise sur la fréquente Communion, par le P. Pichon Jésuite. Parmi des éloges que nous donnions à cet Ouvrage, nous disions qu'*en quelques endroits il falloit saisir à propos la pensée* de l'Auteur ; & nous tâchions, en produisant des exemples, de la développer d'une maniere favorable. Mais dans quelques-uns des endroits que nous citions, & dans plusieurs autres, dont nous ne parlions pas, ce Livre a été jugé répréhensible. L'Auteur vient d'en donner une rétractation, que nous insérerions ici volontiers, si elle n'étoit déja devenue publique.

Jombert, Quai des Augustins, vend une nouvelle Analyse du systême de Cosmographie & de Physique de M. l'Abbé de B. dont nous donnâmes l'Extrait il y a deux ans. On nous prie, en attendant que nous fassions connoître cette nou-

velle Analyse, de transcrire ici ces mots : » Les Astres n'ont l'apparence d'une circulation diurne » & commune autour de la Terre, » qu'à raison de sa rotation. Le » Soleil ne paroît parcourir l'E- » cliptique qu'en parcourant réel- » lement cet orbe autour de la » terre, qui n'est jamais éloignée » de son centre que de la même » étenduë dont est l'excentricité du » Soleil à son égard. Les Plane- » tes majeures n'ont leurs configu- » rations ; qui sont annoncées dans » les Ephémerides en nombres, » & qui sont vérifiées par les ob- » servations, & représentées dans » des Planches, qui par leur détail » peuvent servir d'Ephémerides » en figures, que parce que leur » cours est réel dans les orbes fi- » gurés, composés d'Epicycloïdes » & de courbes feuillées, où il est » apparent, de l'aveu de tout Ob- » servateur. La rétrogradation des » points cardinaux & des Signes

» de l'Ecliptique, la préceſſion des
» Signes du Firmament, & l'é-
» longation annuelle de l'Apogée
» du Soleil ſur cette préceſſion,
» proviennent de ce que la terre,
» en tournant ſur ſon axe, d'Oc-
» cident en Orient, en 24 heures,
» le dirige contre l'ordre des Si-
» gnes, d'une partie proportion-
» nelle, en même tems qu'elle
» avance à proportion dans le
» même eſpace de tems, ſelon l'or-
» dre des Signes, dans ùne orbite
» qu'elle décrit inſenſiblement au-
» tour du centre de l'Ecliptique,
» & qui n'a une étenduë dans ſon
» rayon que de 187 diamétres ter-
» reſtres. Ce plan de l'Univers eſt
» expliqué phyſiquement par un
» nouveau Syſtême de Phyſique
» générale du même Auteur, qui
» a pour fondement la compreſ-
» ſion, univerſelle cauſe de la pe-
» ſanteur, & l'Electricité qui par
» l'action & la réaction des rayons
» du Soleil, produit le mouve-

» ment comme la splendeur de
» tous les Astres. »

TABLE DES ARTICLES du mois de Mars 1748.

ART. XVIII. *Histoire du Théâtre François* Tom. X. 389
ART. XIX. *Seconde Lettre sur la Construction des Vaisseaux*, 418
ART. XX. *Essais sur les Passions & sur leurs caractéres*, 435
ART. XXI. *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.* Section VII. Suite de l'Article VI. au mois de Janvier, 452
ART. XXII. *Antilucretius de Deo &c.* Antilucrece de M. le Card. de Polignac &c. Suite de l'Art. X. au mois de Février, 471
ART. XXIII. *Mémoire sur les Eaux Minérales de Barége*, &c. 496
AXT. XXIV. *Recueil de l'Academie des Jeux Floraux &c.* 506
ART. XXV. *Lettres sur divers points*

de Controverse contenant les différens motifs, qui ont déterminé S. A. S. M. le Duc des Deux-Ponts à se réunir à l'Eglise Catholique-Romaine &c. 531

ART. XXVI. *Nouvelles Littéraires.* 549

Errata pour le mois de Janvier 1748.

Page 97. l. 6. longues *lis.* longs.
Lig. 10. qu'elles, *lis.* qu'ils.
Lig. 14. d'une *lis.* d'un.

Pour Février.

P. 203. l. 10 couduite *lis.* conduite.
P. 255. l. 10. l'intelligenee, *lis.* l'intelligence.
P. 318. l. 13. *Benguch*, lis. *Bengale.*
P. 344. l. penult. De Toulouse, *lis.* De Paris.
P. 375. l. 19. des Cartes, *lis.* de celle des Cartes.
P. 377. l. 6. *Laguna*, lis. *la Laguna.*
P. 378. l. 24. *Chapunia*, lis. *Chapuina.*
P. 379. l. 18. *Paraquazu*, lis. *Paraguazu.*
P. 383. l. 8. *Lyupura*, lis. *L'Yupura.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. **LE ROUGE.**

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4700